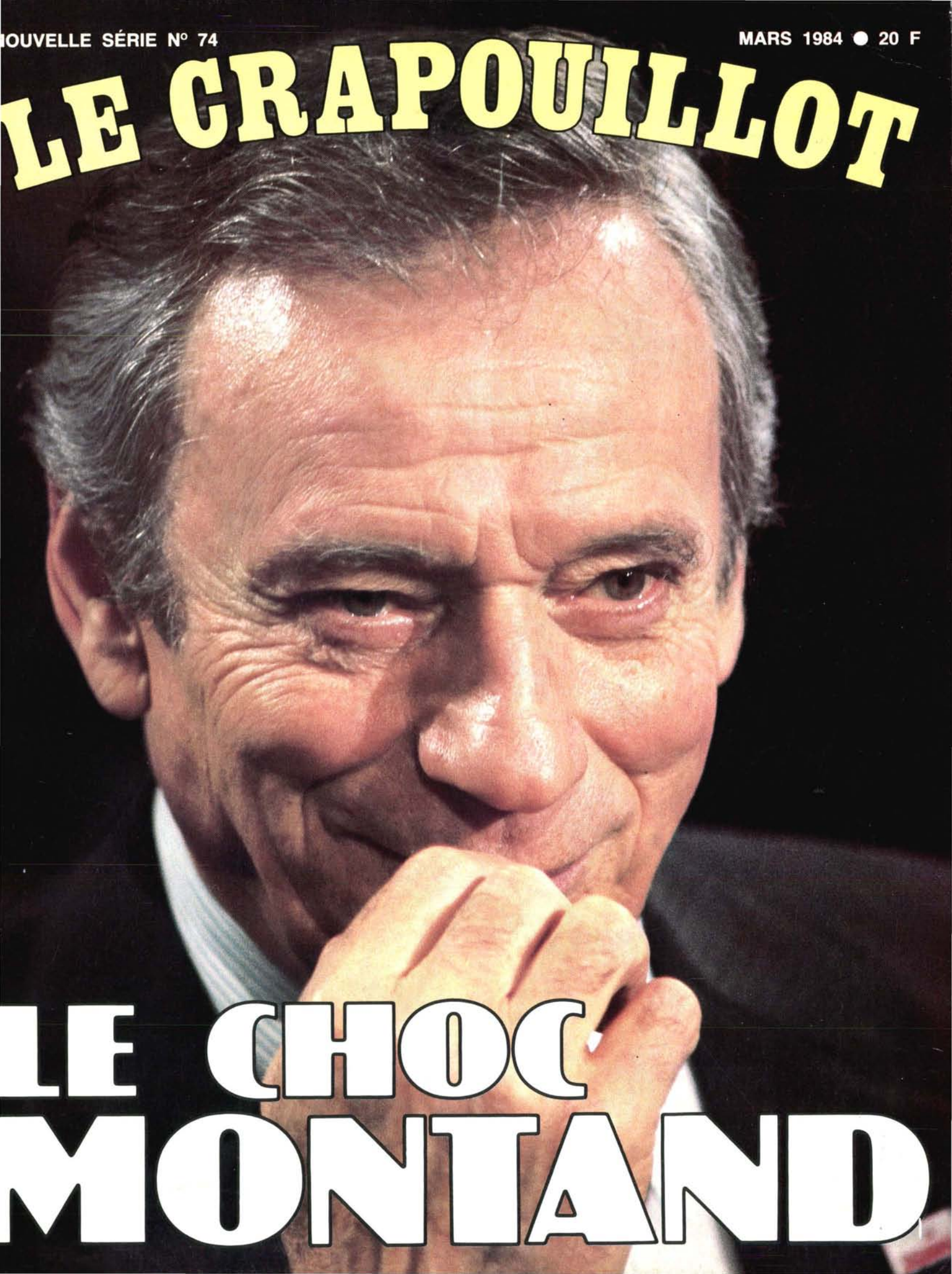
NOUVELLE SÉRIE N° 74

MARS 1984 ● 20 F

LE CRAPOUILLOT



LE CHOC MONTAND

LE CRAPOUILLOT
NOUVELLE SÉRIE

C'est aussi 72 numéros parus à ce jour

CERTAINS SONT ENCORE DISPONIBLES

18 F l'unité

Frais d'expédition compris

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)

Revue de bibliothèque non conformiste

Nouvelle série n° 74

Direction - Rédaction
Administration - Publicité :
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Jean-Claude GOUDEAU

NUMERO REALISE SOUS LA DIRECTION DE
Yannick BOURDOISEAU

REALISATION TECHNIQUE
Pierre GATINIOL
Claude CHAUVEAU

Abonnements

6 numéros : **FRANCE 80 F**
ETRANGER 95 F (taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74
(Pour changer d'adresse, joindre 4 F)

Composition : SEPA.
Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE

Société d'Editions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039
Commission paritaire octobre 1978 n° 61.147
Président-directeur général : Patrice BOIZEAU
Dépôt légal : 1er trimestre 1984

N° 58 LES HOMOS
N° 59 LE VRAI MITTERRAND
N° 60 LES TOUBIBS SUR LE GRIL
N° 61 LES GROSSES TETES
N° 62 L'ETAT DE DISGRACE
N° 63 LES FEMMES FATALES
N° 64 LES CORSES
N° 65 ESPRIT ES-TU LA ?
N° 66 L'ARGENT A GAUCHE
N° 67 LES MEILLEURS DESSINS DE LA PRESSE
N° 68 LA BATAILLE DE PARIS
N° 69 L'ECOLE EN GUERRE
N° 70 LE PAMPHLET
N° 71 LES MONSTRES
N° 72 LES SUPERFEMMES

POUR COMMANDER CES NUMÉROS UTILISER LE BULLETIN ENCARTÉ DANS CET EXEMPLAIRE.

LE CHOC MONTAND

« Dégaine ta rengaine »...

- Les déclarations d'un revenu ..... P. 8
- Les cabots à la tribune, par **Jean BOURDIER** ..... P. 14
- Montand et le monde politique : la critique est partagée, par **Patrick BUISSON** ..... P. 18
- Le Reagan de l'aïoli, par **André BERCOFF** ..... P. 25
- Petit « Rital » deviendra grand, par **Louys GROS** ..... P. 27
- Le talent, cette longue patience, par **Pierre BRUNEAU** ..... P. 32
- Le salaire de la sueur, par **Guy TEISSEIRE** ..... P. 38
- La, la, la, la voilà, sa chansonnette, par **Christian PLUME** ..... P. 50
- Le préféré de ces dames, par **Robert de LAROCHE** ..... P. 55
- Comment séduire un « Milliardaire », par **Lena PEPITONE** ..... P. 61
- « Momone » le trouve épatant, par **Francis SCHULL** ..... P. 66
- Des rideaux rouges en tapis verts, par **Gérard ORIOL** ..... P. 70
- « Un bateleur fait grand bruit à la cour », par **Jean-Michel ROYER** ..... P. 78

« TU VOIS, JE N'AI RIEN OUBLIÉ... »

par Jean-Claude GOUDEAU

Demandez le programme... et fermez les yeux. C'était au temps où Billancourt rêvait — comme disait (presque) Brel...

Il nous aura vraiment tout fait, l'animal. A treize ans, nous allions vendre des insignes devant le cinéma « Gaumont », place Clichy, aux journées de la Paix, organisées par le parti communiste. Mais ça, nous ne le savions pas. Quatre petits camarades de classe tendaient un drap dans lequel les passants jetaient des billets. On leur épinglait au revers la petite colombe dessinée par Picasso. On ne se posait pas de questions puisque Montand disait que c'était bien. Il nous chantait Prévert et c'était merveilleux.

Il nous chantait « Le petit cireur noir de Broadway » ; nous écrivions des poèmes, en vers libres naturellement, Prévert oblige, contre la guerre, contre les marchands de canons, contre les affreux bourgeois qui oppriment les pauvres... « Qu'il est terrible le petit bruit de l'œuf. »

Nous n'allions tout de même pas jusqu'à dire du mal des Américains, à cause de la Libération, du chewing-gum et du chocolat dont on nous avait parlé pendant cinq ans : « Avant-guerre, il y avait... le pain était blanc... » Il l'était redevenu petit à petit et nous savions tout de même bien que c'était grâce à eux.

Certains d'entre nous, de notre génération, sont devenus communistes, un peu à cause de Montand. Les autres, sans perdre leur affection pour le grand chanteur en chemise et pantalon marron qui avait bercé leur jeunesse, commençaient à entendre parler des procès de Moscou, de ce qui se passait à l'Est.

On ne savait pas qu'avec Signoret — notre « Casque d'or »... — dans les salons, ils disaient :

« Camus ? Un salaud. Koestler ? Une ordure. Tito ?

Un traître. Rajk ? Un agent du capitalisme, d'ailleurs, il a avoué, qu'est-ce que t'as à dire ? » (1)

En 1956, « Tu vois, je n'ai rien oublié... », lorsqu'on partait pour l'Algérie, il faisait « une tournée triomphale dans les pays de l'Est où les cendres de Budapest fumaient encore ». Et, tandis que nous nous battions et nous débattions de l'autre côté de la Méditerranée, le grand frère à la voix d'or manifestait, pétitionnait avec ceux qui nous trahissaient. Et nous écoutions tout de même, le soir, les disques que nous savions par cœur : « Quand un soldat s'en va t'en guerre, il a... ».

Nous en sommes revenus sans rien, comme il l'avait chanté, heureux tout de même qu'il n'ait pas inscrit « Le déserteur » à son tour de chant, qu'il n'aille pas tout à fait jusqu'au bout de la route avec ses compagnons du Parti, heureux de voir qu'il commençait petit à petit à ouvrir les yeux, à se poser des questions ; heureux que le cow-boy des plaines du Far West de notre enfance soit revenu avant la nuit.

*
**

Lorsque nous avons décidé de réaliser un numéro du « Crapouillot » sur Montand, après le choc provoqué par ses fracassantes interventions à la télé, nous voulions consacrer l'un de nos articles à l'étude de l'évolution qui l'avait conduit du compagnonnage avec les staliniens jusqu'à la dénonciation du goulag et le rejet du totalitarisme de gauche.

Puis, nous nous sommes aperçus, à mesure que les collaborateurs de ce numéro remettaient leur papier sur les thèmes définis : « La jeunesse de Montand », « Montand et la chanson », « Montand et le cinéma », « Le couple Montand-Signoret »... qu'il valait mieux le laisser s'expliquer à travers ses chansons, ses films, ses coups de gueule... sa vie.

« Nous avons été cons. Cons et dangereux », a, paraît-il, dit Montand un jour où il s'interrogeait sur sa trajectoire politique. « Dangereux », peut-être, mais moins que ceux qui n'ont pas eu la sincérité ni le courage de crier leurs erreurs passées sur les toits.

Reste à savoir jusqu'où Montand va aller dans l'autre sens. On peut se poser des questions lorsqu'au « Nouvel Obs » (2) qui lui demande : « Est-ce que cela signifie que vous commencez une carrière politique ? », il répond : « En tout cas, pour l'instant, il est hors de question pour moi de refaire du cinéma ou de la chanson. Je serais trop mal à l'aise, après ce qui s'est passé. Et puis, ma lutte contre tous les fascismes brun et rouge, oui rouge ! mobilise toute mon énergie. Je me sens incapable de faire autre chose... »

Alors, Montand nouveau Reagan français, Montand président de la République ?

Il ne va tout de même pas nous faire ça, l'animal !

(1) *D'après Françoise Giroud dans « Le Nouvel Observateur », du 10 octobre 1981.*

(2) *« Le Nouvel Observateur », 17 février 1984.*

Montand et l'opinion publique

Invité ? Oui Elu ? Peut-être...

EN mars 1982, « Le nouveau guide Gault et Millau » (n° 155) publiait un sondage original de l'institut Publimétrie. La question posée était la suivante :

« Voici, par ordre alphabétique, la liste de trente-deux personnalités. Voudriez-vous nous indiquer celles que vous souhaiteriez inviter à votre table ou au contraire dont vous ne voudriez pas. »

Le résultat fut pittoresque mais très révélateur. Yves Montand fut le vainqueur toutes catégories : 64 % des personnes interrogées le désignaient sans hésiter pour partager chez eux le pain et le vin. Venaient ensuite Jean-Paul Belmondo (51,5 %), Catherine Deneuve (47 %), puis le commandant Cousteau (40 %) ; ensuite, toute une série de vedettes du show-biz et il fallait attendre la dix-neuvième place pour trouver un homme politique, en l'occurrence Jacques Delors, Chirac, Giscard d'Estaing et Mitterrand arrivant ex-aequo en vingt-deuxième position, Marchais en vingt-neuvième... et Laurent Fabius en dernier.

A l'inverse, ceux dont les Français ne voulaient à aucun prix à leur table étaient en priorité des leaders politiques. Numéro un au hit-parade du repoussoir : Marchais, avec 50,5 % des personnes interrogées qui ne voulaient absolument pas de lui à leur table. Chirac et Giscard partageaient curieusement, avec Gainsbourg, la deuxième place sur l'échelle des mal-aimés, Mitterrand et Mauroy arrivant en sixième position...

Ce sondage amusant donnait, avec deux ans d'avance sur l'explosion de ce que l'on appelle le « phénomène Montand », deux enseignements que ce dernier confirme et amplifie aujourd'hui : la cote de sympathie extraordinaire du grand chanteur dans l'opinion française et le ras-le-bol largement partagé par l'ensemble de la population contre le personnel politique.

C'est tout naturellement à Publimétrie, auteur de ce sondage prémonitoire, que nous nous sommes adressés pour tenter de cerner l'impact réel du phénomène Montand (1).

(1) *Ce sondage politique a été réalisé par Publimétrie pour « Le Crapouillot » du 25 au 29 janvier 1984. Un échantillon national de 995 personnes, représentatives de l'ensemble de la population âgée de 18 ans et plus a été consulté. La méthode utilisée est celle des « quotas » : sexe, âge, catégorie socio-professionnelle du chef de famille, région, habitat, etc.*

1ère QUESTION : Actuellement, considérez-vous être bien représenté par un homme politique, un parti, ou souhaiteriez-vous au contraire un renouvellement de tout le personnel politique actuel ?

REPONSES :

- **Souhaiteraient un renouvellement du personnel politique actuel ..... 59 %**
- **Considèrent être bien représenté(e)s ..... 27 %**
- **Ne savent pas ..... 11 %**

L'impression de « ras-le-bolisme » que différentes études ont mis en évidence trouve ici une confirmation particulièrement nette.

Il est symptomatique qu'actuellement près de six Françaises et Français sur dix se comptent sans hésiter sur l'idée d'un renouvellement — sans distinction — de tout le personnel politique actuel.

Ce sont principalement les 25-44 ans qui expriment le plus fréquemment ce souhait (64 %) mais c'est le cas également pour les habitants des communes de deux mille à vingt mille habitants (65 %), ceux des agglomérations plus importantes, de vingt mille à cent mille habitants, et pour toutes les grandes villes (63 %).

C'est dans la banlieue parisienne que l'on s'estime le plus souvent « bien représenté » (42 % au lieu de 27 %).

L'idée induite d'une contestation de toute la classe politique est la plus présente chez les professions libérales, industriels, cadres supérieurs et gros commerçants (71 %), les artisans et petits commerçants (63 %).

Les raisons pour lesquelles le personnel politique est majoritairement rejeté se trouvent probablement en partie expliquées par le sondage IFRES publié par « Le Quotidien de Paris », les 20 et 21 janvier 1984.

A la question « A votre avis, les responsables politiques en général ont-ils plutôt tendance à dire la vérité ou à mentir ? », 52 % des sondés répondent « à mentir » contre 32 % simplement qui les croient sincères.

A la question « A votre avis, la classe politique actuelle est-elle crédible ou pas crédible ? », ils répondent « pas crédible » à 49 % tandis que les mêmes 32 % que plus haut sont prêts à la croire.

Menteurs et pas crédibles... on comprend que le portrait robot de l'homme politique dessiné par les Français les pousse à chercher « ailleurs » un leader selon leur cœur : Montand, dont la sincérité éclate à chacun de ses passages à la télé, à la radio et dans ses interviews publiées par la presse écrite, répond à leurs aspirations.

En dehors des partis

La question suivante va montrer que les critiques très violentes faites notamment aux « Dossiers de l'écran » d'Antenne 2 par l'ancien compagnon de route du parti communiste sur le régime soviétique, sur le mardi 3 janvier 1984, n'ont fait qu'ajouter au capital de sympathie dont le chanteur jouit depuis longtemps.

Ce qui tendrait à démontrer qu'un leader politique, pour s'attirer les suffrages des Français, devrait non seulement être « franc » et « crédible », mais également anticommuniste... ou, plus exactement, antistalinien.

2e QUESTION : Avez-vous approuvé ou désapprouvé la démarche d'Yves Montand qui a reproché à la gauche de ne pas dire la vérité sur le totalitarisme, l'Union soviétique et le goulag, l'ampleur de la crise économique et du chômage, etc. ?

REPONSES :

- **L'ont approuvée ..... 56 %**
- **L'ont désapprouvée ..... 11 %**
- **Ne se prononcent pas** (n'ayant pas vu l'émission) **.... 33 %**

Avec 56 % d'approbation, on se trouve en présence d'un « cas de figure » qui mérite l'attention.

Ce sont surtout les 25-44 ans (64 %), les jeunes de 18-20 ans (63 %) qui l'ont approuvée ; mais ce sont également, le plus souvent, les habitants de Paris et de la région parisienne (69 %).

En ce qui concerne les classes sociales, il y a presque autant d'employés (67 %) que de professions libérales ou industrielles, cadres supérieurs et gros commerçants (73 %) qui l'ont approuvée.

Un sondage IFRES publié par « VSD », le 12 janvier 1984, après les « Dossiers de l'écran », confirme entièrement les résultats que nous publions :

A la question « Yves Montand vous a-t-il fait bonne impression ? », 57 % des téléspectateurs répondent « oui ».

33 % seulement des sondés pensent en revanche qu'il « peut renouveler la vie politique française » et 43 % de ces derniers

Même le Japon a subi le « choc » : quelques jours après son passage à la télé, Yv'Mon'Tang suscitait les commentaires (flatteurs, comme on peut le constater) du Yomiuri Shimbun, plus fort tirage de la presse mondiale.

Jamais il n'a eu une presse pareille. Mais certains ont trouvé l'artiste un peu bavard.

estiment que c'est en « restant en dehors des partis » qu'il peut être le plus utile dans ce sens.

Enfin, 63 % répondent par l'affirmative à la question « Souhaitez-vous que, prochainement, Yves Montand intervienne politiquement pour donner son opinion ? »

Mais ce sont les réponses à notre troisième question, posée par Publimétrie, qui sont les plus surprenantes :

3e QUESTION : Si Yves Montand était tête de liste aux prochaines élections européennes, voteriez-vous sûrement ou sûrement pas pour lui ?

REPONSES :

- **Sûrement..... 18 %**
- **Sûrement pas..... 50 %**
- **Ne savent pas..... 32 %**

Lorsqu'on prend nos concitoyens au mot et que l'on fait l'hypothèse d'une possible présence d'Yves Montand à la tête d'une liste aux prochaines élections européennes, il est assez remarquable que l'on en trouve 18 % qui affirment dès à présent vouloir voter pour lui.

C'est un pourcentage considérable qui place d'emblée Montand parmi le peloton de tête des leaders de liste possibles aux élections européennes, derrière la candidate du RPR et de l'UDF, Simone Veil (la personnalité politique la plus populaire de France selon tous les sondages), et celui du PS, Jospin sans doute, mais certainement devant celui du PC, Marchais, et devant Le Pen, qui est pourtant en train de faire une montée spectaculaire dans l'opinion publique.

Encore faudrait-il savoir auxquels de ses rivaux Montand ferait le plus de mal. L'étude de Publimétrie fournit une réponse dont certains éléments sont assez inattendus.

C'est dans l'électorat du centre gauche (MRG) que l'intention de soutenir une liste dirigée par Montand est la plus forte : 40 %. Rien d'étonnant si l'on sait que la liste des radicaux, animée par les deux Faure, Maurice et Edgar, envisagerait de faire appel à lui (2).

En second viennent les écologistes (31 %), ce qui se conçoit assez bien en l'absence d'une liste verte proprement dite.

Les deux surprises arrivent ensuite : 25 % des électeurs du Front national donneraient leurs suffrages sans hésiter à l'ancien compagnon de route du PC. On voit qu'ils tiennent davantage compte de sa position actuelle qui s'accorde à leur anticommunisme viscéral, que de ses « erreurs » passées.

Enfin, 24 % de l'électorat communiste voteraient pour Montand, malgré ses propos anticommunistes !

Autrement dit, les deux grandes victimes de la présence de Montand dans la bataille européenne seraient Marchais et Le Pen.

Montand, l'homme des extrêmes, qui l'eût cru ?

J.-C.G.

---

(2) *Au moment où ce numéro du « Crapouillot » est bouclé, il ne semble pas que ce projet doive aboutir... mais il n'est pas impossible que d'ici sa vente en kiosque, il se soit néanmoins réalisé ; ce qui rendrait notre sondage d'autant plus intéressant.*

La « doctrine » Montand

LES DÉCLARATIONS D'UN REVENU

Cette soirée du 3 janvier 1984, sur Antenne 2, restera un grand moment de télévision. Yves Montand, l'homme que les Françaises rêvent d'avoir pour amant, les Français pour meilleur copain et mon percepteur pour contribuable, vidait son sac.

Une heure durant il rongea son frein et parla « boutique », music-hall, cinéma, théâtre. Puis il ouvrit les vannes et tout y passa : de l'Afghanistan au statut de la presse, des promesses de la gauche au complexe de la droite. Un véritable inventaire à la Prévert.

Pour tous ceux qui le croyaient désabusé, ce fut un choc de le découvrir féroce.

Voici donc, pour vous la remettre en mémoire, des « morceaux choisis » de cette intervention.

Nous les avons soumis à l'auteur, qui les a avalisés, en y apportant quelques minimes corrections. La lecture exigeait en effet parfois que l'on condensât ses propos. L'ensemble n'en constitue pas moins un résumé fidèle de la « doctrine » Montand, telle qu'elle s'exprima lors des « Dossiers de l'écran ». Et comme on l'a beaucoup taxé d'inconséquence, nous y avons joint des déclarations antérieures au « Figaro-Magazine » ou à l'émission de TF1, « Sept sur sept ». Montand ne s'y contredit guère. Et c'est peut-être ce qui explique qu'il ait si bien défendu ses « Dossiers », et retenu devant leur poste huit millions de téléspectateurs, d'ordinaire rétifs aux interventions politiques. Depuis qu'il est revenu de tout et du reste, Montand ne suit plus qu'une ligne : la sienne.

Le 3 janvier 1984, sur le plateau des « Dossiers de l'écran », Yves dit son propre texte et fait un « tabac » dans le rôle de « Montand la colère ».

AFGHANISTAN

FIGARO-MAGAZINE

JE ne prétends rien. J'évite surtout d'affirmer. Mais j'ai été placé, par un concours de circonstances, devant des responsabilités qu'il a fallu que je prenne. Je les ai prises alors bien volontiers parce qu'elles correspondaient à une certaine indignation que des centaines de milliers de gens en France éprouvaient également. J'avais la faculté de le dire. Par exemple, par rapport à la Pologne, l'Afghanistan ou le Salvador... encore que je fasse une réserve avec le Salvador que je me refuse à mettre en parallèle avec la Pologne ou l'Afghanistan. Et cela pour une raison précise... et là, je vais vous donner un exemple qui peut aussi ou choquer ou surprendre.

Au Salvador, avec toute l'horreur que cela comporte, je peux prendre une caméra. Je peux entrer au Salvador et filmer,

Huit millions de téléspectateurs suivront ce « show artistico-politique. Quelques minutes avant le début de l'émission, Montand pesait déjà ses arguments sur un journaliste.

comme on l'a fait et comme on l'a vu à la télévision ! Je vous mets au défi de faire la même chose, soit en Afghanistan, en Pologne ou à Cuba. Sans parler de la Roumanie ou des Etats baltes !.. mais personne ne sait même plus ce qu'étaient les Etats baltes !.. Ça ne veut pas dire que j'approuve ce qui se passe là-bas, au Salvador. Mais je pense qu'il existe d'autres formes de combats qui consistent à envoyer de jeunes garçons de quinze ans se faire tuer. Oui, je dis bien, une autre forme de lutte et de combats ; tel que celui mené par Walesa, même si, temporairement, lui et le peuple polonais semblent avoir perdu la partie.

BOEING SUD-CORÉEN

A L'AFP

J'AI été scandalisé par l'attitude de Charles Fiterman, le seul ministre de l'Europe occidentale a avoir donné l'ordre de décoller aux avions d'Air France à destination de Moscou, après l'affaire du Boeing sud-coréen... Vous voulez que les gens se taisent quand ils voient le lendemain Georges Marchais dire à la Fête de l'Humanité qu'il va se battre pour les droits de l'homme...

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

MARCHAIS, lui, il a vu tous les passagers du Boeing sud-coréen avec des appareils photos, et en pleine nuit. Moi, je vais plus loin. A supposer que ce Boeing était un avion de la CIA, oui supposons-le, eh bien ! dans ce cas-là, les Soviétiques n'avaient qu'à leur dire d'atterrir et démonter l'appareil. Mais on ne tue pas comme ça. C'était prendre le risque de déclencher une guerre mondiale. C'est terrifiant...

CAPITALISME

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

JE suis contre le capitalisme sauvage. Je suis pour le capitalisme libéral... La droite n'a pas de programme mais elle sait faire des affaires, du commerce, inventer les richesses que vous fabriquez. L'idéal serait qu'elle s'occupe des affaires et que la gauche s'occupe de la culture... En dix ans, les choses ont changé. On voyait autrefois dans le capitalisme le seul ennemi. Aujourd'hui une certaine partie de la gauche a fait pire.

CHATEAU

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

J'AI acheté ma gentilhommière en 1953, après mon premier « One man show » au théâtre de l'Etoile. Je l'ai payé treize millions de centimes. C'est une simple gentilhommière mais dans un petit village de cent vingt habitants, on appelle forcément ça « le château ». Surtout avec la façade blanche et la très belle allée de tilleuls...

COMMUNISME

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

CETTE abominable et sanglante imposture... En Russie, on élimine les témoins gênants, pas toujours mais souvent... Les permanents du parti communiste sont des fonctionnaires payés par le Parti. Et quand vous êtes payés par le Parti, il est très difficile de n'être pas d'accord, en tout cas si vous ne vivez que de ça... Ils avalent tout, toutes les choses les plus abominables...

COMPTE EN SUISSE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

JE n'ai jamais eu un compte en Suisse... Si j'avais voulu en avoir un je l'aurais ouvert au moment et à l'époque où c'était permis, où ce n'était pas illégal. Si je n'avais pas pris mes précautions avec l'argent que j'ai gagné seul, sans exploiter personne, si je n'avais pas assuré mes arrières je serais un parfait crétin... Chacun d'entre vous, quand il a un peu d'argent — je parle de ceux qui ont la chance d'en avoir — en met un peu ici, un peu là. Ecoutez, on ne va pas jouer les hypocrites, soyons sérieux. Evidemment les gens qui ne gagnent que 4 000 francs par moi, ils ne sont pas contents du tout et j'approuve qu'ils ne soient pas contents du tout. Mais je ne ferai pas le démago...

DREUX

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

POUR Dreux, voilà exactement ce qui s'est passé. D'abord, mon ami Bernard C... m'a téléphoné pour me dire : « Tu sais, Montand, il faut absolument faire quelque chose. » Il venait de voir un tract où on disait « Maghrébins d'au-delà la Méditerranée, regagnez vos gourbis. » Comme pour les juifs. Alors, j'ai signé la pétition qu'on sait... Le lendemain, j'étais attaqué par la presse de droite : « Montand, le milliardaire de la chansonnette, de quoi se mêle-t-il ? Il n'habite même pas Dreux... »

Ensuite, j'ai reçu un coup de fil d'Yvan Levaï. Il voulait que j'appelle à voter pour le candidat de gauche. J'ai répondu que je ne pouvais pas donner mon accord pour un candidat de gauche soutenu par des staliniens.

A « SEPT SUR SEPT »

SI des électeurs des masses populaires, aussi bien des communistes que des socialistes ont voté pour Stirbois et aussi pour l'ancien maire de la ville, c'est qu'il y avait une raison et j'ai trouvé parfaitement scandaleux et indécent d'entendre des jeunes gens crier « Stirbois, salaud, le peuple aura ta peau. » Quand des gens ont voté démocratiquement, d'une façon tout à fait honnête et objective, c'est une insulte de crier ça. Les fachos, à ce moment-là, c'était ceux qui criaient, je suis désolé, et même si je ne partage pas tous les points de vue de M. Stirbois. Dans ceux qui criaient à Dreux, il y avait des romantiques de la gauche, et ils me touchent beaucoup, mais que je tiens quand même à distance parce que je les ai vus chanter le « Chant des partisans » avec la partition à la main. Ils ne connaissaient pas ce chant et, tout d'un coup, on a voulu nous faire croire que c'était la division SS « Das Reich » qui était en face d'eux. Non, il ne faut pas charrier. Ça me rappelle les mômes quand ils ont « gueulé » CRS-SS en mai 68. C'était des enfants, ils ne savent pas ce que c'est qu'un SS...

A gauche : en 1967, à la « première » du film de F. Rossif, « Révolution d'Octobre », Montand rencontra l'ambassadeur d'Union soviétique, Valerian Zorine. Quelques mois plus tard, les chars russes entraient à Prague et le chanteur

A L'« AFP »

A Dreux, l'attitude de la gauche a été complètement infantile, et elle s'est cachée la question essentielle : pourquoi les masses populaires ont-elles voté pour M. Stirbois ?

DROITE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

LA droite, elle a été au pouvoir pendant trente-cinq ans en France, et elle a fait des choses fantastiques sur le plan économique. Il n'y a eu ni camps de concentration, ni de tortures, ni de déportations que je sache. Le boum économique sous de Gaulle, nous en avons tous profité, c'est une chose réelle, tangible et je souhaite que le gouvernement de la gauche fasse mieux...

A L'« AFP »

JE me refuse à associer la droite libérale et gaulliste au nazisme. Si la droite veut reprendre le pouvoir, c'est pour faire des affaires — ce qu'elle sait très bien faire — et ce que ne sait pas toujours faire la gauche.

AU « FIGARO-MAGAZINE »

EN ce qui concerne l'opposition, je considère qu'il y a des gens respectables qui, eux aussi, dépassent les bornes quelquefois, notamment sur le problème des immigrés, que je n'approuve pas, bien entendu. Mais je suis bien obligé de

renonçait définitivement à la politique de la « main tendue ». A droite, en 1981 : le « cabochard » Walesa venait saluer la voix de la dissidence dans les coulisses de l'Olympia. Le plus ému n'était pas celui qu'on pense.

reconnaître que je n'aime pas la façon dont on dit : « la droite ». Parce que, à ma connaissance, en trente-cinq ans de « règne » de « la droite », il n'y a eu ni camps de concentration, ni tortures, ni déportations ! Alors il faudrait, quand même, mesurer nos propos dans ces domaines-là. Et appeler un chat un chat.

Que ça plaise ou non ! Et ça ne plaît pas, je le sais... ça plaira d'autant moins que c'est dans le « Figaro-Magazine » !

Je ferai donc constater que c'est tout de même la droite — je veux dire les gaullistes — qui ont fait faire à la France ce bond économique sans précédent, de 1958 jusqu'en 1973 ! Ce n'est pas la gauche. C'est ce qu'on appelle, avec un certain dédain « la droite » !

Et cela, ce sont des faits qu'il faut savoir comprendre ou analyser. Ou alors, on se drape dans ce que j'appellerai le conformisme douillet de gauche, ce don-quichottisme de gauche qui est parfois pire, et qui est dangereux parce qu'il ouvre la porte à des tas de possibilités. Je pense qu'il faut rester extrêmement vigilant. C'est pourquoi, on me voit quelquefois associé avec Mme Marie-France Garaud sur des points précis de politique étrangère, qui rejoignent ceux du président de la République.

Je fais une différence entre ce que j'appellerai un noyau dur de la droite, prêt à toutes les concessions, voire à toutes les bassesses, pour préserver ses privilèges... et cette droite, énorme multitude de gens qu'on sollicite au moment des élections, ou pour faire approuver un manifeste ou une ligne politique... Alors, tout d'un coup, ce ne sont plus des gens « de droite », mais des « démocrates », des « républicains », des « chrétiens », bref des « hommes de bonne volonté », pour qu'ils approuvent ladite politique ou le manifeste en question.

Cette droite-là n'a de leçons à recevoir de personne. Et elle l'a prouvé.

ÉCOLE LIBRE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

SI les gens ont envie d'envoyer leurs enfants à l'école libre, qu'ils envoient leurs enfants à l'école libre. Et prouvez ensuite que l'école laïque est mieux que l'école libre, mais ne les attaquez pas. Si je veux envoyer mes enfants à l'école libre, qu'est-ce que ça peut vous foutre ? C'est formidable, quand même, ça !

GAUCHE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

AVEC cette cochonnerie de ne pas vouloir faire le jeu de la droite, des hommes et des femmes se sont avilis. Ce sont des choses inacceptables... La gauche a apporté la pire des répressions, la pire des tyrannies avec des idées généreuses...

...Quant j'ai vu les responsables socialistes à Bourg-en-Bresse serrer la main des responsables staliniens, des disciples d'Andropov, je me suis dit : c'est terrifiant... J'ai pensé aux étudiants de Prague et aux mineurs de Silésie qui verront ces photos et verront la France, ce pays fantastique où par discipline on accepte des choses abominables... Quand j'attaque certains amis socialistes c'est que sentimentalement, qu'ils le veuillent ou non, pour ne pas faire le jeu de la droite, on s'associe avec des gens qui considèrent que le goulag, l'invasion de l'Afghanistan, abattre un avion avec trois cents personnes sont des choses globalement positives.

GESTION SOCIALISTE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

JE pense qu'il faut dire la vérité aux gens. Il ne faut pas avoir peur de la dire. Et il aurait fallu leur dire, il y a déjà trois ans, parce que ce qui se passe chez Talbot, par exemple, ça va se passer dans les principales industries françaises... Il faut que les gens sachent de quoi on leur parle. On leur demande un effort, ils font un effort. On leur demande de serrer la ceinture, ils serrent la ceinture... Oui, on leur demande de faire un effort, mais si on ne respecte pas les raisons de cet effort, ils ont l'impression, comme on dit maintenant, de pédaler dans la choucroute... Oui, il faut leur dire carrément qu'il va y avoir de nouvelles usines qui vont fermer leurs portes. Il faut leur dire : « Vous ne mourrez pas de faim mais vous ne pourrez pas continuer comme ça... »

AU « FIGARO-MAGAZINE »

JE n'apprécie pas du tout que le Premier ministre nous raconte des histoires comme il l'a fait... avec « des clignotants qui sont tous au vert sur le plan économique »... Il nous a dit aussi qu'il ne comprenait pas « qu'on imagine qu'il puisse y avoir dans un tiroir je ne sais quel programme d'austérité ! » C'est nous prendre vraiment pour des imbéciles ! J'admets que le rôle d'un Premier ministre soit de rassurer les gens ou les populations, mais entre rassurer et tricher, il y a une marge. Nous sommes un peuple adulte. La première des choses à faire, c'est de nous présenter les faits tels qu'ils sont.

GOULAG

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

CETTE chose affreuse qui guette l'Europe... La grande force du goulag ce ne sont pas les fusées mais le silence... Le goulag c'est 50° au-dessous de zéro même s'il n'y a pas de four crématoire... Quand mes amis me disaient : comment ça se fait que tu parles toujours du Goulag ? Mais le goulag est une chose qui est là, qui existe, qui a été admise par le comité central... Alors, je leur dis, lisez Soljenitsyne, lisez Plioutch. Ils savent de quoi ils parlent, mieux que nous... Il y étaient... Ce qui se passe en ce moment en Russie est épouvantable...

IMPOTS

AU « FIGARO-MAGAZINE »

CE n'est pas parce que la moitié de la France ne peut pas partir en vacances à l'étranger — et je le déplore — qu'on doit empêcher l'autre partie (qui a payé ses impôts) de jouir à sa guise de son temps de repos comme bon lui semble ! J'estime que là, il y a atteinte à une forme de liberté. Moi aussi, j'ai toujours payé intégralement mes impôts (75 % de ce que je gagne, y compris les 10 % revenant à mes agents !) et je suis arrivé à l'âge où l'on fait certaines économies...

MINISTRES COMMUNISTES

AU « FIGARO-MAGAZINE »

JE n'ai pas à cautionner M. Marchais. Pour moi, c'est impossible. Je ne le veux pas. Parce que certains responsables du comité central étaient déjà en place du temps de Beria et de Staline... C'est pourquoi, déjà, il y a chez moi contradiction par rapport à cette politique menée par le gouvernement. Avec des ministres très honorables, je le répète, mais qui me mettent mal à l'aise. Comme le sont certainement une grande partie des Français qu'on place devant le fait accompli. Parce que ces personnalités gouvernementales se rendent complices, qu'on le veuille ou non, des responsables du comité central, avec tout ce que cela implique...

PACIFISME

« AUX DOSSIERS DE L'ECRAN »

OUI, j'étais contre la bombe atomique. Les Russes ne l'avaient pas encore, il n'y avait que les Américains. Et, excusez-moi, mais on venait de voir ce qu'elle avait donné à Hiroshima. Il n'y a pas de toute : c'est une chose terrifiante. Tout d'un coup, l'homme réalise, comme le disait le professeur Kastler qu'il est devant quelque chose qu'il ne pourra plus détruire et que nous portons en bandoulière... Evidemment que j'étais contre ça. Je me souviens d'une phrase superbe de François Périer à qui on avait reproché aussi d'avoir signé L'Appel de Stockholm : « Si le Vatican m'avait demandé de signer un texte semblable, je l'aurais signé aussi ». Je me suis rendu compte que les slogans qu'on avait utilisés contre la bombe atomique américaine, à la minute où les Russes ont eu la leur, ça a été fini, et il n'y a plus eu de manifestations... C'est la même chose aujourd'hui, les fusées étaient d'un seul côté, comme l'a dit François Mitterrand avec son merveilleux slogan : « Les pacifistes sont à l'Ouest, les fusées sont à l'Est »... Comment se fait-il que, lorsque les Russes ont installé leurs SS 20, personne n'a bougé ?

A « SEPT SUR SEPT »

EXPLIQUEZ-MOI pourquoi ces mêmes syndicats, ce même parti politique, ces mêmes politiciens, ces mêmes intellectuels qui défilent aujourd'hui contre les Pershing américains n'ont pas défilé une seule fois depuis six ans contre les SS 20 soviétiques braqués sur l'Europe ?... On commence par hurler contre des fusées qui ne sont pas encore en place et on ne dit rien contre les fusées soviétiques qui y sont déjà...

POLOGNE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

PENSEZ à l'émotion qui nous a gagnés, toutes tendances confondues, quand l'état de siège a été décrété en Pologne. Je le rappelle encore une fois pour les militants et les sympathisants du Parti, pas pour ses responsables, ils ne m'intéressent pas. Sachez ceci : ce qu'a demandé Walesa dans le cadre de la Constitution socialiste polonaise, c'est anodin : le droit de former un syndicat libre et l'abolition de la censure. C'est élémentaire, complètement élémentaire et Walesa n'a pas changé là-dessus et vous dites aujourd'hui qu'il est un agent de la CIA. C'est consternant. C'est aussi bête que si je disais, moi : « Marchais qui tend la main aux catholiques et à l'Eglise, qui est pourtant l'opium du peuple, vire à la calote. » C'est aussi bête que ça...

Voilà ce que disait, le 22 février 1980, Charles Fiterman qui rentrait de Pologne : « C'est extraordinaire, le miracle polonais. Le miracle polonais est gigantesque. » Et il nous a expliqué que la production industrielle avait augmenté de 150 %, le bâtiment de 200 %, le revenu national de 85 %. Qu'on y avait créé 2 500 000 emplois nouveaux... Et il a dit aussi une chose plus grave que ça : « Les travailleurs polonais ne peuvent pas s'expatrier pour venir en France. Ce sera donc aux travailleurs français d'aller travailler en Pologne. » Ce n'est pas possible, de dire des choses pareilles.

A « SEPT SUR SEPT »

JE terminerai simplement, si vous le voulez bien, par une déclaration faite par le président Mitterrand lui-même, dans « Politique 2 », dans les années qui vont de 1977 à 1982, où il salue le peuple polonais pour son courage et sa tenue et sa discipline face aux Russes, tout en sachant raison garder. C'est une très belle phrase. Il termine en disant : « Je modère mon commentaire volontairement ; je considère comme absolument impossible la cohabitation du système marxiste-léniniste avec les libertés individuelles. »

REAGAN

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

L'ENNEMI principal, ce n'est pas Reagan, qui est un bon Président, critiquable certes. Mais les Soviétiques !... Il faut combattre un pays qui fait des asiles psychiatriques... les nazis rouges du Cambodge. La différence avec M. Reagan, c'est qu'on peut changer de Président, chez lui... A l'Est, ce n'est pas possible...

AU « FIGARO-MAGAZINE »

ON peut reprocher plein de choses à M. Reagan mais... mais, tenez, je me pose la question : « Pourquoi les gens de gauche, si intraitables, si implacables avec Reagan, prennent-ils des gants ou mettent des formes lorsqu'ils parlent d'Andropov... Andropov, le fin commentateur de Shakespeare et des Beatles, entre autres, comme chacun sait... »

Parce que, finalement, tout M. Reagan qu'il soit — c'est un comble que ce soit moi qui défende Reagan ! —, lorsqu'il demande le vote de crédits sur les fusées balistiques... eh bien ! le Sénat, le Congrès répondent « Non, M. Reagan »... Et M. Reagan recule. Une démarche similaire peut-elle se concevoir en URSS ? Un ministre de la Géorgie ou de la Sibérie orientale peut-il, par exemple, se permettre de dire : « Camarade Andropov, nous n'acceptons pas le budget que vous voulez faire voter à la nation russe pour l'achat de tel ou tel armement » ? Cela nous ferait sourire.

STATUT DE LA PRESSE

AUX « DOSSIERS DE L'ECRAN »

DU jour au lendemain, on décrète un truc sur les trusts de la presse et c'est encore bancal. Et Serge July, un des plus grands journalistes de la presse d'aujourd'hui, est obligé d'expliquer au gouvernement que c'est une erreur. Et M. Peyrefitte et M. Chirac se servent de ce qu'a dit M. July. Va-t-on dire pour autant qu'il a viré à droite ?

soumettre - ils relèvent de votre seule liberté, à l'intérieur des limites que tout journaliste se doit de respecter, notamment en ce qui concerne ma vie privée.

Je ne doute pas que vous respectiez ces limites et je vous prie de croire, Cher Monsieur, à ma parfaite considération.

Yves MONTAND

→ Pacifisme ←
" aux Dossiers.... "
Ce n'est pas KASTLER
MAIS Arthur KOESTLER
Dans un interview à "Match"

→ COMPTE EN SUISSE ←
Je ne crois pas avoir été affirmatif
C'est volontairement que j'ai voulu
garder une réponse évasive -
(même si à une certaine époque nous
avions la loi pour nous)

→ DREUX ←
" au DOSSIERS de l'écran "
j'ai fait confusion, Levaï ne m'a pas
appelé POUR VOTER pour le candidat de la gauche
mais pour approuver d'avoir donné ma signature pour le
tract au sujet des Maghrébins... et puis nous avons bavardé bien sûr -

→ Chateau ←
J'ai payé 14 Millions de centimes
je ne vois pas pourquoi j'ai dis 13

Après que nous lui ayons soumis ces déclarations, Yves Montand nous a communiqué dans une lettre — que nous reproduisons ci-contre quelques précisions de sa main : sur son « compte en Suisse » : « Je ne crois pas avoir été affirmatif. C'est volontairement que j'ai voulu garder une réponse évasive. » Sur Dreux : « J'ai fait confusion, Levaï ne m'a pas appelé pour voter pour le candidat de la gauche, mais pour approuver d'avoir donné ma signature pour le tract au sujet des Maghrébins. » Sur son « château » enfin : « Je l'ai payé 14 millions de centimes ». Je ne vois pas pourquoi j'ai dis 13.

LES CABOTS A LA TRIBUNE

par Jean BOURDIER

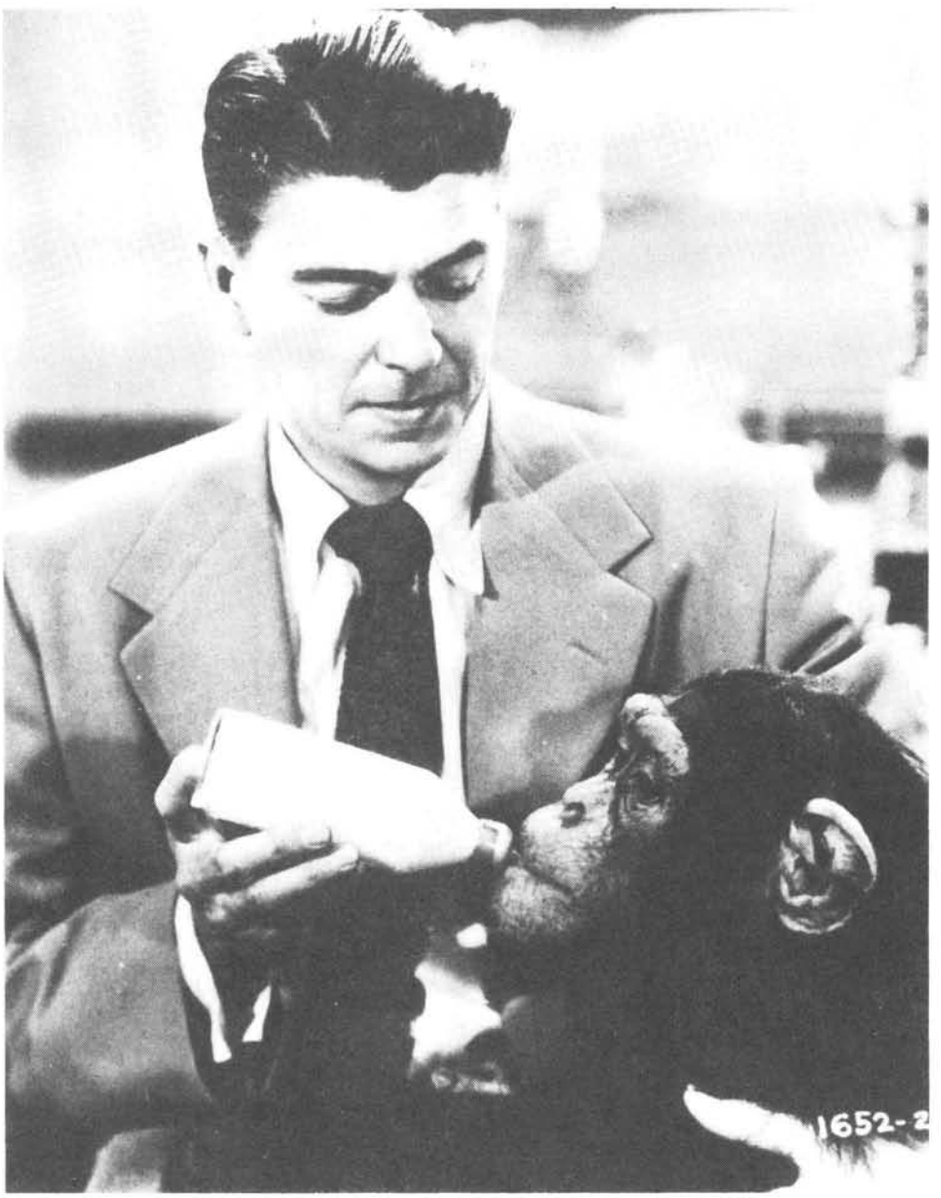
YVES MONTAND, chanteur et comédien, candidat à la présidence de la République, élu, entrant à l'Elysée ? Tout cela relève-t-il de l'invraisemblance totale ? Certes pas.

L'époque où l'on se refusait à inhumer les comédiens et autres bateleurs en terre sainte est largement révolue et, en particulier depuis la fin de la dernière guerre, on s'est surpris à admettre que les gens de spectacle puissent se mêler de politique. Ils sont même de plus en plus fréquemment sollicités à cet effet par les partis les plus divers.

Bien sûr, c'est généralement leur appui « moral » qu'on demande, à des fins de propagande. Il est plus rare qu'on sollicite leur participation directe aux affaires.

Mais cette participation, certains acteurs l'on déjà revendiquée et obtenue, parfois aux plus hautes fonctions.

Le premier exemple qui vient à l'esprit est évidemment celui de Ronald Reagan, acteur professionnel à la carrière très moyenne, parvenu à l'âge de soixante-neuf ans à la tête de la plus grande puissance du monde.



L'étonnant parcours d'un médiocre acteur de série « B » : de la « puériculture » à la présidence des Etats-Unis.

Chiang Ching n'était encore (ci-contre) que la douce Nora de « Maison de poupée » d'Ibsen. Devenue Mme Mao, elle fera régner la terreur.

Il convient toutefois de ne pas se leurrer sur ce cas précis. Lorsqu'il se décida, en 1980, à briguer la Maison-Blanche, Ronald Reagan avait déjà une robuste carrière politique derrière lui. Il avait été pendant huit années, de 1967 à 1975, gouverneur de l'Etat de Californie, territoire de pointe des Etats-Unis, dont la population représente plus d'un tiers de celle de la France.

En ces fonctions, il s'était révélé un administrateur compétent et guidé par un sens aigu de ses responsabilités. Aussi bien, lors des primaires présidentielles puis des élections proprement dites, sa candidature n'apparut nullement comme une bizarrerie. Certains le combattirent durement en raison de ses positions politiques « droitières » et de son programme ; personne ne mit en cause son ancienne profession d'acteur de cinéma. Il n'était pas, aux yeux des Américains, un produit du hasard ou de la publicité, mais un homme politique poursuivant logiquement une carrière logique.

Mais si, en évoquant le cas Montand, tout le monde pense presque automatiquement à Reagan, on a tendance à oublier qu'un autre grand pays — le plus peuplé du monde, même — fut gouverné des années durant, dans la réalité des faits, par une ancienne comédienne : Chiang Ching, la concubine de Mao tse-Toung, surnommé l'« impératrice rouge ».

« Pomme bleue » à la barre

Née vraisemblablement en 1914, dans une famille de petits bourgeois, Li-Ching Yun, comme elle s'appelle alors, se rend à quinze ans à Shanghaï, pour y devenir actrice de théâtre, puis de cinéma sous le nom de Lang Ping — « Pomme bleue », pour les rares lecteurs qui ne maîtriseraient pas parfaitement le chinois. Au dire de tous les témoins, elle est ravissante et elle a du talent. Pour ce qui est de la vertu, les avis sont plus partagés, mais, là, il faut toujours faire la part de la médisance...

En 1933, à l'âge de dix-neuf ans, elle s'inscrit à une organisation paracommuniste, tout en poursuivant sa carrière cinématographique. Ce qui lui vaudra, en 1934, d'être arrêtée, puis libérée au bout de huit mois. Ce n'est toutefois que trois ans plus tard qu'elle quitte Shanghaï pour aller rejoindre un groupe de partisans communistes et devenir enfin Chiang Ching — « Fleuve bleu », car elle semble avoir de la suite dans les idées en ce qui concerne les couleurs.

C'est dans le maquis qu'elle fera la rencontre de sa vie : Mao soi-même, qui a vingt ans de plus qu'elle, mais dont la réputation de « tombeur » n'est plus à faire. Leur idylle n'est toutefois pas considérée d'un bon œil par les camarades du Parti, flairant en Chiang Ching une arriviste dangereuse. Ils ne se trompent guère, car, bien que marié, Mao fait de la jeune femme sa concubine régulière.

Une concubine qui n'hésite pas à déclarer :

— Si le sexe a quelque intérêt au début, le pouvoir politique est le seul plaisir durable.

D'ores et déjà, son influence sur le « Grand Timonier » est certaine, mais il lui reste à se faire officiellement épouser. Des années durant, elle s'attellera à cette tâche, éliminant par tous les moyens les membres de la famille de Mao et notamment Ho tse-Chen, sa troisième femme, et ses enfants. Elle y parvient,

La voix de cette jolie femme séduira les plus pauvres des Argentins. Mais le rideau tombera trop vite sur « Evita » Peron pour qu'elle donne carrière à ses ambitions.

tout en s'affirmant en même temps sur le plan des responsabilités politiques.

A la fin de 1964, elle est membre du Congrès national du peuple. L'ancienne actrice, tout en luttant pour la « pureté communiste » dans les arts et surtout au cinéma, continue à « faire le ménage » dans l'entourage du Maître, qu'elle semble avoir complètement subjugué, et mûrit ses plans. La Révolution culturelle, avec ses désordres et ses exactions multiples, va lui donner l'occasion d'assurer ses pouvoirs. Et, en particulier, de procéder à l'élimination de son ennemi personnel, le maréchal Lin Piao, donné comme le dauphin de Mao. C'est en partie à l'instigation de Chiang Ching que Lin Piao fait soudain figure de traître avant de périr dans un accident d'avion resté mystérieux.

Mao, à cette époque, n'est plus qu'une ombre, privé de sa lucidité comme de la parole. Chou en-Laï, le grand obstacle sur la route de celle qui est devenue peu à peu la maîtresse occulte de la Chine, est gravement malade lui aussi. La voie semble libre.

Mais cette voie est rapidement celle des extravagances. A travers Chiang Ching, ministre de la Culture et éminence grise d'un « Grand Timonier » devenu un fantôme, c'est la petite actrice « Pomme bleue » qui se venge. Qui se venge de la vie et de tous ceux qui l'ont bafouée ou méprisée. Le luxe le plus effréné devient l'un des grands soucis personnels de celle qui prêchait la pureté prolétarienne.

Et, en 1972, Chiang Ching, saisie par une étrange folie, alors même que se produit le spectaculaire voyage de Nixon en Chine communiste, fait ses confidences à l'Américaine Roxane Witke. Celle-ci transforme l'interview aux termes imprudents en un livre, qui va être retenu comme un accablant témoignage contre l'« impératrice rouge ».

Car, malheureusement pour elle, Mao n'est pas éternel. Il meurt en septembre 1976 et, à la grande surprise de Chiang Ching, c'est Hua Kuo Feng, le successeur direct de Chou en-Lai, qui prend en main les rênes du pouvoir. A court terme, c'est la mort politique de l'ex-Mme Mao. Le piège se referme lentement mais inexorablement sur elle.

C'est l'arrestation et, en 1981, le procès. Un procès public, retransmis par la télévision, entouré de slogans hurlés par des foules entières :

— Ecrasons la gueule de la chienne enragée !

Roide et ferme devant ses juges, Chiang Ching est expédiée au pénitencier, où, paraît-il, elle procède avec ses co-détenus à l'emballage rationnel des cure-dents. On est loin du pouvoir absolu.

Le règne manqué d'Evita

Autre ex-comédienne parvenue aux plus hautes destinées politiques, Eva Peron n'avait pas même eu la consolation d'une carrière acceptable sur les planches avant de gouverner les foules.

Née en 1919 dans une ferme d'élevage, à 300 kilomètres de Buenos-Aires, Maria Eva Duarte était la fille illégitime d'un

« estanciero » et d'une domestique d'origine basque. Avant de mourir, toutefois, Duarte reconnut ses enfants, dont Eva.

Mais, étouffant en province, celle-ci, à seize ans, décida de se rendre à Buenos-Aires pour y tenter sa chance au théâtre et au cinéma. Blonde, ravissante, mais s'estimant trop petite pour faire carrière, elle s'efforçait de tricher sur sa taille grâce à de très hauts talons. Même avec cet artifice, elle ne décrocha que des rôles de figurante.

Certes, son physique aidant, elle trouvait de nombreux hommes pour la sortir dans les restaurants et les cabarets à la mode, mais le succès, le vrai, se faisait douloureusement attendre.

Il en fut ainsi durant cinq ans. Jusqu'au jour où un certain Jaime Yankelevitch eut l'idée de fonder à Buenos-Aires une station de radio privée, Radio-Belgrano, pour laquelle il cherchait une speakerine vedette. Eva Duarte était là. Elle fit l'affaire et, rapidement, fit mieux que l'affaire. Sa voix, parfaitement modulée, devint vite la plus célèbre d'Argentine, tandis que croissait démesurément son influence politique.

Tout en cultivant des relations très étroites avec les plus hautes personnalités politiques et militaires, elle devint le porte-parole universellement écouté des « descamisados » — les sans-chemises, les défavorisés d'Argentine. Puis ce fut la rencontre avec un jeune colonel nommé Juan Domingo Peron, le mariage, et l'accession de l'époux au pouvoir.

Eva Peron — « Evita », comme l'appelaient ses centaines de milliers d'admirateurs — était devenue la première dame d'Argentine. Mais elle représentait beaucoup plus : l'âme même du régime péroniste, son symbole et l'idole vivante des masses de travailleurs.

C'est en 1950 que la maladie commença à s'attaquer à Eva, dont l'ambition politique ne faisait que croître ; elle avait décidé d'obtenir très officiellement la vice-présidence de la République d'Argentine. Mais, à trente-deux ans, elle était déjà rongée par la leucémie qui devait l'emporter.

Dès novembre 1951, le cycle infernal commençait : hospitalisations, opérations. Héroïque devant la maladie et la douleur, Evita continuait à s'adresser régulièrement au peuple, en plaisantant souvent sur son propre sort. Mais, le 26 juillet 1952, c'était la fin. Eva était morte et le régime péroniste se trouvait, du même coup, blessé à mort. La petite comédienne manquée avait fait, néanmoins, une longue route...

Après ces ascensions politiques d'acteurs professionnels, il est un peu superflu de rappeler que le pape Jean-Paul II fit partie, dans sa jeunesse, d'une troupe de comédiens amateurs, que Michel Debré prit un vif plaisir à jouer Labiche, ce qui lui permit de rencontrer son épouse, que Patrick de Balkany figura dans l'une des innombrables versions de « Raspoutine » et qu'en Inde, deux chefs de gouvernements provinciaux sont d'anciens hommes de spectacle.

Mais, puisqu'il s'agit, au fond, d'élections présidentielles françaises, rappelons quand même qu'une actrice connue pour son charme recueillit régulièrement des voix à plusieurs tours d'un scrutin de ce type.

C'était en 1954, lors des treize tours de l'élection longuement disputée qui aboutit à la désignation de René Coty comme Président. Un peu las, sans doute, plusieurs membres du Congrès — Assemblée et Sénat réunis — donnèrent leur suffrages à... Martine Carol. Mais là, le sérieux semble avoir été très absent de l'affaire.

Quand il appartenait à la troupe de théâtre de l'Université de Cracovie, Carol Wojtila ne s'imaginait certainement pas qu'il jouerait « le Vicaire » sous le nom de Jean-Paul II.

Montand et le jeu politique

BRUITS DIVERS DANS LA SALLE

par Patrick BUISSON

DANS son livre « Le montage », Vladimir Volkoff décrit ainsi le rôle d'un agent d'influence : « L'image du fil de fer vient de ce que, pour en casser un, il faut le tordre dans les deux sens opposés. L'agent d'influence est le contraire d'un propagandiste, ou plutôt c'est le propagandiste absolu, celui qui fait de la propagande à l'état pur, jamais pour, toujours contre, sans autre but que de donner du jeu, du mou, tout décoller, dénouer, défaire, déverrouiller... Exemple : l'agent d'influence soviétique ne passera jamais pour un communiste. Tantôt avec la gauche, tantôt avec la droite, il sciera systématiquement l'ordre existant. C'est tout ce qu'il est censé faire et dans ce rôle, il jouit d'une impunité absolue. Aucune loi, je veux dire aucune loi occidentale, n'interdit de jouer le rouge et le noir, le pair et l'impair » (1).

A première vue l'itinéraire politique d'Yves Montand, devenu en l'espace de quelques mois l'intello-gourou de la société médiatique, comporte ce qu'il faut de méandres et de dérives, de volte-face et de retournements pour correspondre assez fidèlement à cette définition.

Une caisse de résonance

Compagnon de route du PCF dans l'immédiat après-guerre, mais sans jamais toutefois prendre la carte du parti, il adhère au Mouvement de la paix, signe l'appel de Stockholm, se range derrière les durs staliniens lors du procès Slansky (où comparaît également Arthur London, le futur auteur de « L'aveu »), pétitionne en faveur des Rosenberg et en général pour tout ce qui, à l'ouest du rideau de fer, conspire ouvertement ou pas au service de la patrie du socialisme.

L'intervention des chars russes à Budapest, ce premier accroc à l'internationalisme prolétarien, ne l'empêche cependant pas de se produire en URSS, quitte à cautionner par sa seule présence la pax sovietica.

En bref, le Montand de cette époque fonctionne un peu à la manière d'une caisse de résonance, amplifiant le mouvement qui porte une certaine intelligentsia occidentale à succomber devant la tentation totalitaire. Près de trente ans après, c'est le même homme qui, avec le même accent de sincérité, la même force de conviction s'attache à expliquer les mécanismes de l'aveuglement volontaire dont lui et ses semblables ont été victimes à propos de la réalité soviétique ; qui applaudit bruyamment à l'implantation des Pershing et dénonce dans le Goulag le principal sinon l'unique adversaire.

Le noir après le rouge, le pair et ensuite l'impair... S'agissant de quiconque autre que Montand, on appréhenderait la suite, quelque chose comme « Le montage » dont parle Volkoff, un énorme scandale qui viendrait brusquement disqualifier le héraut de la nouvelle croisade antisoviétique et, par contrecoup, la cause qu'il prétendait servir.

Ce ne serait pas la première fois, après tout, qu'on assisterait à une manipulation de ce genre. Mais voilà : la conversion de ce « fils de prolo qui a réussi » ainsi qu'il se définit lui-même, s'inscrit sur une durée suffisamment longue pour en garantir l'authenticité. En outre, le message qu'il délivre n'est pas de ceux qu'altère facilement la contre-propagande.

« Comment, interroge son ami André Glucksmann, quinze millions de téléspectateurs en viennent-ils à s'identifier à un cheminement du communisme à l'anticommunisme qui ne fut pas le leur ? Par sa vérité et son allant, Montand figure la preuve, ô combien vivante, que des illusions communistes, on s'en sort. » (2)

C'est que, dans l'esprit du public, marchent du même pas le personnage et ses doubles, l'homme et sa légende cinématographique. Derrière Montand, il y a le député grec assassiné de « Z », l'intellectuel tchèque embastillé de « L'aveu », le révolutionnaire déçu de « La guerre est finie », toute la cohorte contemporaine des persécutés et des justes.

Là réside l'effet Montand : une sorte d'immunité qui lui permet à travers des causes exemplaires comme les boat-people ou Solidarnosc, de flétrir une idéologie oppressive sans qu'on crie immédiatement, chez l'OS ou chez l'intellocrate, à l'anticommunisme primaire.

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que le PC — les succursales et la maison mère — ait très vite pris la mesure d'un péril qui risquait à terme de subvertir son fonds de commerce.

Montand, si populaire en URSS au temps où il professait des idées plus orthodoxes, s'est ainsi vu comparé simultanément par les « Izvestia » à « un taureau qui se met en rage à la vue du rouge » et à « un obscurantiste fascisant digne de la pire époque du maccarthysme ».

Le pilonnage culmine avec les « Dossiers de l'écran » du 3 janvier 1984. Au terme d'une préparation d'artillerie qui a duré tout l'automne, *« l'Humanité »* déchaîne alors les grandes orgues (de Staline, bien entendu) contre le « renégat » en jouant sur tout le clavier de la désinformation telle qu'on l'enseigne dans les écoles du Parti.

L'insinuation d'abord, qui mélange inextricablement le vrai et le faux : « Quel curieux visage, écrit Claude Lecomte, donnait alors M. Montand de lui-même ? Mais n'était-ce pas pour esquiver des questions embarrassantes ? Ses relations avec le baron Empain, par exemple, et les parties de poker en millions lourds ! Ses placements d'argent dont il dit pudiquement « on met un peu d'argent ici, un peu là !... » (3)

Le commentaire appuyé ensuite, qui doit conduire le lecteur à

---

(1) *Vladimir Volkoff « Le montage », éd. Julliard.*

(2) *« Le Figaro Magazine », 4 février 1984.*

(3) *« L'Humanité », 5 janvier 1984.*

Mais non, Montand n'a pas retourné sa veste. Son ami Jorge Semprun, un communiste « repenti », lui a seulement taillé sur mesure un costume de libéral.

conclure de lui-même. « Difficile d'être crédible, peut-on lire toujours dans « l'Huma », quand le seul conseil qu'il trouve à donner aux immigrés de 1984, comme ceux de Talbot, c'est « Vous n'êtes pas contents. Faites un effort vous-mêmes. » Et allez donc avec la droite puisqu'elle sait faire des affaires, inventer les richesses que vous fabriquez. » (4)

Autrement dit, le rejeton de l'émigré antifasciste Livi est un traître à sa classe.

L'amalgame, enfin, avec l'introduction d'un repoussoir qui réverbère la manœuvre du camp adverse : « Dans sa croisade contre « l'empire du mal » poursuit la même plume, M. Reagan a trouvé en France un porte-parole fanatisé en la personne d'Yves Montand.

« ...Voilà où mène aujourd'hui en France le rêve conservateur américain. Que les Etats-Unis aient fait d'un mauvais cow-boy un bon président réactionnaire, amène certains à penser que l'on pourrait bien faire d'un bon comédien un petit politicien pour vieille cause. » (5)

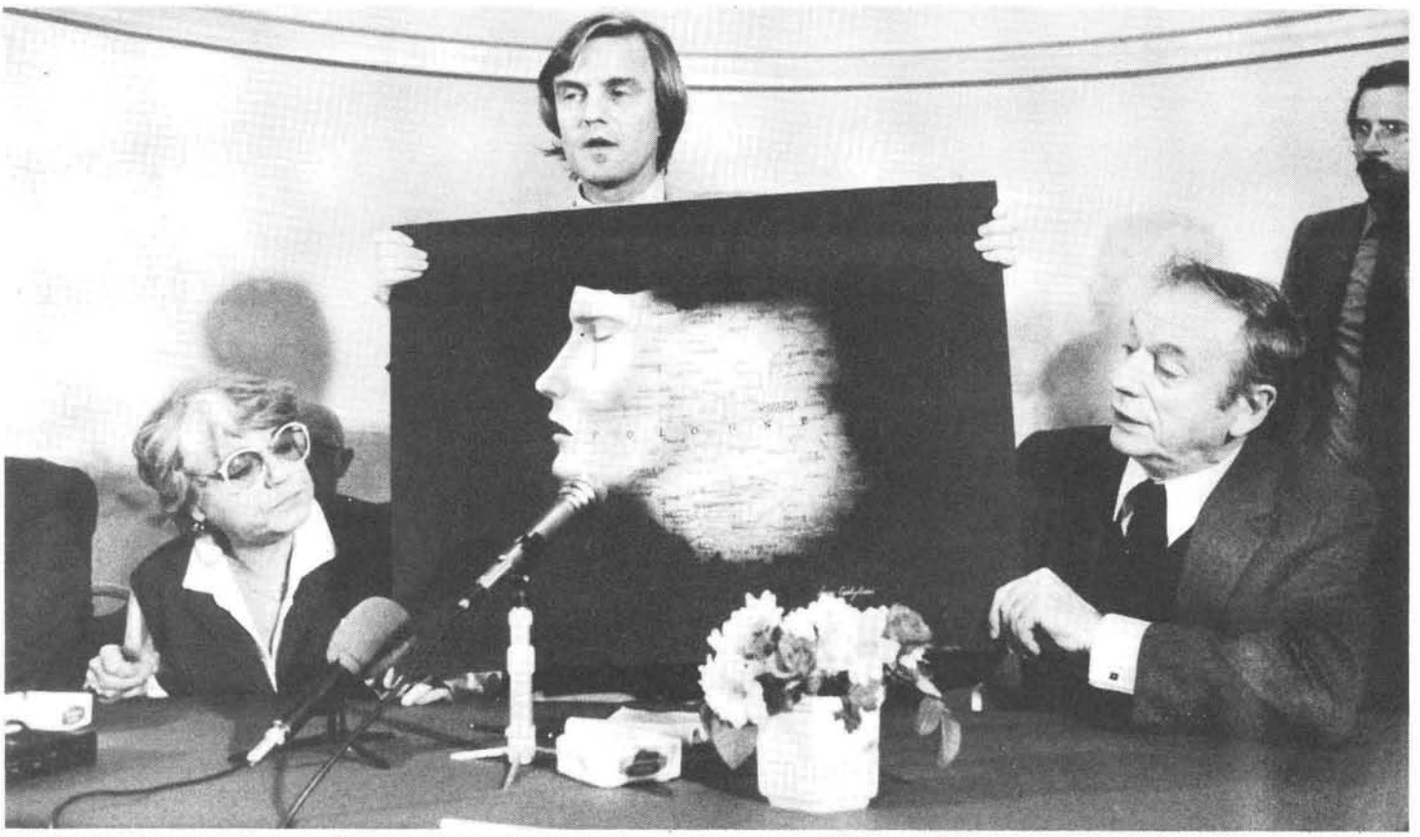
« Candidat de rechange pour la droite », « champion toutes catégories du capitalisme sauvage », « apôtre de la guerre froide », les aboyeurs du PC ne sortent pas de ce catéchisme élémentaire quand précisément le phénomène Montand échappe pour une part à l'ordre vitrifié des catégories politiques, à l'étiquetage selon les lois d'un vieux rituel.

Du retard à l'allumage

Plus complexes mais aussi plus subtiles sont les réactions dans le camp socialiste. Pas question de prendre à rebrousse-poil l'homme qui incarne un tournant pour l'idéologie dominante, juste une ironie en taille-douce.

Celle qui fait dire par exemple à Raymond Forni, le président de la commission des lois à l'Assemblée nationale :

(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*



Les Montand sont toujours prêts à monter en ligne pour une bonne cause (ici les « médicaments pour la Pologne » sous l'égide du Dr Kouchner, au centre). Les politiciens professionnels supportent mal ce zèle tous azimuts...

Au médiocre niveau du « Star system »

C'EST le reflet du désarroi d'un peuple trompé et abandonné par ses élites qui s'exprime dans ce soudain engouement pseudo-politique pour une très grande vedette du spectacle.

Jusqu'en 1983, Yves Montand a surtout brillé par son absence de discernement en ignorant les crimes de Staline et en demeurant communiste longtemps après puisque avaient été officiellement « révélées » les atrocités de la dictature soviétique. Mais peut-être le souvenir des « Plaines du Far West » fait-il vibrer quelques fibres analogiques chez ceux qui admirent les succès incontestables du « cow-boy de la Maison Blanche ».

Montand ne paraît pas davantage informé des problèmes monétaires mondiaux que des grandes évolutions géopolitiques ou des simples mécanismes économiques du quotidien français. Mais, avec l'âge, il est devenu si beau gosse...

Bien sûr, il a pu se tromper encore en 1981, en ne prévoyant pas la pagaille, la récession, les agressions contre la liberté, les mensonges, les fraudes, les truquages, les tartufferies qui accompagnent la prise du pouvoir par les socialo-communistes dans tous les pays du monde depuis 1917. Mais il chante si bien et sa phallocratie est si troublante...

Enfin, son discours n'apporte aucune proposition de solution, ni aucun embryon de programme de redressement politique, économique, moral et social pour la France.

Mais s'il fait brutalement un constat sans concession ni subtilité complice sur le triste état de la nation, il l'exprime dans le langage de l'homme de la rue... pas celui de la rue des Saints-Pères (1), qui ruisselle sur le pays depuis quarante ans sans jamais atteindre les couches profondes du terroir.

Montand parle et le peuple écoute et comprend.

Face à des leaders politiques qui n'ont souvent rien appris, ni rien compris, Montand ne ressasse pas encore éternellement les mêmes formules creuses.

Face au vide intellectuel laissé par la gauche, face à la démission de toutes les élites spirituelles, morales, culturelles, un peuple de l'ère électronique se découvre, au niveau médiocre du « star system » télévisuel, les valeurs qu'il mérite.

Il aurait pu choisir encore plus mal.

Jacques Médecin, ancien ministre, député maire de Nice

(1) *Siège de l'Ecole nationale d'administration (ENA).*

« C'est un fait que Montand a toujours eu des positions politiques originales. Qu'on se souvienne de son attitude d'il y a trente ans, au moment de Budapest » ou à Lionel Jospin : « Il est tardif mais salubre que des gens qui ont justifié ce qu'ils appellent maintenant le totalitarisme, le dénoncent aujourd'hui. Nous nous sommes fait cette opinion dès 1956 avec les événements de Hongrie. »

Histoire de bien faire comprendre sans trop avoir l'air d'y toucher que, dans le grand prix idéologique, le prototype en question aurait comme du retard à l'allumage.

Il est vrai que, face à l'effet Montand, les socialistes sont en proie à des sentiments contradictoires.

D'un côté, l'irruption à une hauteur surprenante dans les sondages (6) de ce monstre du show-biz constitue, en transcendant le clivage traditionnel droite-gauche, une utile diversion au moment où la gauche connaît précisément une hémorragie pour le moins inquiétante.

De l'autre, ses attaques contre le pouvoir taxé de « démagogie, connerie et sectarisme » à propos de la liberté de la presse ou de la liberté de l'enseignement, ses hommages incongrus à la droite qui « a fait faire à la France en vingt-cinq ans un bond économique sans précédent » sont autant de banderilles plantées dans leur chair.

N'empêche, cette gauche-là ne peut se défendre d'une certaine sympathie envers celui qu'elle persiste à considérer comme un grand frère turbulent et irascible.

Montand-l'écorché vif est, d'une certaine manière, le témoin d'une génération flouée, conditionnée par des années de malhonnêteté intellectuelle et qui, se libérant de sa gueule de bois idéologique, contemple avec horreur les massacres qu'elle a couverts, les Goulags qu'elle a justifiés sous prétexte, comme on disait à l'époque, de « ne pas faire le jeu de la droite ».

Il est significatif, au demeurant, que le réseau Montand (si l'on excepte Marie-France Garaud qui y tient un rôle en marge), celui-là même qui irrigue et structure le discours public de l'artiste, relève tout entier de cette mouvance.

Il y a là le docteur Bernard Kouchner (l'un des fondateurs de « Médecins du monde »), le nouveau philosophe André Glucksmann, le sociologue Michel Foucault, le romancier Jorge Semprun, qui tous ont en commun d'avoir à un moment ou à un autre cédé à l'ivresse de la vulgate marxienne et d'en être également revenus.

Montand les retrouve environ deux fois par mois à l'occasion de réunions informelles auxquelles est venu récemment s'adjoindre le très rocardien Michel Albert, auteur du « Pari français » et ancien commissaire au Plan de... VGE.

C'est en leur compagnie qu'il a préparé l'émission du 3 janvier et le scénario de « Vive la crise » programmé le 22 février sur Antenne 2.

Brain-trust, cénacle, franc-maçonnerie, le réseau Montand est un peu tout cela à la fois en même temps qu'une institution bien parisienne.

Sans ce renfort, pas d'effet Montand ou, à la rigueur, un effet en creux, dans la mesure même ou, quoiqu'il en dise, l'ancien métallo Ivo Livi n'est que le haut-parleur d'une cause que d'autres ont conceptualisée à sa place. Exactement comme au temps des blouses blanches ou des procès de Prague, mais cette fois en sens inverse.

Ses limites : la compétence

A droite pourtant l'embarras n'est pas moindre. Très tôt les états-majors se sont interrogés sur la nature du phénomène : pourquoi cet élan autour d'un message qui, dans la bouche des

(6) *S'il faut en croire un sondage IFRES-« Le Quotidien de Paris », Montand candidat à la présidence de la République, recueillerait pas moins de 17 % des intentions de vote.*

Marie-France Garaud, ou Marie-France « gourou » ? Sous l'œil vaguement inquiet de Cohn-Bendit (au centre) Montand paraît prêt à succomber à la sirène droitière.

Un gaulliste naturel

MONTAND : un homme sincère, convaincu, passionné, concerné qui mène son combat avec ses tripes.

Aujourd'hui, tout le monde se prétend gaulliste. Lui l'est naturellement en disant des choses simples.

Il a su déjouer le piège qu'on lui tendait en lui demandant de se classer à droite ou à gauche ; ce qui est mon cas, comme je le déclarais il y a quelques semaines à un hebdomadaire, en rappelant cette définition du général de Gaulle : « La droite ignore la nécessité de la générosité et n'a pas le sens de la nation. La gauche ignore la nécessité de la puissance et n'a pas le sens de l'Etat. »

La presse a été, à juste titre, dithyrambique après sa prestation télévisuelle. Ce Rital, comme dirait Cavanna, a l'amour et la rage de la France.

Il est pétri de bon sens, c'est ce qui, à mes yeux, l'a rendu si proche des millions de téléspectateurs rivés à leurs postes. Qu'il parle d'économie, de politique étrangère, du Tchad, de l'école privée, de la presse, il trouve le mot juste.

Il ne regrette rien, mais il sait faire preuve d'humilité en évoquant le passé. Il n'a pas honte d'être d'un nanti car il connaît le prix de l'effort, du respect de la clientèle, de la discipline sur soi-même qu'impose le succès.

Il ne se veut pas moraliste mais les responsables socialo-communistes devraient retenir ce qu'il leur a reproché, et l'aveu de Claude Lecomte dans « l'Humanité » du 5 janvier 1984, « l'ennemi principal, ce n'est pas Reagan, c'est le pays qui peut créer des asiles psychiatriques... » (autrement dit l'URSS), met en évidence qu'il a touché la cible.

Les événements de ces derniers jours montrent que lorsqu'il reprochait, en août dernier, au gouvernement de « s'engager à reculons au Tchad », il avait raison.

Montand sera-t-il Président ?

Il ne le souhaite pas et je ne le lui souhaite pas.

Pourra-t-il être élu député ? Sans aucun doute. Mais il ne tarderait pas à se rendre compte que le travail quotidien inlassable dans la circonscription, en commission ou en séance publique à l'Assemblée nationale gommerait, estomperait très vite le côté abrupt de son personnage et que la notoriété parlementaire est plus fugace que celle du show-biz.

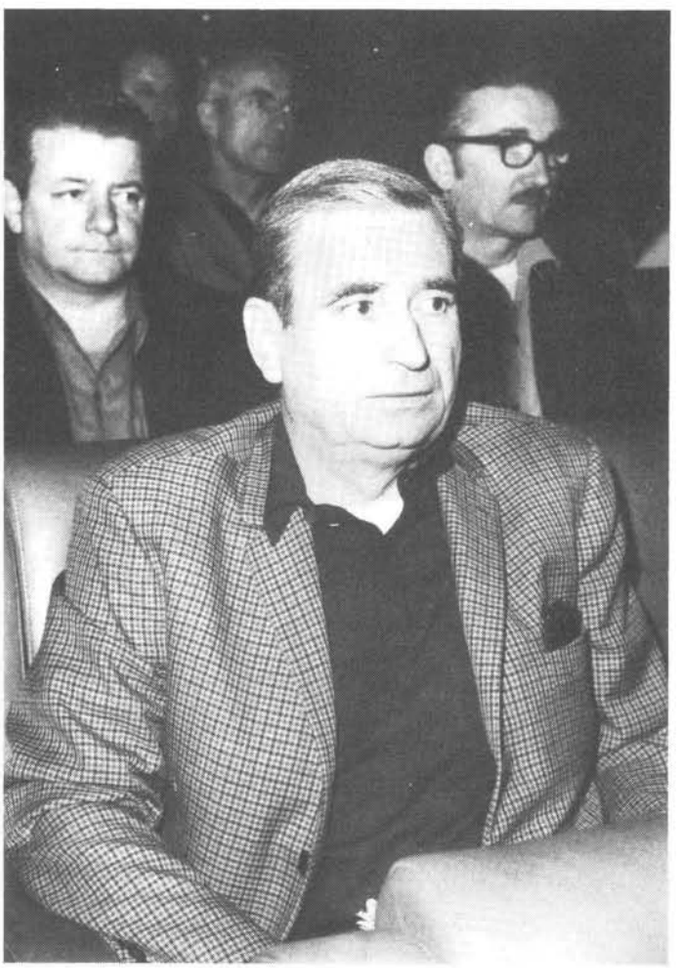
Robert-André VIVIEN
Ancien ministre
député maire de Saint-Mandé,
conseiller général du Val-de-Marne,
conseiller régional d'Ile-de-France

politiques, ne suscite ni ferveur ni enthousiasme ? D'où vient que Montand occupe d'instinct ce siège curule dans le débat politique français ?

Compte tenu de la plasticité et de l'extrême malléabilité du personnage, y a-t-il un risque de le voir se prêter à une opération politique qui ferait de lui, bon gré, mal gré, l'allié objectif du pouvoir ?

Sur l'impact de Montand, l'opinion la plus répandue veut qu'il procède de l'extraordinaire force de persuasion qui rayonne de l'acteur ou, si l'on veut, de cette chaleur naturelle qui dépouille le langage politique de ce qu'il a de codé et de conventionel.

Montand est certes un homme seul, mais qui vaut à lui seul



Le frère de Montand, Julien Livi, n'a jamais connu ses incertitudes. Mais lui aussi a fait carrière... à la CGT !

les divisions blindées d'une propagande d'Etat parce qu'il apparaît justement comme le contraire d'un propagandiste. « Face à la cuisine politique, déclare François Léotard, le secrétaire général du parti républicain, il doit garder sa fraîcheur, sa sincérité et son absence de calcul. » Et d'opposer à la « langue morte, rigide et sclérosée » des politiques celle, « vivante, touffue, puissante et contradictoire », de l'acteur.

Même analyse chez Alain Juppé, le conseiller du maire de Paris, pour qui « l'intérêt suscité par Montand tient à une attente de l'opinion mais aussi à la surprise de voir un homme de spectacle parler de politique, tout comme cela peut jouer par exemple quand un homme politique se met à parler de littérature ».

Ecouter Montand, dit-on volontiers à droite, ce n'est pas en somme écouter celui qui sait mais celui qui croit.

Avec, en contrepoint, la crainte toujours sous-jacente de voir cette occupation médiatique déboucher sur un mouvement qui déborde l'opposition institutionnelle et la prenne en tenaille alors même que s'affirme au fond des urnes, mais dans un autre registre, l'« effet Le Pen ».

D'où la volonté très perceptible, chez un Chirac par exemple, de poser d'emblée les limites du cas Montand :

« Je crois qu'on ne peut pas faire de comparaisons avec le discours politique traditionnel, déclare-t-il le 8 janvier au Club de la presse... Je ne dis pas que celui-ci est un bon discours ou qu'il n'a pas à être amélioré ; je dis simplement que lorsqu'un homme parle avec son cœur, avec son intelligence, mais seulement en son nom personnel, cela lui donne une très grande liberté qui lui permet de s'exprimer avec beaucoup de réalisme, beaucoup d'authenticité. Lorsqu'un homme politique, qu'il soit au gouvernement ou dans l'opposition, assume des responsabilités, soit des responsabilités de gouvernement, soit des responsabilités d'opposition, il est obligé dans son propos de tenir compte du fait qu'il parle au nom d'un certain nombre d'autres. Il est obligé d'exprimer en quelque sorte une synthèse. Il ne peut pas se laisser aller à ses pulsions personnelles. Il ne peut pas dire entièrement ce qu'il pense lui-même parce qu'il est investi d'une charge de représentation ou parce qu'il assume l'intérêt général du pays, ce qui forcément limite sa liberté d'expression. C'est pourquoi je crois qu'on ne peut pas comparer tout à fait les deux exercices, ce qui n'enlève rien, bien entendu, à la qualité et à l'authenticité des propos de M. Yves Montand. »

D'où également ce théorème répété à satiété dans la classe politique, selon lequel l'homme de conviction, dont il tire la meilleure part de son succès, l'emporte et de loin chez Montand sur l'homme de raisonnement.

Les difficultés que rencontrent les professionnels de la politique à communiquer de plain-pied avec l'opinion tiendraient en définitive à l'impossibilité pratique d'allier sincérité et compétence.

Conclusion : que Montand se lance en politique et il butera sur la compétence.

Pour séduisant qu'il soit, l'argument toutefois est un peu court.

Rien ne dit qu'au hit-parade de l'Etat-spectacle, l'opinion, suivant en cela le modèle reaganien, ne finira pas par choisir un « pro ».

« Il faut se garder de répéter quoi que ce soit aux Français s'ils n'ont pas compris la première fois », confiait en privé un ancien Premier ministre. « S'ils ont compris, c'est autre chose : ils ont un faible pour les rengaines. »

Et pour la rengaine, Montand est encore le meilleur.

Montand l'enchanteur

MONTAND l'enchanteur, Merlin l'enchanteur, qui de ces deux illustres personnages enchante le plus ? Ou, si l'on pose la question à l'envers, quel est celui qui a le pouvoir de faire déchanter le moins ? Si la réputation de Merlin l'enchanteur n'est plus à faire, celle de Montand vient d'être démontrée, une fois de plus, lors de ses derniers passages télévisés. Yves Montand, vedette des « Dossiers de l'écran », on n'en croyait pas ses yeux !

Et pourtant, le miracle a eu lieu, la magie du verbe est en Montand : il a su se faire écouter. Pour quelles raisons ?

1) Montand n'est pas, ou n'est pas encore, un homme politique, au sens technocratique du terme. Il sait, en toute simplicité, plaire aux Français qui, paradoxalement, écoutent sans écouter les émissions politiques ou pseudo-politiques.

2) Montand est un être séduisant, grand artiste et grand chanteur. Avec son accent inimitable, il paraît aussi naturel quand il joue son propre rôle que lorsqu'il interprète celui des autres.

3) Montand est un homme qui s'est repenti. Menacé d'être brûlé vif sur le bûcher de l'infidélité par ses anciens amis du parti communiste, il vient de recevoir le droit d'asile de ceux même qu'il critiquait naguère si violemment.

Car Montand n'est pas un homme d'intérêt. C'est un homme de conviction. Avec son langage non conformiste, il fait parler son cœur plutôt que sa raison.

En un tour de main, ce qu'a fait Soljénitsyne sur une élite, Montand l'a réussi sur plusieurs millions de Français. Il a osé affirmer tout haut ce que beaucoup pensent tout bas : le totalitarisme est à l'Est, la liberté à l'Ouest. Et, pour la première fois, les intellocrates et les conformistes n'ont pas crié à l'anticommunisme primaire.

Grâce à Montand, on peut donc dénoncer aujourd'hui le communisme comme étant un système de goulags généralisés et ne plus passer pour un simple d'esprit. Il aura fallu quarante ans pour que les intellocrates de tous bords admettent que M. Fiterman mentait lorsqu'il y a peu de temps, il présentait comme enviable pour les Français le niveau de vie polonais.

Un verrou vient de sauter : les communistes sont soit des naïfs, soit des dissimulateurs. Peut-être va-t-on enfin parler français et non plus la « langue de bois », cette langue codée de tous ces compagnons de route qui s'ignorent le plus souvent. Faut-il croire avec Chirac qu'un homme politique ne pouvait se permettre une langue aussi claire et aussi dépouillée d'hypocrisie ? Certes, Montand n'a pas d'électeurs à décevoir, ni de clientèle. C'est un homme libre.

Si ce courage devient communicatif, que peut-on

espérer quant à l'évolution politique de notre pays ?

Je me prends à rêver que les électeurs communistes, accédant à la lumière de la vérité, accèdent au raisonnement économique libéral. Le parti socialiste, qui est en train, jour après jour, d'opérer sa révolution de pensée, admet lui aussi l'impératif industriel : produire pour vendre et non pour assurer un emploi précaire, vivre dans un monde à l'échelle du monde et non de l'Hexagone.

MERCI MONSIEUR MONTAND.

Et si Montand se lançait dans la politique ? Et s'il était tenté de se lancer dans l'aventure à l'occasion des élections européennes ?

Beaucoup déplorent, en France, de voir l'opinion publique divisée en deux clans irréductibles, les marxistes d'un côté, et les libéraux de l'autre. Montand pourrait peut-être nous proposer de faire sauter ce verrou, mais que d'hypocrisie pour y parvenir ! Car enfin, ce ne sont pas les intentions des uns et des autres qui modifieront l'attachement d'un certain nombre de nos compatriotes à un système politique qui, sous prétexte de justice, favorise la suprématie de l'Etat pour remplacer la vertu défaillante des citoyens, tandis que les partisans du libéralisme considèrent que seul le dynamisme des agents économiques et les vertus individuelles peuvent engendrer le développement et l'essor économique.

Si Montand est animé d'une telle ambition, il faudra que son langage soit clair, aussi clair que celui adopté lors de cette émission télévisée tant appréciée par les Français, au-delà de la classe politique.

Or, nous risquons de retomber dans les prudences électorales, dans les demi-mots, car si Montand a l'ambition d'avoir des électeurs, il sera obligé de tempérer un certain nombre de ses opinions et nous verrons alors que ce beau langage de vérité ne résiste pas au combat électoral.

Alors, me direz-vous, il n'est pas possible d'être un homme politique et de parler vrai ? Regardons la réaction des Français qui réclament cette vérité. Ils ne l'acceptent que si elle intéresse leur voisin ! Mais dès qu'il s'agit de parler d'un secteur de l'économie en difficulté, l'homme politique qui annoncerait cette vérité qui consiste à penser que, comme l'homme, l'entreprise est mortelle, apparaîtrait vite comme un fossoyeur d'espérance.

Et c'est là où le langage se nuance pour apparaître à beaucoup comme une langue codée. Je souhaite bien du plaisir à Montand, car s'il ajoute à son discours les nuances nécessaires, sa flamme deviendra vite une touche de couleur dans un tableau à la facture bien traditionnelle.

Nous retrouvons alors la grande difficulté de la communication politique : dire la vérité, peut-être, mais l'essentiel n'est-il pas plutôt de la faire comprendre ? Montand l'a dite, saurait-il demain la faire comprendre ?

Pascal Clément
député de la Loire (UDF)

« L'Huma » n'a pas encore utilisé ce document « accablant » : Montand, en uniforme de la Milice. Une figuration exceptionnelle pour le film « Section spéciale », de Costa Gavras.

1988 : Montand Président

LE REAGAN DE L'AÏOLI

par André BERCOFF

Montand ayant fait le tabac qu'on sait aux « Dossiers de l'écran », notre confrère « Télé 7-Jours » eut la judicieuse idée de demander à André Bercoff d'imaginer les prolongements politiques possibles — sinon probables — de ce « one man show ».

Caton n'y est pas allé par quatre chemins : il a carrément installé le héros de « la folie des grandeurs » à l'Elysée...

Dessin de Vassilieff

5 mai 1988 : incroyable. Les reporters, cameramen du monde entier, rassemblés à Paris en cette journée d'intronisation, n'en croient pas leurs yeux ni leurs oreilles. En complet bleu nuit, fraîche Légion d'honneur à la boutonnière, voici qu'arrive, au pied de l'Arc de Triomphe, le nouveau président de la République française. Il vient d'opérer, à l'Elysée, la passation des pouvoirs avec un François Mitterrand souriant. Désormais, ce n'est plus la rose au poing qui règne sur l'Hexagone, mais les roses de Picardie. Par un de ses coups de cœur incroyables dont elle a le secret, la France vient de s'offrir le héros de « L'Aveu », le mari de Simone, le chouchou de tous les sondages, Yves Montand lui-même. Eu égard à la dureté des temps, il fallait, paraît-il, un calculateur ; ce fut un chanteur qui l'obtint. Mais un show-man qui parlait vrai, qui dénonçait le Goulag qu'on ramasse à la pelle, qui n'hésitait pas à dire qu'il avait été cocu mais que ses yeux s'étaient dessillés, qui avait l'accent du peuple, le goût du peuple, la couleur du peuple, mais qui n'était pas le peuple, ou du moins qui ne l'était plus depuis quelques dizaines d'années tant il importe que le guide suprême de tous les Français fasse partie de l'élite...

L'irrésistible ascension d'Yves Montand avait commencé dans les années 1980, où la supervedette de la scène et du cinéma avait redécouvert la politique après une longue période de ce désenchantement bien connu qui baigna tous les boat-people de la pensée stalinienne. S'étant enfin aperçu que les fameux lendemains, non seulement ne chantaient pas, mais gémissaient dans les barbelés d'un nouvel univers concentrationnaire, Montand, l'ex-prolo, sourire franc et col ouvert, qui avait serré la main aux grands du Kremlin, se recyclait dans les Droits de l'homme et l'antitotalitarisme raisonné. Il multipliait interviews et prestations télévisées avec un sens de la mise en scène et de la clarté qui faisait que le message passait admirablement. Rappelons aux jeunes générations qui ne

vécurent que partiellement ces temps flous, que le royaume connut alors une overdose de politique politicienne ; qu'une certaine langue de bois, faite de certitudes rances, de vieux dogmatismes et d'un manichéisme gauche-droite aussi réducteur que simpliste, ne passait plus du tout. Dans les séries étouffantes des spécialistes autoproclamés, Montand apportait une bouffée d'air frais qui ravissait la population. Cela se concrétisa, quelques mois plus tard, avec la liste indépendante que présenta Simone Veil aux élections européennes ; à la deuxième, troisième et quatrième place de cette visite, il y avait respectivement Yves Montand, André Glucksman et Bernard Kouchner. Simone Veil obtint plus de 25 % des suffrages exprimés, créant ainsi la surprise la plus forte de ces élections ; il était difficile, après cela, à Montand, de refuser de s'engager plus avant dans la bataille politique. Pas question, bien sûr, de fonder un nouveau parti, mais bien de continuer à piquer sans relâche le veau d'or des certitudes.

Ockrent, Premier ministre

Et voici que, quatre ans plus tard, le chanteur, littéralement porté par une vague populaire sans précédent, annonçait sa candidature à la présidence de la République et obtenait, au premier tour, 26 % des suffrages exprimés, laissant loin derrière lui Jacques Chirac, avec 18 % des voix, et Raymond Barre qui n'obtenait que 15 %. A gauche, Charles Fiterman s'inclinait devant le candidat socialiste, Pierre Mauroy. Au second tour, Montand l'emportait sur Mauroy avec un écart de près de deux millions de voix. Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a dans sa musette son bâton de maréchal...

Ah ! qui ne se souvient de la première réception du nouveau Président dans les salons lambrissés de l'Elysée où, devant les représentants des corps constitués, Montand chanta son premier discours présidentiel, salué à la fin par un délire d'applaudissements et un cri unanime : « Une autre, une autre ! » Il avait décidé de continuer à habiter son appartement de la place Dauphine : pas question, pour Simone, de travailler à redécorer l'Elysée. Mais le plus rude était à faire : la composition du premier gouvernement du septennat Montand. D'une voix cassée mais encore audible, le pianiste Bob Castella, le nouveau secrétaire général de l'Elysée, énuméra, devant la foule des journalistes et des photographes massés devant le perron, la liste de ceux qui allaient diriger, pendant un laps de temps certain, les affaires de la France :

Premier ministre : Christine Ockrent
Ministre de la Justice : Emmanuel Leroy-Ladurie
Ministre des Affaires étrangères : Bernard Kouchner
Ministre de l'Intérieur : Pierre Daix
Ministre du Temps libre : Philippe Sollers
Ministre des Finances : Edouard-Jean Empain
Ministre de l'Industrie : André Glucksman
Ministre de la Culture : Claude Sautet
Ministre de l'Agriculture : Georges Suffert
Ministre du Tourisme : Jorge Semprun
Ministre de la Condition féminine : Annie Kriegel
Ministre de la Jeunesse et des sports : Catherine Allégret
Ministre du Travail : André Bergeron
Ministre du Commerce extérieur : Pierre Cardin
Ministre de l'Education nationale : Alain Besançon
Ministre des Transports : Jean Cau
Ministre de la Santé : Bernard Stasi
Porte-parole du gouvernement : Jean-François Revel.

Ce cabinet de techniciens s'est tout de suite mis au travail ; il a été décidé que, durant la saison d'été, le conseil des ministres se tiendrait régulièrement tous les mercredis matin à La Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence. Le compte rendu du conseil ne sera donné aux journalistes qu'à condition que ceux-ci soient revêtus du maillot de bain réglementaire. Très vite, le gouvernement Montand-Ockrent s'attaque aux problèmes les plus urgents : inflation, emploi, déficit du commerce extérieur. Première décision : on dénationalise toutes les banques, les multinationales, les grandes entreprises et les maisons de la culture. On privatise en partie la Sécurité sociale, par un système d'assurances à la carte. On encourage le mécénat en permettant à tous ceux qui subventionneraient des entreprises d'intérêt public, les créateurs et les innovateurs, de déduire, dans leur déclaration d'impôt, les sommes ainsi allouées. La première chaîne de télévision est privatisée. On décide d'ajouter aux quinze canaux dont disposent déjà les téléspectateurs, cinq chaînes spécialisées. On encourage la construction du dixième sous-marin atomique. Les universités ont obtenu leur autonomie complète, à condition qu'elles travaillent désormais en étroite collaboration avec les laboratoires et les entreprises.

Le président s'ennuie

Le président Montand n'arrête pas de payer de sa personne ; il visite écoles, usines et syndicats, ne rate aucune première théâtrale ou chantante. Une fois par semaine, à l'Elysée, est organisé un dîner musical où le Président peut enfin admirer les groupes rock qu'il rêvait d'aller voir du temps où il était simple, mais célèbre, citoyen...

Peut-on faire le point à l'heure où nous écrivons, c'est-à-dire trois mois après le second tour de l'élection présidentielle ? L'état de grâce n'est pas trop entamé, les sondages sont bons, même si l'opposition s'organise et se fait de plus en plus virulente contre celui qu'elle n'hésite pas à qualifier de « Reagan de l'aïoli ». Mais une rumeur de plus en plus insistante et passablement inquiétante, commence à s'ébruiter dans les couloirs de l'Elysée : le Président s'ennuie. Le Président voudrait retrouver les plateaux. Le scénario du film qu'il tourne en ce moment, provisoirement intitulé « Sept ans à l'Elysée », ne semble pas — plus — l'enthousiasmer outre mesure. On l'a senti pendant la semaine où, invité officiellement aux Etats-Unis, il a insisté pour passer trois jours à Hollywood, et s'est recueilli longuement dans les studios où il avait tourné « Le milliardaire ». De retour à Paris, il aurait vu Christine Ockrent à qui il aurait confié son intention de plus en plus ferme de démissionner en sa faveur. Le Premier ministre a eu beau chercher à l'en dissuader, on laisse entendre de source autorisée que le Président aurait obtenu un contrat de trois mois de représentation exclusive au Metropolitan Opera de New York et qu'il a expliqué que ce genre de proposition ne se refuse pas. Montand va-t-il faire ses adieux à la politique avant de faire ses adieux au music-hall ? Le peuple français, tremblant d'inquiétude, espère que la réponse sera négative. Comme l'a écrit il y a une semaine le directeur du « Figaro », Bernard-Henri Lévy : « Restez, Montand ! Nous avons besoin de vous ! »

La jeunesse de Montand

PETIT « RITAL » DEVIENDRA GRAND

par Louys GROS

Les enfants Livi au début des années 30. De gauche à droite : Julien, Lydia l'aînée et Ivo. « Nous étions, dira Montand, formidablement heureux ».

LE « phénomène Montand », ce fut d'abord le retour d'un homme sur son passé. Avec toute sa génération, il a dû passer aux profits et pertes le Front popu, la guerre d'Espagne, la décolonisation et la paix au Vietnam. Découvrir que tout ça était « compliqué », et les « méchants » du film pas forcément fournis avec le chapeau noir permettant de les reconnaître.

D'où, aujourd'hui, une grande tendance à la méfiance, à prendre garde où il met ses pieds : le Montand d'aujourd'hui est un déçu du lyrisme et des simplifications. Tant mieux pour lui.

Mais ses emportements de jeunesse — qui ressemblent d'ailleurs comme deux gouttes d'eau aux coups de gueule de la maturité — avaient eux aussi leurs raisons. Peut être des raisons moins raisonnables et, pour ce qui est de la politique, moins branchées sur l'affrontement Est-Ouest et les grands équilibres internationaux. Des raisons tout de même, nourries d'expériences vécues et de souvenirs de famille. Lui-même en est très conscient :

« Je pense qu'on peut comprendre en fonction de mon passé certaines réactions que j'ai eues au départ et plus tard dans la vie », confiait-il, il y a quelques années, à Georges Belmont. « D'instinct je réagissais à tout ce qui n'était pas notre classe dans la société. Je pouvais avoir en face de moi des gens de qualité, intelligents, instruits, gentils, a priori je me méfiais,

j'étais contre. Il a fallu que je comprenne que, cela aussi, c'est une forme de sectarisme dangereux, comme celui dont on avait tant souffert autrefois dans ma famille. »

Ce Montand-là était prisonnier de sa fidélité à un homme, son père, petit artisan bousculé par les événements, auquel trente années durant il s'efforcera de rendre justice.

Un « fils de Rital »

Ivo Livi — c'est le vrai nom de Montand — est né à Monsummano Alto, un village de Toscane, le vendredi 13 octobre 1921. Ce gros bourg, construit à flanc de coteau au-dessus de Florence, est le berceau de sa famille. Le nom de Livi — dont on dira à tort, plus tard, qu'il n'est qu'une déformation du patronyme juif Lévy — provient en réalité de Livius, et fleure bon son terroir latin. Dans ce coin de Toscane aimé des peintres, les paysans ont la vie dure et les mœurs rudes. Giovanni Livi, le père de Montand, est un pur produit de ce sol ocre et noir qui dispense chichement ses richesses. C'est d'ailleurs pour échapper à la médiocrité ambiante que, quelque temps après avoir épousé une fille du pays, à qui il donnera trois enfants — Lydia, Julien et Ivo le petit dernier — Giovanni se fera fabricant de balais.

L'Italie des années 20 hésite entre la révolution rouge et la révolution noire. La famille Livi va connaître en son sein les déchirements de la guerre civile et jouer la tragédie antique sur son petit théâtre : si Giovanni Livi a la tripe socialiste, son frère a opté pour le fascisme. Quelques mois plus tôt, avec les gros bataillons toscans des « chemises noires » il a même participé à la marche sur Rome aux côtés de Mussolini. C'est un pur... et un dur, qui ne rêve que de convertir le clan aux idées nouvelles. Comme on dirait aujourd'hui, le « message » passe mal.

Tout cela va déboucher sur un drame, auquel Ivo, âgé de deux ans, ne comprendra rien, mais dont le récit, plus tard, marquera profondément sa conscience politique : une nuit, un commando fasciste pénètre dans le village et, après avoir copieusement tabassé Giovanni Livi, met le feu à son atelier. C'est un avertissement, hélas pas sans frais.

Giovanni décide de quitter l'Italie. Il mettra l'Atlantique entre lui et ceux qui veulent sa peau. L'Amérique est là-bas, toute neuve, et des parents l'y attendent.

En partant, le père laisse cinq lires à la famille. Dès qu'il aura gagné un peu d'argent, la mamma et les bambini le rejoindront. Mais Giovanni ne découvrira jamais New York et la « petite Italie » : à son arrivée à Marseille, il apprend que l'Immigration américaine vient de bloquer les frontières. Son périple s'achève sur le Vieux-Port. Et basta ! Manœuvre dans une huilerie, il réunit le petit pécule nécessaire pour faire venir la femme et les gosses, et les loger dans une bicoque au fond d'une pinède.

Très vite, cependant, les Livi quittent la maison de Verduron-Haut, dans le quartier Saint-Antoine. Pour être plus proches de leur travail — Giovanni a trouvé un emploi pour lui et sa femme dans une usine de balais — ils s'installent dans un immeuble du quartier des « Crottes », près du canal. C'est là que commençent les souvenirs marseillais d'Ivo.

A la communale, il est l'un de ces nombreux « fils de Rital » qui apprennent à chanter plus qu'à parler la langue française. Les copains sont arabes, espagnols, russes, polonais, et bien sûr, italiens. Ce melting-pot-là vaut bien celui de Brooklyn. « C'était une vie plus que modeste, racontera plus tard Montand. Mais nous étions une famille terriblement unie et heureuse formidablement. » L'essentiel est assuré, même s'il n'y a pas toujours du beurre dans les pâtes. Mais le reste manque, et c'est peut-être ce qui, plus tard, nourrit une

Il n'a que douze ans, mais déjà le sourire et le regard charmeurs. Il travaille alors en usine.

ambition : « Quand j'étais môme, j'ai manqué de tout ce qui me faisait envie. Un vélo par exemple, c'était mon rêve de gamin. Le jour où, finalement, on m'en a offert un, tous les rois de ce monde n'étaient pas mes cousins. »

Ce gosse éveillé et remuant n'aime guère l'école. Elle le lui rend bien. « Ça ne marchait pas fort. J'ai toujours eu l'imagination vive et ça me jouait des tours. Un jour, un de mes maîtres a dit à ma sœur : « C'est tout de même curieux : pour ce qui est d'écouter, ça, il écoute ! Mais il ne comprend rien à rien ». » (1). C'est sur les bancs de la classe qu'il recueillera ses premiers applaudissements en imitant Mickey, Félix le chat et Flip la grenouille. Pas dix ans et déjà cabot !

Giovanni, le patriarche, qui a fait son trou en s'installant à son compte — toujours dans les balais — croit dur comme fer aux vertus de l'enseignement laïque obligatoire et gratuit. Il tente d'en persuader son fils cadet, sans grands résultats. La faillite de l'entreprise familiale va libérer Ivo des pupitres et des tableaux noirs.

Les Livi doivent reprendre les chemins de l'usine. Lydia, l'aînée, entre dans un salon de coiffure. Julien devient garçon de café. Quant à Ivo, il n'a que onze ans et ne peut travailler. Mais en jouant sur son physique — c'est déjà un grand escrogriffe —,

(1) *Déclaration à « Marie-Claire ».*

en étrennant ses premiers pantalons longs et un veston de son frère, il parvient à se faire embaucher dans une fabrique de pâtes, la maison Guérin, comme manœuvre d'abord, puis comme équipier d'un camionneur. Il l'aidera à charger les colis, à les distribuer à Toulon, La Ciotat, Salon de Provence, Fos ou Martigues.

Ce seront ses premières tournées, sans public ni rappels.

Le travail n'a rien d'un enfer, mais il ne faut pas ménager ses forces et le patron, ma foi, est un patron. Le jour où celui-ci veut retenir une journée sur la paye d'Ivo parce qu'il a cassé une bonbonne d'eau minérale, l'adolescent se fâche et quitte sa place. Il a treize ans et il est chômeur.

C'est ce soir-là qu'autour de la table, le clan Livi décide qu'il sera coiffeur pour dames. Sa sœur lui apprendra à couper les cheveux en quatre, elle connaît le métier.

Dans le salon minuscule installé au rez-de-chaussée de son immeuble, Yvo découvre les vertus de la permanente, et le Sésame des cœurs féminins : il fait rire les clientes. Ses parents le poussent à suivre les cours du soir et à passer son CAP. Une fois le diplôme obtenu, il entre dans un vrai, un grand salon de coiffure. C'est la « réussite ». Mais il en revient très vite. Il tourne en rond.

Heureusement il y a le rêve, le « ciné ». De sa passion d'alors, il a très bien parlé : « A dix-sept ans, j'eus la folie du cinéma. C'était la porte ouverte à un univers où l'espérance faisait la loi, où la fantaisie entretenait les héros dans une euphorie contagieuse. Il était bon, après le film, dans les rues envahies par la nuit, de marcher avec la souplesse d'un cow-boy, avec l'aisance ailée de Fred Astaire. Mais comme l'argent était toujours la plaie de la famille, je devais économiser sur mes frais de transport pour réunir, au bout de la semaine, de quoi me payer une place au « Star », en filant chaque matin au petit trot, le long des rails du tramway... (2)

Quel étonnant éloge de l'« opium du peuple » ! Aujourd'hui encore, si on parle à Montand des films de Maurice Chevalier, il peut les citer tous, sans en omettre un seul. Ça ne remplace ni Homère ni La Boétie, mais pour faire l'« Olympia » a-t-on vraiment besoin d'avoir lu le « Discours de la servitude volontaire ? »

De cette époque date également sa découverte de la chanson populaire. Il y entre par la grande porte, en écoutant Trenet. Ce drôle de garçon blondasse qui secoue la vénérable TSF avec ses rythmes de sauvage devient son maître, son modèle. Ivo l'écoute des soirées entières, apprend ses chansons par cœur et les chante... faux, hélas, comme il le reconnaît aujourd'hui en riant. Cela ne l'empêche pas d'improviser quelquefois, pour le plus grand plaisir des dames qui fréquentent le salon de coiffure, une imitation du « fou chantant ».

Ivo Livi se prépare une gentille petite existence, ponctuée de coups de peigne et de refrains faciles. C'est Julien, son frère, qui va empoigner le « brigadier » et frapper les trois coups de sa nouvelle carrière.

Livi devient Montand

Décor : le bal du samedi soir, sur le terrain de boules du Café des Piémontais, à deux pas du logement des Livi. Personnage principal, un certain Francis, que tout le monde surnomme « Berlingot », parce qu'il vend des sucreries dans les fêtes foraines. Chaque samedi, Berlingot présente un spectacle sur une scène de fortune, devant le café. Au programme de ces « crochets », des amateurs au répertoire d'opérette, des imitateurs et des comiques troupiers.

(2) « *Du soleil plein la tête* ».

En regardant ces artistes d'un soir s'époumonner, Ivo ne peut s'empêcher de les comparer à son brelan d'idoles : Fred Astaire, Maurice Chevalier et Charles Trenet. La comparaison n'est pas flatteuse.

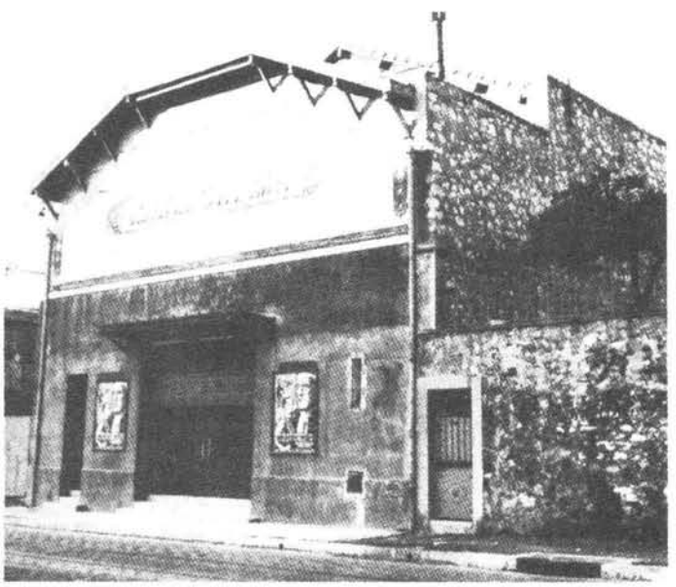
— C'est facile de critiquer, lui lance un soir Julien. Essaie seulement d'en faire autant...

Ivo le prend au mot. Il va trouver Berlingot et lui propose ses services, pour un cachet de cinquante francs.

Il ne reste plus qu'à trouver un nom de scène qui sonne bien et des chansons qui plaisent.

Ivo devient Yves. Rien de plus naturel lorsqu'on sait que c'est un saint français. Si le père Livi a choisi pour son cadet ce prénom peu courant en Italie, c'est parce qu'ayant lu une vie de ce saint, il a découvert que celui-ci avait abandonné sa charge de juge pour devenir l'avocat des pauvres gens.

Quant au nom qui accompagnera Yves, ce sera Montand. En



L'« Ideal cinéma », l'une de ces salles de quartier où le « minot » marseillais découvrira ses premiers héros, Fred Astaire et Gary Cooper.

hommage à sa mère. Chaque soir, tout au long de son enfance quand elle l'appelait alors qu'il jouait dans la rue, elle criait : « Ivo, monta ! ». De Monta à Montand il n'y a pas loin. Montant avec un « d » parce qu'il trouve ça plus joli. Et puis aussi parce que Montant avec « t » ça évoque le montant des dettes.

Un mot qu'on redoute dans la famille de Livi.

Ensuite il faut choisir les chansons. Le jeune Yves Montand n'hésite pas longtemps. Une chanson de Trenet, « La vie qui va », une autre de Chevalier, « On est comme on est » et pour finir, bien sûr, une autre chanson de Trenet, « Boum, lorsque mon cœur fait boum ». Avec, en intermède entre deux chansons, une imitation de Donald, souvenir de ses exploits d'écolier.

Il ne lui reste plus qu'à répéter. Il se rend chez la pianiste de Berlingot. Là tout se gâte : Yves chante faux comme une casserole, n'arrive pas à suivre la mesure et sa diction est si mauvaise que l'on ne comprend pas un mot de ce qu'il dit.

Mais Berlingot s'entête inexplicablement et, pour le rassurer, lui annonce qu'il ne chantera pas au Café des Piémontais, mais plus loin de chez lui, dans le quartier Saint-Antoine. Dans une

salle de dix mètres de long, avec pour loge un réduit poussiéreux où un simple rideau sépare les artistes hommes des artistes femmes...

Comme il le voit faire aux autres Yves Montand se maquille. Du rouge, du noir, du bleu. A profusion. Come si d'être trop maquillé on se sentait mieux protégé...

Depuis la veille Montand se fait un sang d'encre à cause d'une de ses dents. Il l'a cassée quand il avait douze ans. Et la fausse, en métal, fait un trou noir dans son sourire dès qu'on allume les projecteurs.

Montand décide de la recouvrir d'une sorte de mastic blanc, acheté la veille à « Hollywood Cosmétic », un boutique de la rue Sainte-Barbe.

La prise de l'Alcazar

Lorsqu'arrive le moment fatidique d'entrer en scène, Montand décide de tout planter là. Il a trop peur. Berlingot le supplie puis se fâche et, finalement, pousse Montand de force sur la petite scène.

Au-delà de la rampe, c'est le trou noir. Comme malgré lui, il se met à chanter. Trenet, Chevalier, tout le répertoire prévu y passe. Quand il termine par « Boum, lorsque mon cœur fait boum », il n'a même pas le temps de réaliser à quel point c'est vrai. Puis, avant que n'éclatent d'hypothétiques bravos, il s'enfuit en coulisses et s'effondre sur la mauvaise chaise de sa loge.

Berlingot lui tape gentiment sur l'épaule : « Ne t'en fais pas, je te prends en main et tu verras ce que tu verras. »

Quelques semaines plus tard, Montand, toujours mort de trac, récidive dans une autre salle de la banlieue marseillaise. Il ne chante pas plus juste. Il ne suit pas mieux la mesure. Sa diction est toujours aussi mauvaise. Mais les spectateurs applaudissent.

Berlingot sent d'emblée qu'il se passe quelque chose entre son poulain malhabile et le public. Le mois suivant, il le fera passer à l'Alcazar de Marseille.

Montand, s'il a toujours autant le trac, est allé trop loin pour faire machine arrière. Il travaille. Il répète. Décide de renoncer à ses imitations. Il ne fera que chanter. Mais il lui faudrait, il le sait, des chansons sur mesure.

Il va alors trouver un compositeur local, un aveugle, Charles Humel.

Montand voudrait une chanson de cow-boy. Humel, et pour cause, n'a jamais vu de western. Montand lui décrit les films qu'il a vu au « Star ». Et Humel compose « Dans les plaines du Far West ».

Pour rôder sa chanson avant de jouer son quitte ou double à l'Alcazar, Montand chante ici ou là, dans des salles de banlieue. On commence à parler de lui dans son quartier. Et le jour « J » tous ses copains sont là. Il en aura besoin : le public marseillais est exigeant et sans pitié.

Montand entre en scène. Il porte un veston quadrillé noir et blanc, une chemise et un pantalon marron. Il attaque comme d'habitude avec une chanson de Trenet, « La vie qui va ». Il domine son trac. Il sait qu'il joue gros. Qu'il joue tout. Quand les rafales de bravos crépitent dans le grand trou noir, il sait qu'il a gagné.

Arrive le moment de chanter sa chanson fétiche « Dans les plaine du Far West ». Pour l'occasion il s'est fabriqué lui-même un grand chapeau de cow-boy en carton, qu'il a peint en blanc.

Pris d'une inspiration subite, avant d'entrer en scène il a ôté sa veste à carreaux et sa cravate. Lorsqu'il apparaît c'est déjà la silhouette du Montand qui fera le tour du monde : en pantalon et chemise marron. Les jambes arquées comme les cow-boys. C'est du délire.

Ivo Livi est devenu Yves Montand, mais il porte encore l'uniforme « zazou »... et son jeu de scène s'inspire fortement de celui de Trenet.

Ce soir-là, Montand découvre la gloire. Mais Berlingot l'empêche de revenir en scène. « Laisse-les sur leur faim », dit-il à son poulain.

Ce petit impresario de banlieue connaît le public aussi bien que les plus grands professionnels... Et Montand l'écoute...

Montand ne chantera plus

Que pensent les parents de leur enfant prodige ? On n'est jamais prophète dans son pays. Encore moins dans sa famille. Et puis on la tête sur les épaules, chez les Livi.

Un petit format pour une gande chanson sur « tempo di fox-trot ».

Lydia, sa sœur, ne s'en laisse pas compter. Yves Montand entend ce qu'ont entendu tous ceux qui rêvent de gloire depuis que le monde existe. Tous ceux qui ont choisi de jouer les cigales : « artiste ce n'est pas un vrai métier », « on ne t'a pas attendu », « tu prends tes désirs pour des réalités », « pense à l'avenir ».

La guerre qui éclate met fin à la dissuasion familiale. Montand, qui avait délaissé le salon de coiffure pour la chanson, doit à nouveau retourner « au charbon » : Julien mobilisé, il y a un salaire de moins à la maison. Ivo voulait être chanteur : il sera métallo.

Il entre comme manœuvre aux Chantiers de la Méditerranée. Le voilà « frappeur ». Un mot qui dit bien ce qu'il veut dire. Armé d'une masse, il martèle des plaques de tôle. « Je travaillais courbé, racontera-t-il plus tard (3). Sur la tôle il y avait une plaque grosse comme deux pièces de cinq francs, toute rouge. Je devais marteler autour de cette plaque pour redresser la tôle. En frappant la rouille volait en éclats. Je la respirais. En ce temps-là je devais boire un litre de lait par jour pour me désintoxiquer. Mais c'est là que j'ai découvert la solidarité, la chaleur humaine » (4).

Dieu merci, il ne restera pas longtemps dans la tôle : une compression de personnel le renvoie à la rue, d'où le tire une convocation aux « Chantiers de jeunesse ». A sa sortie, six mois plus tard, tout sera à recommencer pour lui. Son temps de chantier, il l'a passé près d'Hyères, dans des baraquements installés dans d'anciens marais. On mange mal, on s'ennuie. Heureusement que Montand, qui fait partie de la section artistique, aura l'occasion de chanter à plusieurs reprises.

Libéré, il rencontre Audiffred, un Marseillais monté à Paris, où il est devenu un grand imprésario. Audiffred lui propose de la prendre en main.

Berlingot ne l'entend pas de cette oreille : Montand, c'est sa découverte et il veut la garder. Finalement, il accepte de céder Montand, mais réclame en échange 3 000 francs à ses parents qui auront bien du mal à réunir la moitié de la somme.

Pour Montand, le travail sérieux commence. Danse classique, solfège, claquettes et cours d'anglais. Tout ça, il l'avait fait de lui-même, bien avant de rencontrer Audiffred. Mais désormais il le fera tous les jours.

La gloire à un « D » près

Que pensent alors les époux Livi ? Sa mère s'inquiète de la vocation de son cadet. Son père accepte de passer un marché : Ivo a un an pour faire ses preuves, pour réussir. Si dans un an il n'est pas célèbre il s'engage à retourner à l'usine. Un marché à la fois naïf et émouvant, d'un père qui ne veut pas aller contre la vocation de son fils et qui fait cependant acte de réalisme.

Lorsqu'il juge que Montand est prêt, Audiffred le fait passer en américaine d'un spectacle Rina Ketty. L'expérience est concluante, Audiffred décide alors que Montand peut voler de ses propres ailes, porter toute une revue sur ses épaules. Et c'est « Un soir de folie ». Une revue avec quarante artistes et cent costumes. Sur l'affiche on peut lire, en dessous du nom de Montand, composé en gros caractères : « De la dynamite sur scène ». Les temps sont à l'explosif...

« Gageons que le nom d'Yves Montan ne tardera pas briller au firmament du music-hall », écrit un critique du « Petit Provençal ». Au « D » près, c'est déjà la gloire. La vraie.

Montand n'a alors qu'une idée en tête : monter à Paris. Audiffred a beau lui conseiller d'attendre, lui rappeler que c'est la guerre, il ne veut rien entendre.

C'est l'époque du STO (le Service du travail obligatoire en Allemagne). Montand n'a pas répondu à sa convocation et doit se faire discret. Un matin, rue des Mûriers, alors qu'il dort encore, la police vient le chercher. C'est sa mère qui la reçoit. La porte de la chambre où dort Montand est cachée derrière un rideau et les policiers repartent bredouille. Ce n'est que dix-huit ans plus tard que mamma Livi racontera à son fils l'aventure qui aurait pu mal finir.

Quelques jours plus tard, cours de Belzunce, Montand sera pris dans une rafle et se retrouvera parqué avec d'autres compagnons d'infortune dans un bâtiment de la gare Saint-Charles, attendant le train qui doit l'emmener en Allemagne.

Finalement sa sœur Lydia réussira à le faire libérer grâce à des clients influents de son salon de coiffure. Une fois de plus, Montand l'a échappé belle. Mais il doit absolument quitter Marseille. Audiffred lui obtient son premier contrat parisien à l'ABC.

Un matin de février 1944, Yves Montand débarque dans Paris occupé, avec pour toute fortune cinquante francs en poche et, pour seul bien, deux valises en carton.

(3) *Candide*.
(4) *Christian Mefret, « Yves Montand », éd. Calmann-Lévy*.

Montand l'artiste

LE TALENT, CETTE LONGUE PATIENCE

par Pierre BRUNEAU

31 AOUT 1983. Maracanazinho. Un stade couvert de vingt mille places, dans la banlieue de Rio de Janeiro. Bourré à craquer, comme pour un match de football, d'une foule populaire venue de tous les quartiers, y compris des moins riches.

Sur la scène immense, installée dans l'enceinte sportive de ciment brut, un homme seul s'avance, vêtu d'une chemise et d'un pantalon marron. Il se hisse sur une curieuse chaise haute, avec un dossier immense, comme on en voyait jadis chez les barbiers. Un projecteur l'éclaire, grandissant en ombre démesurée ce qui reste une petite silhouette.

La foule se tait soudain. Un formidable silence. Et l'homme annonce en français qu'il va chanter « Les bijoux », de Baudelaire.

Il faut avoir vu ces images, ou mieux encore avoir vécu ce moment, pour avoir conscience du phénomène Montand. Son ami Jorge Semprun qui était là, quelque part dans une travée, raconte dans son livre « Montand, la vie continue », qu'il n'a eu alors qu'une seule pensée, tant semblait dérisoire le rapport de forces :

— Ce type est dingue, complètement dingue...

Le réalisateur de télévision Guy Job, qui a filmé ce récital, restitue la scène. Même rétrécie par le petit écran, elle est grandiose, irréelle.

Surtout quand, la chanson-poème terminée, les vingt mille spectateurs — qui n'en n'ont pas compris un mot — se lèvent pour applaudir frénétiquement, cependant que la caméra s'attarde sur des visages extasiés de Brésiliennes, sur le délire et la transe.

Yves Montand est peut-être « dingue » de tenter de tels paris. Mais l'extraordinaire est qu'il les gagne. Comme au très sélect Metropolitan Opera de New York, où aucun chanteur de « variétés » n'a été jusqu'alors engagé ou invité à se produire, à Los Angeles ou à Osaka.

Un gars qui chante avec les mains

Les gens sérieux qui professent dans le music-hall vous diront que c'est le talent aux normes démultipliées, presque inaccessibles. Que si miracle il y a, c'est un miracle logique. Que c'est la loi du genre — pour rare qu'elle s'accomplisse pleinement — si un petit Italien immigré de Toscane, qui fut manœuvre à onze ans, coiffeur, livreur en usine, réalise un tel parcours en chantant un « Luna Park » démoli depuis un tiers de siècle ou une demoiselle qui n'en finit pas d'osciller sur sa balançoire.

Mais ramener l'explication du succès de Montand à de simples chansonnettes est évidemment simpliste. Pour lui, plus encore que pour d'autres stars du show-business ou du cinéma, le phénomène est difficile à démonter, plus encore à expliquer, selon des critères ordinaires. Et avant tout dans quel contexte : chanteur, acteur ou fabuleux saltimbanque ?

La « première » de l'Olympia, en 1981. Une longue route avant que le public « marche ».

Francis Lemarque, qui lui écrivit de nombreuses chansons, avait une belle formule pour le dépeindre à ses débuts :

— C'est un gars qui chante avec les mains.

Boutade qui révèle bien que la chanson n'a toujours été pour Yves Montand qu'une manière de s'exprimer parmi d'autres, une corde à l'arc du comédien. A moins que ce ne soit la perche dans les mains du funambule.

Il l'avoue lui-même : il ne voulait pas devenir un chanteur...

— J'ai commencé à chanter, mais mon rêve, c'était le cinéma. Etant « minot » (1), j'étais fou de films.

Quand on évoque les débuts d'un artiste parvenu au sommet de la gloire, on tombe vite dans le conventionnel. Plus on part de bas, plus la montée est belle.

Yves Montand n'échappe pas à la règle, courant le cachet à 50 F très anciens sur les tréteaux de Berlingot, le Saint-Granier de la confiserie (2), accédant à ce podium que constituait alors l'Alcazar de Marseille, montant à Paris avec 50 F en poche.

Sa chance, ce fut bien sûr la rencontre d'Edith Piaf.

Passons sur l'examen de passage, plutôt froid, puis sur les faiblesses de la môme pour ce grand garçon dégingandé.

Montand a raconté cette rencontre aux « Dossiers de l'écran ». Il avait l'air de s'en souvenir comme si c'était hier :

— Elle était très belle à ce moment-là. Elle portait une robe à fleurs. Elle m'a vu sur scène, présenté aux musiciens, prêté son pianiste. J'ai chanté mes « Plaines du Far West », « Je vends des hot-dogs » et une chanson sur les gangsters américains tirée de « Meurtres sans importance », un film avec Edouard G. Robinson. Pour cette « évocation », je me déguisais avec un petit gilet et un chapeau melon. La chanson n'était qu'un prétexte. Ce qui m'intéressait, c'était le côté comédien...

Piaf reconnut immédiatement une « bête de scène », mais fut sans pitié pour son répertoire. Montand réagit :

— Je disais : « Cause toujours, tu m'intéresses. » Je pensais qu'elle avait peur que je lui fasse de l'ombre. Et après, je me suis rendu compte qu'elle avait raison. C'est alors que sont nées « Battling Joe », « Luna Park », « Mademoiselle Sophie », et toutes les autres.

Ces nouvelles rengaines ne déroutent pas son public, comme il le craignait. Moins, en tout cas, que les « Feuilles mortes » ou « Les enfants qui s'aiment », qu'il dut chanter pendant quatre ans avant de les imposer et d'en faire les succès que l'on sait.

Succès qui provient surtout du fait que Montand chante et met en scène ses chansons. « Battling Joe », par exemple, il l'assène littéralement. « C'est si bon » est, dans sa bouche, surchargée d'érotisme.

Mais il y a surtout, déjà, le cinéma. Une carrière qui, d'ailleurs, manqua de tourner court puisqu'elle débuta par un retentissant échec. Celui des « Portes de la nuit », de Marcel Carné.

Car on ne citera que pour mémoire son premier film « Etoile sans lumière », bluette ne reposant que sur la seule présence d'Edith Piaf.

Yves Montand n'y était sans doute pas si insignifiant puisque,

(1) *Minot : gosse dans l'argot marseillais.*
(2) *Voir le chapitre précédent.*

sur la recommandation de Blistène, Marcel Carné se fit projeter un montage de séquences où il apparaissait. Ce qui devait l'amener à l'engager pour « Les portes de la nuit »...

Mauvais comme un cochon

Yves Montand et Nathalie Nattier, une actrice inconnue (et qui le restera) y endossèrent les rôles prévus, à l'origine pour... Jean Gabin et Marlène Dietrich ! Ce ne fut pas la seule cause de ce « bide » mémorable.

Montand en a encore aujourd'hui de la rancœur. Il affirme toujours que « Les portes de la nuit » lui ont fait perdre vingt ans de sa carrière. Il exagère, évidemment, car débuter au cinéma avec Carné comme metteur en scène et Prévert comme dialoguiste ne pouvait pas lui être préjudiciable même s'il fut, selon sa propre expression, « mauvais comme un cochon »...

Et encore peut-on se demander s'il fut si détestable quand on revoit « Les portes de la nuit » aujourd'hui. Il était certes handicapé par son physique de grand lymphatique, par son accent alors très prononcé, mal dans un emploi qui n'était pas le sien. Mais il laissait quand même prévoir une stature, un tempérament qu'il allait ensuite infatigablement cultiver.

Ce qui n'échappa pas à Henri-Georges Clouzot quand, six ans plus tard, il l'engagea pour « Le salaire de la peur ».

C'est avec ce Mario, camionneur qui transporte de la nitro, aux côtés de ce monument qu'était déjà Charles Vanel, qu'il va administrer la preuve qu'il est un acteur. Un véritable acteur.

Le film remporte un immense succès. Les propositions affluent. Et Montand, à qui on ne fera pas deux fois le coup des « Portes de la nuit », commence à lire et à sélectionner les scénarios, à freiner volontairement cette carrière cinéma qu'il continue à alterner avec celle de la chanson.

Ce qui lui permet de viser juste : « Les héros sont fatigués », d'Yves Ciampi. C'est encore un rôle d'homme, ce qui va comme un gant à la stature qu'il est en train de se tailler. Il est vraiment l'aviateur mal adapté à la vie civile qui échoue en Afrique loin de ses attaches sociales et familiales.

C'est à partir de cette époque (1955-1956) que naît le véritable Montand. Il y a un peu plus de dix ans qu'il a débuté à Paris. Il est un chanteur arrivé, il l'a prouvé avec son premier « one man show » au théâtre de l'Etoile.

Montand n'a été, pendant ces dix premières années, qu'un artiste qui se cherche. Il tient à rester proche d'un public populaire dont il se réclame par ses origines, mais tâtonne à la découverte d'un vrai style, d'une image définitive. Son engagement politique n'a transparu que par bribes, en filigrane, dans les chansons de son répertoire, pas du tout dans les rôles qu'il a interprétés au cinéma. Jusqu'alors Montand n'a pas ou peu choisi.

Significative est la volonté qu'il manifeste alors d'aborder un comportement multiforme, tendant à se positionner comme un homme de spectacle complet et responsable, sans toutefois renier ses élans, ses foucades, les convictions auxquels son cheminement politique d'après 1956 l'ont mené.

Dans les vingt ou trente années qui vont suivre, vont constamment alterner des décisions s'inspirant de son désir de devenir un show-man de dimension internationale, professionnel jusqu'au bout des ongles et des initiatives (souvent mal prises et comprises) relevant de sa tendance à défendre des « causes », héritage de ses anciennes connivences, même s'il affirmera toujours les avoir ensuite reniées.

C'est au nom de ces élans que, croyant lutter contre le maccarthisme, il jouera avec Simone Signoret les « Sorcières de Salem », au théâtre puis au cinéma, qu'il se lancera plus tard avec Costa Gavras dans des plaidoyers comme ceux que véhiculèrent « Z », « Etat de siège », « L'aveu » ou les « Routes du Sud ». En même temps, on le verra par ailleurs, qu'il tournait « Le diable par la queue » ou « Le grand escogriffe ».

Intéressante, à ce stade de son évolution, est son expérience américaine (1960-1962) qui s'est notamment traduite par le film de George Cukor « Le milliardaire », avec Marilyn Monroe.

Stupidement certains ont colporté qu'il ne se rendait à Hollywood que pour se dédouaner de ses anciennes amitiés moscoutaires, qu'il était maintenant attiré par la gloire et les dollars et que ces trois années passées aux Etats-Unis expliquaient son anticommunisme nouveau, et peut-être seulement de circonstance.

En réalité, pour un acteur de sa dimension, le moment était venu de se frotter à la machine cinématographique américaine.

On a beaucoup écrit, et Yves Montand s'est souvent exprimé sur cette période et sur ses relations avec Marilyn Monroe ; contre toute attente, il s'entendit fort bien avec la star, sur le plan professionnel, et ceci pour deux raisons : d'une part, il accepta de jouer les règles du jeu, n'ayant pas à y perdre du prestige en servant de faire-valoir à Marilyn ; d'autre part, parce que son franc-parler et son détachement face aux contingences hollywoodiennes lui permettaient de tenir un langage auquel la vedette n'était pas accoutumée.

On peut ironiser — et il y a peut-être des raisons pour le faire — sur le côté « grand frère » sur lequel il place maintenant ses relations avec Marilyn, mais il est vrai qu'il constitua un temps pour la star paumée une bouée de sauvetage à laquelle elle s'accrocha.

— Je lui disais : ce n'est pas le réalisateur qui n'est pas bon. Un type comme George Cukor est un très grand bonhomme ; il adore les actrices ; il a travaillé avec les plus grandes, avec Garbo, Dietrich. C'est plutôt toi qui a peur. Et elle ne se rendait pas compte qu'elle ne pouvait plus tricher, comme elle pouvait le faire avec Miller, qui n'était pas un comédien. Tout comme avec le flic qu'elle a connu, ou avec Di Maggio, qui était quelqu'un de charmant, illustre, célèbre dans toute l'Amérique grâce au base-ball. Quand elle se plaignait à eux des gens avec qui elle travaillait, ils prenaient automatiquement sa défense, sans savoir. C'est un secret de Marilyn qui n'avait jamais alors été percé. Et de le lui faire comprendre nous a rapprochés sur le plan professionnel, a créé entre nous une certaine intimité.

Montand se réinstalle en France en 1964, où Costa Gavras lui fait tourner un thriller au demeurant assez quelconque : « Compartiment tueurs », mais où il paraît aux côtés de sa femme, Simone Signoret et de sa belle-fille, Catherine Allégret.

Un rôle, c'est une graine qui pousse

Jean-Paul Rappeneau caricaturait, pour les besoins de sa démonstration, en parlant du « plus mauvais acteur français » (3) (référence à ses ineffaçables « Portes de la nuit »), mais il oubliait aussi un facteur important dans la progression de Montand : le soin avec lequel, à partir des années soixante, Montand va choisir ses rôles. En même temps que ses réalisateurs.

Montand s'orientera dès lors vers trois types principaux de situations, et partant de là, de personnages, qui alterneront au gré de ses humeurs et des circonstances mais qui demeurent une constante malgré leur relative diversité :

(3) *Voir le chapitre « Le salaire de la sueur ».*

LE CRAPOUILLOT

POUR RECEVOIR RÉGULIÈREMENT TOUS LES DEUX MOIS LES PROCHAINS NUMÉROS

ABONNEZ-VOUS, OFFREZ UN ABONNEMENT

FRANCE METROPOLITAINE UNIQUEMENT

6 NUMÉROS	~~120 F~~	80 F
12 NUMÉROS	~~240 F~~	150 F

POUR VOUS ABONNER, IL VOUS SUFFIT DE RETOURNER LE BULLETIN CI-CONTRE AVEC VOTRE RÈGLEMENT A :

LE CRAPOUILLOT SERVICE ABONNEMENTS
49, AVENUE MARCEAU, 75116 PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

.....

JE DESIRE M'ABONNER POUR
6 NUMEROS ☐ ..... F
12 NUMEROS ☐ ..... F

CI-JOINT MON RÈGLEMENT PAR
CHÈQUE BANCAIRE..... ☐
CCP ..... ☐
MANDAT-LETTRE..... ☐

DATE .....

CCP N° 25 391 74 C PARIS

LE CRAPOUILLOT

BULLETIN DE COMMANDE

NOM.....

PRENOM .....

ADRESSE.....

.....

.....

Je désire recevoir les numéros

N° 58 ☐	N° 59 ☐	N° 60 ☐
N° 61 ☐	N° 62 ☐	N° 63 ☐
N° 64 ☐	N° 65 ☐	N° 66 ☐
N° 67 ☐	N° 68 ☐	N° 69 ☐
N° 70 ☐	N° 71 ☐	N° 72 ☐

OFFRE PROMOTIONNELLE

Prix à l'unité	18 F
4 exemplaires	60 F
8 exemplaires	110 F
12 exemplaires	140 F

Je désire recevoir les Hors Séries
N° 1 ☐ N° 2 ☐ N° 3 ☐
Les 3 numéros ensemble ☐

HORS SERIE

Prix à l'unité	20 F
les 3 exemplaires	50 F

Mettre une croix dans le ou les carrés choisis
Ci-joint mon règlement par
chèque bancaire ☐ chèque postal ☐
SEPA PARIS 25 391 74 C

POUR VOTRE COMMANDE IL VOUS SUFFIT DE RETOURNER LE BULLETIN CI-CONTRE AVEC VOTRE REGLEMENT A :

LE CRAPOUILLOT SERVICE DES VENTES
49, AVENUE MARCEAU, 75116 PARIS

Montand à la barre. « Quand on bosse, on n'est jamais ridicule », lui disait Piaf.

— Le Montand des films à consonance politique où Costa Gavras et Semprun vont l'entraîner, de « Z » aux « Routes du Sud ».

— Le Montand familier, exubérant, homme de tous les jours, avec ses faiblesses et ses sincérités. C'est la série des films tournés avec Sautet, de « César et Rosalie », à « Garçon ».

— Le Montand flic ou voyou, héros d'histoires policières robustes dont le « Cercle rouge » sera le prototype et l'amorce, mais qui s'épanouira dans la complicité avec Alain Corneau.

Ce qui n'empêchera pas des pochades comme « La folie des grandeurs » de Gérard Oury ou « Le diable par la queue » de Philippe de Broca.

En réalité, s'il est fidèle à quelques réalisateurs, Montand s'attache moins à la connivence qui peut l'unir à eux qu'aux sujets qui lui sont proposés ou sur lesquels il a jeté son dévolu.

Une certaine critique lui a reproché de tourner « I comme Icare » avec Verneuil. Non pas à cause du scénario, qui restait dans la ligne des films de Costa Gavras : l'enquête d'un juge intègre sur l'assassinat d'un président des Etats-Unis. Mais parce que l'on ne concevait pas qu'il puisse tourner avec Verneuil.

— C'est un marchand de soupe, lui disait-on...

Mais Montand ne voit jamais un homme sous cet angle. Il était fasciné par l'assassinat de Kennedy, et sachant que Verneuil préparait ce film qui s'en inspirait, il n'eut de cesse d'obtenir le rôle. Il téléphona au metteur en scène, sous un prétexte anodin :

— Invite-moi à déjeuner...

Il se présenta rue du Bois-de-Boulogne, à Neuilly, dans ce ravissant petit hôtel particulier où habite Verneuil. Il s'était fait la « tête de l'emploi », cette silhouette de magistrat intègre, cheveux blancs et lunettes austères, incarnation vivante de ce procureur Volney qu'avait imaginé le scénariste Didier Decoin. Il n'en fallait pas plus pour convaincre Verneuil...

« I comme Icare » n'obtiendra qu'un succès honnête. Ce qui est injuste car c'est un film remarquable. Mais il restera pour Montand un des points forts de sa carrière.

Autre aventure, celle de la « Folie des grandeurs ». Jamais Montand n'avait interprété de personnage comique. Et le rôle du valet, aux côtés du pétulant de Funès, n'avait pas été écrit pour lui, mais pour Bourvil, dans la foulée du « Corniaud » et de « La grande vadrouille ». C'est Gérard Oury qui eut l'idée de

lui proposer de remplacer le grand comédien. Là encore, on se récria. Moins de deux ans après « Z », tourner dans cette « pantalonnade », c'était un crime de lèse-Costa Gavras.

Pour tous ceux qui se souviennent de cette « Folie des grandeurs », ou qui ont eu l'occasion de la revoir sur cassette, c'est un morceau de cinéma tout à fait exceptionnel. Montand valet de comédie ne souffre ni du complexe Bourvil ni du complexe de Funès. Il entre pour la première fois (« Le diable par la queue » lui en avait déjà donné le goût) dans ces personnages truculents, hilares, moqueurs dont il affinera, un peu plus tard avec Sautet, la faconde et surtout la sensibilité.

Car la rencontre avec Claude Sautet est certainement ce qui aura le plus contribué à faire de Montand-acteur ce qu'il est. On a même été jusqu'à dire qu'elle fut sa seconde naissance.

Le déclic fut « César et Rosalie ». Au départ, un rôle parmi

Trouver les détails : l'inclinaison du chapeau, les pouces dans la ceinture...

tant d'autres, que lui avait proposé Sautet afin de donner la réplique à Romy Schneider, pour laquelle Jean-Loup Dabadie avait écrit ce scénario relativement simple sur un thème pas très éloigné de celui, sempiternel, du ménage à trois.

Et cette histoire, qui aurait dû n'être qu'une simple histoire d'amour, Montand va la transcender grâce à la création d'un personnage qui restera dans les annales du cinéma. César, c'est à la fois Montand-profond et Montand-pantin, Montand-piteux et Montand-triomphant. Danielle Heymann aura tout dit quand elle écrit qu'il explose de vie, de mâle exubérance, d'attendrissantes lâchetés, de touchante brutalité, de vérité surtout.

L'année suivante, Montand récidivera avec Sautet et ce sera « Vincent, François, Paul et les autres ». Même triomphe. Mais le côté « enfants perdus » du scénario permet encore de peaufiner dans le pathétique, notamment dans cette ultime séquence où Vincent, qui vient de tout perdre, tente de réapprendre à vivre.

Le couple Sautet-Montand se reconstituera dix ans plus tard dans « Garçon ». La première réaction peut être de déception. Montand a pris plus de rides et perdu ses cheveux. César — car c'est bien à lui que l'on pense — n'a plus son tonus, son punch. C'est un vieux beau qui brûle ses dernières cartouches. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la performance d'acteur est encore plus saisissante, plus vraie. Montand va jusqu'au bout de ses rôles. Celui-ci est peut-être le plus sincère.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que Montand ait pu faire du Sautet sans Sautet. Simone Signoret écrit dans son livre « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était »...

— Un rôle, c'est une graine qui se plante dans notre ventre et qui, peu à peu, les jours venant, grandit d'elle-même. Il faut la laisser aller :

La graine Sautet va s'insinuer dans le comportement de Montand, régénérer ses ressources, renouveler la sève de ses artères d'artiste.

La rencontre avec Jean-Pierre Melville, elle aussi, laissera des traces profondes. Homme chaleureux, mais cinéaste obsédé, exigeant au-delà des limites du supportable, Melville disait :

— Je ne travaille qu'avec des professionnels, c'est-à-dire avec des gens qui font passer leur métier avant leur vie privée. Yves Montand est un perfectionniste au même titre que moi. Yves, c'est un homme qui arrive sur le plateau, le matin, avec tout dans la tête. Ce fut merveilleux de travailler avec lui. Je ferai beaucoup d'autres films avec Montand.

Leur expérience commune eut lieu sur le « Cercle rouge », en 1970. C'était le premier film policier de Montand, mais un « policier à la Melville », avec une rigueur extrême dans le récit, une mise en scène d'une précision quasi maladive, un sens du détail d'une intense méticulosité.

Montand ne se situait qu'en quatrième position au générique, derrière Alain Delon, Gian-Maria Volonte et Bourvil. Mais le rôle de Jansen, flic révoqué pour alcoolisme, qui vit la nuit des crises cauchemardesques est interprété de façon si hallucinante qu'il domine un bon tiers du film.

La rigueur et le risque

Cette leçon de rigueur, sans laquelle un polar n'est qu'un vulgaire série B, Montand la resservira avec Alain Corneau qui signe avec lui des films d'action d'une extrême efficacité. Corneau est certainement l'un des cinéastes français qui feront le plus parler d'eux dans les années à venir. Bien qu'il n'en ait pas adopté le style ni l'écriture cinématographique il n'est pas très éloigné au départ du concept d'Alfred Hitchcock : raconter comment un homme ordinaire peut être placé dans une situation qu'il n'avait jamais imaginé, et montrer comment il réagit, ce qu'il fait pour s'en sortir. Ce qui, au-delà de l'action, lui permet d'imposer un cinéma à « visage humain », où les hommes s'opposent sans jamais se haïr, finissant même parfois par s'apprécier.

Cet état d'esprit correspond à celui de Montand, qui affirme qu'un polar peut et doit être un film aussi important que ceux, d'apparence noble, où l'on s'attache plus à des personnages qu'à la situation. Ce qui incite à penser que si la disparition de Melville ne lui a pas permis de faire d'autres films avec lui, il en fera encore beaucoup avec Corneau. On ne peut en dire autant de Joseph Losey : Yves Montand n'a fait qu'un film avec lui, « Les routes du Sud », et il est probable que ce sera le dernier.

Puisque l'on est au chapitre des films politiques, il faut parler de ses rapports avec celui qui a eu, sur ce plan, le plus d'influence sur Montand : Costa Gavras.

C'est avant tout l'histoire d'une amitié. Montand et lui se connaissaient depuis le tournage de « Paris brûle-t-il ? », où Montand fit une apparition. Costa Gavras était l'assistant de René Clément.

Mais le premier vrai contact se fit grâce à « Compartiment tueurs ».

On connaît la suite : trois films : « Z », « L'aveu » et « Etat de siège », tournés de 1968 à 1972, et qui sont les points culminants de sa filmographie politique. Mais pas n'importe quels plaidoyers : pour lui, il ne pouvait s'agir que de productions traitant de causes lui tenant à cœur, auxquelles il croit. Un cinéma qu'il ne pratiquera qu'avec ceux qu'il considère comme appartenant à sa « famille » : Alain Resnais (« La guerre est finie ») Costa Gavras, Jorge Semprun.

Il manquait à cette carrière un sommet. Non qu'elle soit achevée. Yves Montand aura 63 ans en octobre prochain, et il a encore beaucoup de films devant lui. Mais il est évident — on le sent à son attitude actuelle — qu'elle ne sera plus la même, qu'elle ne s'accomplira plus sur le même rythme, que les élans du cœur qui le portent vers un rôle n'auront plus la même gratuité.

Ce sommet fut, en octobre 1981, la rentrée à l'Olympia du chanteur Montand. Il ne s'y était pas produit depuis 1968. Il n'en avait nul besoin, et sans doute même ne l'éprouvait-il pas. Si l'idée l'effleurait, si quelqu'un dans son entourage faisait mine de l'y inciter, il réagissait par une attitude de refus ou de doute.

— Pourquoi je vais me casser la tête, et pour qui ? Et surtout, est-ce que je vais pouvoir me défoncer sur scène tous les jours pendant deux heures ? Ce qui équivaut à faire deux ou trois fois l'amour dans une journée. Arrivé mon âge, il est inutile de vouloir parler de prouesses. C'est complètement con et ridicule. Si on peut, à la rigueur réaliser ces deux heures de « défonce », c'est en menant une vie extrêmement disciplinée, monacale presque. C'est dangereux, ça se pratique au détriment de la spontanéité, de la fraîcheur, de la fête. Parce que si je donne à nouveau un spectacle, je veux que ce soit la fête. D'ailleurs au maximum quelques dizaines de représentations.

On sait ce qu'il advint. La décision prise un beau jour, tout de go. L'Olympia enlevé d'assaut dès l'ouverture des guichets à la location. Trois semaines de succès qu'il faut rééditer quelques mois plus tard. Une longue et triomphale tournée à travers la France et à l'étranger.

Les raisons de cette indiscutable consécration ? A coup sûr une maîtrise de son art et un professionnalisme exceptionnels, que Jorge Semprun explique en ces termes :

— La personnalité de Montand s'exprime à travers son interprétation, la mise en scène de ses spectacles et le choix de ses textes. Sur ce plan, il faut lui reconnaître un goût d'une rare sûreté. Quasiment pas d'erreurs, sur près de quarante ans de carrière. La preuve en est dans le répertoire de ce dernier spectacle. On y trouve des textes de la toute première époque de sa carrière et des textes tout récents. Les plus anciens sont toujours aussi frais qu'au premier jour. Les plus récents ont déjà une saveur de tradition...

Ce qui amène à se poser la question : cette apothéose — dont il ne pouvait prévoir l'ampleur — fut-elle concertée ? Montand a-t-il pressenti que ce succès de scène venant s'ajouter à ceux de l'écran, il acquerrait une stature exceptionnelle ?

L'artiste Montand avait éprouvé sa séduction, toujours intacte, auprès du public. Il pouvait désormais lui confier sans masque ses doutes et ses colères.

...qui feront de chaque chanson une petite comédie.

Montand et le cinéma

LE SALAIRE DE LA SUEUR

par Guy TEISSEIRE

Sa première — et fugitive — apparition au cinéma, dans « Etoile sans lumière ». Piaf l'avait imposé.

YVES MONTAND est aujourd'hui l'acteur français le plus célèbre dans le monde depuis Jean Gabin. Or, pour ce fils de Rital, les chemins de la gloire ont été sinueux, rien ne lui a été donné et il lui aura fallu plus d'un quart de siècle pour imposer sa démarche chaloupée et sa diction inimitable (qui est précisément l'aubaine de tous les imitateurs) à un public désormais conquis d'avance.

Le plus mauvais acteur français

L'a-t-il bien dégringolé pourtant l'escalier de sa carrière ! On finissait par croire qu'il avançait à reculons : on commencera par lui attribuer l'échec des « Portes de la nuit » prévu pour Gabin : entre le rescapé de « Quai des brumes » carré comme Spencer Tracy et ce grand dadais au visage maigre sous une tignasse trop fournie, la critique avait fait son choix.

Comme Lino Ventura, un compatriote, Montand a longtemps souffert de son inculture. Il n'a pas la grâce innée d'un Cary Grant, d'un James Stewart ou d'un Bogart. Et Jean-Paul Rappeneau qui l'a dirigé deux fois dans « Le sauvage » et « Tout feu tout flamme » se demande encore, perplexe, comment celui « qui a été le plus mauvais acteur français » (il oubliait Pierre Blanchar !) a pu devenir le meilleur. Ténacité, opiniâtreté, Montand appartient à la race de ceux qui ne s'avouent jamais vaincus. Lui arrive-t-il de se casser la gueule ? Il repart à la conquête du sommet. Inlassablement.

On ignore peut-être que le cinéma l'a toujours plus « branché » que la chanson : « J'ai commencé par chanter, mais mon rêve, c'était le cinoche, ma seule passion, c'était de me rendre au « Star ». C'est là que j'ai découvert Harlem, les claquettes, Fred Astaire, le Far West et que j'ai appris à imiter Donald Duck ».

Parce qu'au début, c'est tout, ce Donald le canard... Il revient de loin Montand ! Dans le « Super Constellation » à bord duquel il survole New York dont il va faire la conquête en cette année 1959, première de la Ve République, est-il conscient qu'il aurait pu suivre le même chemin que ses autres compatriotes célèbres, Frank Sinatra et Dean Martin, si son père avait réussi à immigrer là-bas en 1923 ?

Sait-il, que ce jour-là, il a sans doute échappé au monde clos

de la « Petite Italie », à l'emprise de la mafia... Parce qu'avec son caractère de cochon, sa manière de dire à chacun ce qu'il pense, sûr, il n'aurait pas fait de vieux os ou bien, il aurait dû se soumettre, donner des spectacles dans les casinos de Las Vegas et une partie de ses gains à la Cosa nostra... Oui, sait-il qu'aujourd'hui, il pénètre dans le nouveau monde par la grande porte ? Que demain toute la presse new-yorkaise sera à ses pieds et que Hollywood l'attend, lui, le « plus mauvais acteur français » ?

Le tabac qu'il a fait sur scène s'est répercuté jusqu'à Hollywood où il était connu comme l'interprète des « Feuilles mortes », le succès déjà lointain du « Salaire de la peur » ayant été raflé par Clouzot... En revanche, sa femme Simone Signoret est déjà célèbre car elle vient d'obtenir — fait unique dans les annales pour une Française — l'oscar de la meilleure interprétation pour « Les chemins de la haute ville ». Il fait des complexes, le Montand ça le chatouille très fort même, lui dont la « grande gueule » a toujours dissimulé une énorme timidité et une secrète peur de l'humiliation... Il se méfie du rêve américain refusé à son père et qu'on lui offre sur un plateau, comme ça...

Oui, décidément, il revient de loin...

« Un film, dira Marcel Blistène, qu'Edith m'avait inspiré dans « Etoile sans lumière » et que j'avais écrit pendant la guerre... pour ne le réaliser qu'en 1945... Quelques semaines avant le tournage, Edith m'a téléphoné, et m'a demandé d'ajouter un rôle pour un de ses amis, un certain Yves Montand. Cela m'embêtait un peu mais elle y tenait tellement que j'ai imaginé ce personnage du petit fiancé de province, un peu godiche et timide... » (1)

A la fin du film, l'ascension d'une jeune chanteuse qui doit « doubler une vedette du muet à l'organe déficient », le fiancé est remisé dans son tiroir tandis que l'étoile monte au firmament : Montand débute donc dans un rôle de perdant.

« La seule chose qu'il me doive, conclut Marcel Blistène, c'est d'avoir tourné immédiatement après « Les portes de la nuit »... Carné complètement affolé par la défection de Gabin et Dietrich qui devaient interpréter les rôles principaux me téléphone — c'était un vendredi 13 — pour me demander ce que valait le type qui tournait dans mon film. »

Sur la vue d'un bout-à-bout d'« Etoiles sans lumière » pas encore terminé, Carné prend dans l'heure la décision d'engager Montand.

Il a le beau rôle cette fois, l'ami Yves : celui du seul type « bien » au milieu d'une bande de pourris, trafiquants ou collabos, jetés par le destin en pleine tragédie : il tombe amoureux d'une femme pour la perdre d'une méchante balle au petit matin... Le public non plus ne trouve pas ça drôle. Nathalie Nattier, la Dietrich de remplacement, a tout pour elle sauf le talent. Ça n'encouragera guère Montand qui, pourtant, ne s'en prend qu'à lui-même : « Avoir Carné comme metteur en scène, Prévert comme scénariste et être mauvais comme un cochon, fallait le faire. » Carné, qui a la dent dure, ajoute : « Je vais l'étonner en lui disant que je suis d'accord. L'erreur c'était de l'avoir engagé pour un emploi qui n'était pas le sien ». Henri Jeanson tranche : « L'interprétation de Montand est la plus grosse déception de l'année. »

« En fait, dira Costa Gavras, l'homme qui connaît sans doute le mieux Montand, il était mauvais tout simplement parce qu'on ne lui avait pas expliqué. Il avait vu Errol Flynn, Gary Cooper, Humphrey Bogart et il devait penser qu'il suffisait de trucs extérieurs pour camper le personnage. Aujourd'hui qu'il sait, il ne peut supporter qu'on le complimente pour ses « mimiques »...

Montand explose carrément : « Si c'était une question de mimiques, le premier connard venu en ferait tout autant. Marlon Brando a raison de dire que la comédie, c'est singer les singes, c'est l'aspect extérieur de la chose. Si vous interprétez un rôle et qu'il n'y a pas réinvention de l'instinct, c'est-à-dire la fraîcheur de l'enfance, ça reste creux. » Il est capable de vous faire un cours d'une heure sur la manière de montrer ce qu'il y a derrière un personnage. Il est payé pour savoir. Il l'a appris sur le tas, faisant profit de chaque expérience, de chaque échec. Car il sait que l'échec est un des meilleurs marchepied pour la réussite.

« Les portes de la nuit », de Carné-Prévert. Montand y sera, de son propre aveu, « mauvais comme un cochon » (ici, avec Raymond Bussières).

En 1947, malgré le « bide » des « Portes », Montand tourne « L'idole » d'Alexandre Esway, l'aventure d'un boxeur persuadé par son entourage qu'il est un champion alors que tous ses matches sont truqués ; quand il l'apprend, il est trop tard : face au champion du monde, il se bat comme un lion mais finit KO.

Cette fois, l'homme est à la mesure de son rôle. Bagarreur, il l'a été. Consciencieux, il le sera : un mois et demi à cogner sur un sac de sable et à esquiver les coups de son entraîneur : « Encore six mois, dira ce dernier, et j'en faisais le champion de France des poids lourds. » Montand a cogné fort avec la rage d'effacer ses blessures d'amour-propre. En hommage, la critique lui fait une petite fleur : « Montand progresse »... Toutefois, comme acteur, on l'oublie pendant trois ans et il est probable qu'il préfère cela. On lui a tant seriné « ton truc, c'est la chanson, tu es le meilleur, va pas te casser le cou au cinéma », qu'il se contente maintenant de chanter. Même lorsqu'il fera une timide rentrée à l'écran dans un sketch de « Souvenirs perdus » de Christian-Jaque, ce sera pour incarner un chanteur de rue : apparition qui ne laisse à Montand que le souvenir d'une chanson de Prévert, « Tournesol », accompagnée à la guitare par Henri Crolla.

Le « métier d'acteur »

Comment Clouzot le persuadera de tenter à nouveau le diable avec « Le salaire de la peur », voilà qui reste une énigme. Ça ne s'est pas joué à la pétanque à Saint-Paul-de-Vence, bien que les deux hommes y aient leurs habitudes. L'expression « jouer avec le diable » n'est d'ailleurs pas une figure de rhétorique quand on connaît la réputation de Clouzot, son machiavélisme... Clouzot dit à Montand : « Tu ne sais pas jouer, d'accord, mais on va tout de même travailler ensemble » et, comme il ne peut pas expédier Yves à l'école de la rue Blanche et au cours Simon, c'est lui qui va s'intituler professeur d'art dramatique. Ils répètent ensemble « Le rendez-vous de Senlis » d'Anouilh. « Oublie Montand, lui dit Clouzot, tâche d'être le personnage... »

— Au bout de deux semaines, le déclic s'est produit, dit Montand. Alors j'ai accepté.

Pendant les six mois que durera le tournage, Clouzot ne va pas lâcher son homme. Oublié, le metteur en scène volontiers sadique qui bat ses acteurs. Sur Montand, c'est l'opération « charme et assurance ».

Voilà le miracle. Dans le rôle de Mario le vagabond, qui accepte de conduire un camion de nitroglycérine pour 2 000 dollars, sur des routes pleines d'ornières, Montand éclate de force et de détermination. La critique et le public le saluent enfin sans réserves, même si c'est Clouzot qui rafle la palme d'or à Cannes et si c'est Charles Vanel, le coéquipier de l'aventure, qui décroche le prix d'interprétation. Le film a franchi les frontières, la réputation de Montand s'assoit tranquillement.

Ne pas croire que le succès lui monte à la tête. La trentaine venue, le « grand garçon de la chanson » garde les pieds sur

L'une des scènes-choc du « Salaire de la peur » (Charles Vanel a taché son maillot). Avant le tournage, Montand reçut du « terrible » Clouzot ses premiers cours de comédie.

« Les sorcières de Salem » réunissent à l'écran le couple Montand-Signoret. Cette dénonciation du maccarthysme remporta un vif succès aux Etats-Unis... et fut interdite en URSS...

terre. Il manipule avec circonspection tous les scénarios qu'on lui expédie. Un petit sketch dans le film de Blasetti, « Quelques pas dans la vie », ne l'engage à rien. En fait, il attend trois ans avant de reprendre le chemin des studios : entre-temps, il s'est lancé dans l'aventure théâtrale des « Sorcières de Salem », la pièce d'Arthur Miller dont Marcel Aymé a écrit l'adaptation française et que Raymond Rouleau mettra en scène. « Les sorcières », c'est son idée (les planches, ça le connaît), alors que Simone, sa femme, la déjà grande Signoret au cinéma hésite : « Au théâtre, il faut se faire entendre... » Alors, elle va voir Rouleau et lui assène sans prendre de gants comme elle fait toujours : « Sois gentil, si je suis mauvaise, dis-le moi, je me retirerai. »

En fait, elle se voit mal en train de jouer « Les diaboliques » le jour (à chacun son Clouzot) et de répéter « Les sorcières » chez elle la nuit car la scène du Sarah-Bernhardt n'est plus libre. Pourtant elle le fait. Lorsque la pièce démarre, c'est au tour de Montand de jongler avec les horaires, car il est la vedette des « Héros sont fatigués », un marathon, dira-t-il : « Le jour je tournais, le soir je jouais. Jamais, je ne referai cela. »

Mais la fatigue de l'acteur fait partie de son évolution : il prend les rides qu'il faut là où il faut. Pour ce qui est des « Héros », nul doute que Montand a fait fausse route. Il a cru qu'il retournait « Le salaire de la peur » et le film d'une génération perdue, celle des combattants de l'après-guerre. En fait seules les scènes « torrides » avec Maria Felix nue, ruisselante de sueur après l'amour, retiennent l'attention. Curd Jurgens en ancien de la Luftwaffe, en fait des tonnes, tout comme Jean Servais et Gert Froebe. A la sortie du film, le 26 octobre 1955, Truffaut déchiquète allègrement les « Héros » dans « Arts » et en dénonce les outrances et les clichés. Montand échappe de peu au massacre.

Comme il échappe l'année suivante à celui de « Marguerite de la nuit » qui appelle l'inévitable jeu de mots sur « l'ennui ». A chacun son Faust, sans doute. Celui de Mac Orlan revu par Autant-Lara est particulièrement gratiné. Paradoxalement, si Méphisto-Montand se tire d'affaire, c'est parce qu'il est figé, glacé comme pouvait l'être jadis un Jouvet, et qu'il dit son texte dans la foulée d'Autant-Lara qui a la fâcheuse habitude de rabâcher tous les dialogues avec les comédiens, tandis que la

Malgré la moustache, Montand était un improbable truand sicilien dans « La loi » de Dassin.

caméra tourne. D'autres — il y en eut — auraient volé dans les plumes du cinéaste. Montand dira simplement : « Je parle exactement comme lui. Cela m'a gêné mais je l'ai fait par respect pour le metteur en scène. »

A la fin des années 50, Montand se partagera entre l'Italie, où il recueille les cendres du néo-réalisme dans « Hommes et loups » de Guiseppe de Santis (1956) et « Un dénommé Squarcio », premier long métrage de Gillo Pontecorvo (1957), pour finir dans le Pastrami de « La loi » (1958). Don Juan des Abruzzes, traquant le jupon plus que les loups dans la première de ces œuvres, il est salué par le critique et historien communiste Georges Sadoul : « Voilà son meilleur rôle à l'écran. » A quoi Montand, impitoyable, réplique : « Le film se situe dans le droit fil du réalisme socialiste cher à Jdanov avant le XXe congrès ». Ceci explique cela.

Pêcheur à l'explosif dans « Squarcio », il y fait la connaissance du scénariste Franco Solinas qui écrira plus tard « Etat de siège ». C'est le seul point positif du film de Pontecorvo dans la carrière cinématographique de Montand. Quant à « La loi » de Jules Dassin d'après Roger Vailland, prix Goncourt 1958, c'est une œuvre bâclée où, selon la critique toujours, Dassin semble avoir oublié chaque jour ce qu'il avait tourné la veille. En fait, cet Américain émigré parce qu'inscrit sur la liste noire de MacCarthy est empêtré dans une distribution qui réunit des Français, des Italiens et des Grecs... Montand en caïd balafré y est passablement ridicule.

Il a heureusement tourné aupavarant « Les sorcières de Salem » (oublions par charité « Le père et l'enfant » de Luis Saslavsky, 1958) dans une version écrite cette fois par Jean-Paul Sartre. Tout naturellement, ceux qui avaient loué sa composition au théâtre, dénigrent celle qu'il fait à l'écran : on le trouve inexpressif. Mais n'est-ce pas à cause du changement d'orientation du texte de Sartre, plus fidèle à la pièce d'Arthur Miller que celui de Marcel Aymé ?

— On dira ce qu'on voudra, ricane Montand, mais l'URSS est le seul pays où le film ait été interdit... (la pièce de Miller dénonce la « chasse aux sorcières » et l'intolérance !) Et cela malgré la notoriété dont lui-même et Signoret jouissent là-bas depuis leur périple chez les Soviets, périple immortalisé par les cinéastes Michel Stoutky et Serge Youtkevitch.

Voilà les Montand pris entre deux feux et presque mis en quarantaine par le milieu cinématographique. La presse « nationale » leur reproche leurs sympathies communistes et les staliniens bon teint les trouvent peu orthodoxes. C'est le moment que choisit le destin pour expédier Signoret à Londres où elle va jouer dans « Room at the Top » (« Les chemins de la haute ville ») sous la direction de Jack Clayton, tandis que Montand part en tournée.

Le piège d'Hollywood

Le music-hall lui aura fait découvrir l'Amérique où il est accueilli à bras ouverts.

En 1958-1959, c'est pourtant difficile de franchir les services de l'Immigration, même quand on est un « très grand » (Graham Greene s'est vu refuser son visa parce que jadis, à Oxford, le temps d'une blague, il s'était inscrit au parti communiste). Tous ceux qui se sont rendus aux Etats-Unis

savent qu'avant d'obtenir un visa, il faut répondre à la question : « Avez-vous été ou êtes-vous membre du parti communiste ? »

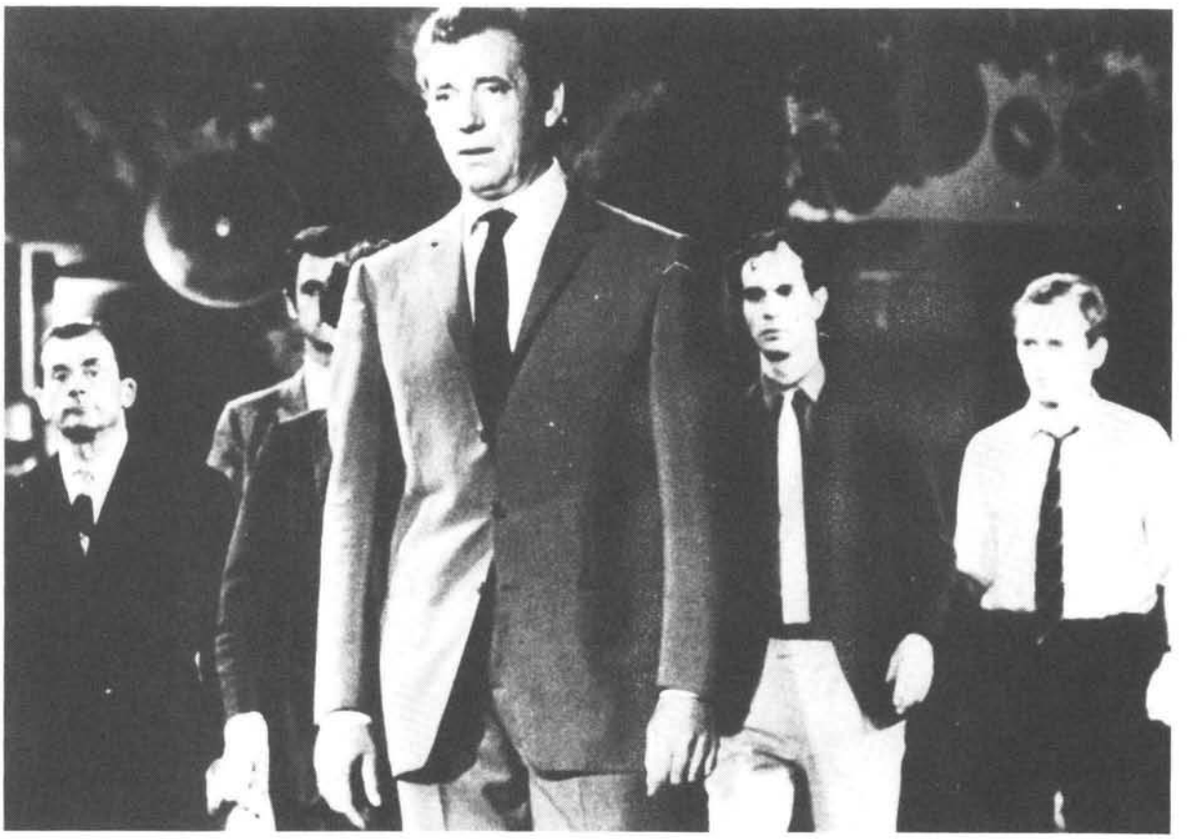
Les Montand diront plus tard : « Nous sommes allés aux Etats-Unis parce qu'on nous y a conviés ». A l'époque, on les soupçonne d'être plus que des « compagnons de route », des membres actifs du PC... « Nous ne pouvions pas démentir, dira Simone Signoret, parce qu'on aurait eu l'air de laisser tomber les petits camarades qui avaient eu maille à partir avec la commission des activités antiaméricaines, des gens comme Dassin qui étaient toujours sur la « liste noire ». »

Le prétexte de l'invitation sera une manière de tourner la difficulté et d'éviter les réactions hostiles — ou pis : ironiques — d'un public qui garde en mémoire le récent voyage en URSS. Au contraire, on lui fait une ovation et, au moment où, sa prestation terminée, il s'apprête à rentrer au bercail, voilà que Hollywood lui tend un tapis rouge.

Aujourd'hui, il avoue : « J'aurais dû me méfier ». Mais, sur le moment, la tête lui tourne. « On me demande à moi, le petit ouvrier de La Cabucelle, d'être le partenaire de Marilyn Monroe... Je rêve ou quoi ? »

Il ignore bien sûr encore que le producteur Jerry Wald et la Fox sont dans les trente-sixième dessous. Billy Wilder, à la veille de tourner « Let's Make Love » — qui deviendra pudiquement en Français « Le milliardaire » alors que la traduction littérale est : « Faisons l'amour » — est parti en claquant la porte. Il était fatigué du manège du clan Monroe (Marilyn + Miller) et du clan Gregory Peck, le partenaire désigné (Cary Grant, prudent, s'étant récusé). Le film avait été écrit par Norman Krasna, un des très grands noms de Broadway et de la comédie américaine. Peck emballé, Monroe a également accepté, à condition que Miller puisse jeter un coup d'œil sur le scénario, lequel scénario est revenu huit jours plus tard abondamment modifié au profit de Marilyn. Peck, jouant le même jeu, a demandé à son tour le script et rétabli la situation.

Montand découvre Hollywood dans les bras de Gene Kelly : le succès financier du « Milliardaire » (ci-dessus) prolongea la carrière américaine du « latin lover », qui se poursuivit avec « Ma geisha ». Mais, en dépit des attentions de Shirley McLaine (ci-dessous, japonisée) le bilan en fut « globalement négatif ».



Le Montand engagé « tous azimuts » s'affirme avec force dans « Z » (ci-dessus) et surtout dans « L'aveu », rôles politiques qu'il vit plus qu'il ne les joue.

Marilyn se renfrogne : tout le monde lui en veut... la voilà qui se jette sur les pâtisseries. Etant, comme il le dit lui-même, « trop vieux et trop riche » pour supporter ce duel de névropathes, Billy Wilder jette l'éponge et va voir ce qui se passe du côté des « Artistes associés ». Peck suit le mouvement. Et Marilyn, toute seule, se cherche maintenant un metteur en scène et un partenaire.

Quand quelque chose clochait en ce temps-là à Hollywood et surtout quand une dame faisait un caprice, on allait trouver le bon docteur Freud du cinéma américain, le câlineur du beau sexe, le directeur favori de Garbo, de Crawford, de Hepburn, de Bergman... Autrement dit George Cukor. Le réalisateur de « Comment l'esprit vient aux femmes » se met en quête d'un acteur. Rock Hudson et Frank Sinatra sont au nombre des comédiens qu'on lui propose. Mais l'un est trop grand, l'autre trop petit, rien ne va plus, Cukor tourne en rond... C'est alors qu'éclate la bombe Montand : il vient de faire un tabac à la télévision dans le « show » de Dinah Shore. En outre, les Montand, depuis « Les sorcières de Salem », sont au mieux avec Arthur Miller.

Enfin, Montand est un Français, gentil tout plein, qui ne risque pas d'écraser Marilyn : « Avec lui, dira un responsable de la Fox, pas d'ennui à craindre, il ne parle pas un mot d'anglais. Au moins il ne pinaillera pas sur le texte. »

Là, Montand va déguster. Il avait déjà des problèmes avec son accent méridional contre lequel il bataillait sans espoir depuis vingt ans, mais l'anglais !

— De plus, expliquera-t-il, le coup du français à la Maurice Chevalier ça ne passait pas. Longtemps, ça avait plu. Chevalier, qui pouvait parler parfaitement l'anglais, en rajoutait même sur l'accent... Pas question avec Cukor. Mon « milliardaire » était censé être passé par Oxford ou Cambridge. J'ai été obligé d'apprendre tout mon texte phonétiquement, « à l'oreille ». je passais mes nuits à rabâcher des phrases musicales auxquelles je ne comprenais rien. »

Il n'en restera pas moins maladroit. Certains critiques le trouveront plus tard « étourdissant », d'autres « figé, bridé, contre sa nature ».

Mais c'est une performance incroyablement difficile que d'exécuter un jeu de scène délié tout en débitant une série de sons dont on ne connaît que le sens général. Aucun mot ne peut être en parfait synchronisme avec l'expression. Autrement dit, Montand est allé droit au casse-pipe et s'il en est revenu, c'est décidément parce que le public lui pardonne en tout cette année bénie. C'est peut-être aussi parce que Marilyn, pour une fois n'est pas très bonne. Elle vit sur son mythe.

Pisse-vinaigre tout de même, un commentateur du « New York Times » écrira : « Il se peut que M. Montand ait un humour typiquement français, mais il n'a guère l'occasion de le manifester, à moins que son très fort accent ne le rende très difficile à comprendre. » On n'est pas plus méchant... Le film, est-il nécessaire d'en rappeler le sujet (un milliardaire américain d'origine française, apprenant qu'on moque son personnage dans une petite revue de music-hall, se rend incognito au spectacle et tombe amoureux de sa vedette) ne sera pas, comme on l'a écrit un peu vite, un « bide ». S'il a coûté deux millions de dollars (1960), il en a rapporté neuf pour la seule première exclusivité. Financièrement donc, Montand est vierge. Au baromètre du box-office, le seul que l'on connaisse aux Etats-Unis, il n'a pas démérité. Mais le succès est-il dû seulement à la qualité douteuse du film ou bien à la romance Montand-Monroe dont la commère Hedda Hopper et ses pareilles (appuyées par les publicitaires des studios) propagent la rumeur ?

En tout cas, l'année suivante les yeux d'Yves figurent dans le portrait robot de l'Américain idéal associé au front de Kennedy, au nez de Gregory Peck et au menton de Cary Grant... Et l'on enseigne aux messieurs l'art d'être « l'Yves Montand de leur femme ».

Mais la nouvelle coqueluche d'Hollywood doit bientôt passer l'épreuve des deux autres films qu'il s'est engagé à tourner là-bas. Le premier, « Sanctuaire », tiré du roman homonyme de Faulkner et de sa pièce « Requiem pour une nonne » que dirige Tony Richardson dont on a dit grand bien à Montand, est un triple échec : pour Zanuck le producteur d'abord, pour Richardson qui s'en remettra avec « La solitude du coureur de fond » et pour l'interprète principal, enfin, qui médite amèrement le dicton : « Plus dure sera la chute ». « Sanctuaire » lit-on dans « France-Observateur » est « l'exemple du degré zéro de l'écriture cinématographique ». Quant à Jean Domarchi, dans « Arts », il porte l'estocade : « Yves Montand est l'acteur le plus mauvais du siècle, plus mauvais que Yul Brynner, plus mauvais que Curd Jurgens... »

Le film qui suit, « Ma geisha », tourné par Jack Cardiff au Japon, est une manière tardive pour Montand de renouer avec le public nippon, qui lui en voulait d'avoir annulé un gala l'année précédente. Mais il n'y gagnera rien d'autre : à tel point qu'un an s'écoulera avant qu'on ne le diffuse en France...

Shirley MacLaine, qui consacre tout un chapitre de ses mémoires aux putains de la rue Saint-Denis, ne mentionne même pas le nom de Montand dont elle est pourtant la partenaire dans ce film. Cette fois, pas de romance sentimentale pour remonter la côte ! Avant « Ma geisha » Montand a, heureusement pour lui, tourné à Paris avec Ingrid Bergman et Anthony Perkins la production franco-américaine de Litvak « Aimez-vous Brahms ? ». Accueil mitigé en France — nul n'est prophète en son pays, même pas Sagan qui a cependant donné son aval à l'adaptation de Samuel Taylor — mais succès aux Etats-Unis où « Newsweek » salue le film comme un chef-d'œuvre.

Voilà terminée la carrière américaine de Montand. Il n'y retournera qu'en 1968 pour y commettre les mêmes erreurs et s'apercevoir trop tard en tournant « Melinda » de Minnelli avec Barbra Streisand qu'un Français à Hollywood n'est plus qu'un « faire-valoir ».

La maturité lui permet de passer sans difficultés des films à thèse aux films d'action (il dégaine ici dans « Police Python 357 », d'Alain Corneau). C'est la leçon du cinéma américain : il n'y a pas de genre ou de rôle « mineurs ».

L'autre moitié de Montand

Pendant trois ans, il fuit les studios. Il travaille ses « shows » et refuse tous les scénarios : que se passe-t-il donc dans la tête de Montand durant cette nouvelle traversée du désert ? Doute-t-il de ses « dons » d'acteur, durement éprouvés il est vrai ?

César Malicorne, le truand jovial du « Diable par la queue » de Philippe de Broca (ci-contre), aura beaucoup de mal à échapper aux pièges de la marquise Renaud. Montand donnant libre cours à sa générosité méridionale y compose à peine. Le Don Mitrione d'« Etat de siège » est, lui, tout d'ambiguïté.

Un ami de la famille, qui n'est alors qu'assistant metteur en scène, mais s'apprête à signer son premier long métrage, va lui tendre une perche providentielle.

Costa Gavras propose à Simone Signoret et à Catherine Allégret, sa fille, de jouer dans un « thriller » tiré d'un roman de Japrisot : « Compartiment tueurs ». Le thème : dans le train Marseille-Paris, tous les occupants d'un compartiment couchette de seconde sont assassinés les uns après les autres. Parmi eux, une actrice (Simone Signoret). Montand, qui a lu le scénario, prend son air de ne pas y toucher : « Le rôle de l'inspecteur, moi, je dis pas non... Enfin, tu vois Costa, c'est pas pour m'imposer, ah non... Mais je te le ferais bien. »

Costa bondit, embraie sur l'intonation de Montand, regarde Signoret :

— Et pourquoi Yves ne le jouerait-il pas, ce rôle, avec l'accent du Midi ?

— Tu crois ? demande Montand. Tiens, c'est une idée.

Au fond, il est heureux comme un roi. Depuis le temps qu'il se tue avec cet accent. Il va pouvoir s'en sortir.

Il hésite pour la forme : « Libère-toi, insiste Costa. On fait l'essai et si ça ne marche pas, on double au montage... Ça coûtera un peu d'argent mais ça vaut la peine d'essayer. »

— Et voilà, conclut Costa qui raconte la scène à Richard Cannavo et Henri Quiqueré, il a joué ça un peu comme Raimu. Il s'est laissé aller et ça a été très bien.

Ça va si bien que le public découvre un autre Montand, enfin le vrai. Tout simplement parce que Costa a compris que le grand show-man n'est pas un acteur mais un personnage, en tout cas plus un personnage qu'un acteur. Pour réussir un rôle, il doit y être au moins à moitié de lui-même. Il parle avec les mains ? Ne lui demandez pas de laisser tomber les bras, il se raidira. Rendez-lui ses mains, il en fera un élément de son jeu. Montand, libéré, va pouvoir se lancer dans une triple aventure cinématographique : le film politique, le thriller et la comédie, et conférer à ses personnages ces 50 % d'intériorisation sans lesquels il n'y a pas de création.

L'engagement politique, il l'incarne en 1966 dans « La guerre est finie » d'Alain Resnais qu'a écrit son ami Jorge Semprun, un communiste revenu de tout... Ça n'est pas un bien

grand succès commercial, mais c'est indiscutablement une œuvre. « Z » marquera plus profondément deux ans plus tard l'homme Montand. Costa Gavras est à la barre de cette histoire politico-policière réglée comme un suspense. Peu importe que le rôle principal soit tenu par Trintignant, le petit juge-shérif, Montand est omniprésent puisqu'il est la victime, l'homme juste qu'on assassine pour ruiner toute opposition dans un pays en voie de fascisation... Triomphe mondial : recettes records aux Etats-Unis. Oscar du meilleur film étranger.

En 1969, « L'aveu », toujours avec Costa Gavras, fait exploser les médias. Procès de Prague, procès de Moscou, procès de Budapest, c'est tout le système de l'inquisition soviétique qui est mis à nu. Montand l'acteur rejoint Montand l'ancien sympathisant du PC. Il gueule : « On nous a trompés, on vous a trompés. » Pour incarner Arthur London, une des victimes les moins malheureuses du procès Slansky (Slansky, lui, fut pendu), il s'est fait maigrir de douze kilos au terme d'une diète de quinze jours. « L'identification de Montand, physiquement épuisé, est si totale, lit-on dans la presse (1), que l'on aurait honte de parler d'une performance d'acteur (...) Seule « l'Humanité », comme il se doit, tient le film en haute suspicion pour cause d'anticommunisme. Plus cafouilleux est le message de Jean-Luc Godard dans « Tout va bien », tourné en 1972 avec Jane Fonda, Montand dans un rôle de cinéaste de films publicitaires, elle dans celui d'une correspondante de télévision américaine séquestrés fortuitement par des ouvriers d'usine en grève. Beaucoup de bla-bla-bla et pas mal de confusion. Un film que Montand et Fonda ont tourné gratuitement et dont il reconnaissent n'avoir pas compris un traître mot. « Un soir, nous avons regardé les rushes, raconte Montand. Il n'y avait rien du tout. Rien qu'un petit bout d'oreille. Ça faisait deux semaines que ça durait. J'ai explosé : « Objet pour objet, ai-je dit à Godard, je suis d'accord, mais alors, à partir de maintenant, je demande à tourner de dos et si je suis de face, je veux porter des lunettes noires ! » (2).

« Etat de siège », réalisé la même année par Costa Gavras et inspiré par des événements survenus en 1970 en Uruguay (l'enlèvement et l'assassinat par les Tupamaros de l'agent de la CIA Don Mitrione), donne à Montand l'occasion de se consoler de l'épisode Godard en incarnant une « victime impure », un personnage ambigu auquel il donne beaucoup d'humanité « quoi qu'il lui en coûte ». Sans atteindre le succès que lui a valu « L'aveu », Montand continue à faire l'unanimité du public et de la critique avec des réserves « à l'envers ». Si « l'Humanité » a parlé d'anticommunisme à propos de la dénonciation du « procès de Prague », l'inénarrable Chapier tombe dans le piège inverse en dénonçant « Etat de siège » comme un film d'un antiaméricanisme viscéral. Il est décidément difficile de contenter Dieu et son roi.

Pour Montand, incarner Mitrione, « rital » comme lui mais de nationalité américaine, c'est une manière très risquée de miser ses 50 % personnels : « Mais, dit-il, comme vous le savez, je suis un joueur de poker. Aussi ai-je été fasciné par l'idée de me placer de l'autre côté (celui de l'adversaire). »

« Les routes du sud » qu'il tourne en 1977 sous la direction de Losey et sur un script de Semprun a trop de ressemblances même lointaines avec « La guerre est finie » et entre Montand et Losey, de toute évidence (2) le courant ne passe pas. A travers les déclarations feutrées des deux hommes, on comprend qu'il ne se sont entendus sur rien. Le film sera donc un échec.

« I comme Icare » (1980) est plus proche de l'idée que Montand se fait d'un thriller à résonances politiques, le réalisateur Verneuil s'inspirant fortement du complot de Dallas et d'une thèse sur la « soumission à l'autorité ». Dans sa recherche de la vérité, le procureur qu'incarne Montand est le

Avoir Catherine Deneuve sur le dos, combien de messieurs en rêvent ? Pas « Le sauvage » de J.-P. Rappeneau. Montand-Deneuve y évoquaient parfois le couple Tracy-Hepburn.

Sujet « impossible », d'après Romain Gary, « Clair de femme », sera sauvé par les compositions poignantes de Montand et Romy Schneider.

grand frère du petit juge que jouait Trintignant dans « Z ». Succès.

« I comme Icare » marque la ligne de démarcation extrême entre le thriller et le « polar », ce genre que Montand avait découvert avec « Compartiment tueurs », que Melville lui a fait aimer avec « Le cercle rouge » (succès), que Labro lui ferait presque détester avec « Le hasard et la violence », autre cas de mésentente entre réalisateur et interprète (échec), mais qui le conduira à signer un bail avec Alain Corneau. Pour ce jeune metteur en scène il tourne deux œuvres d'une tortueuse originalité — « Police Python » (Montand enquête sur le crime de son propre patron alors que toutes les preuves l'accusent lui-même), « La menace » (il accumule des preuves contre lui-même) — et un grand policier dans la tradition melvillienne, « Le choix des armes » avec Deneuve et Depardieu : trois succès !

N'oublions pas « Le fils », de Pierre Granier-Deferre (1972) où Montand, mafioso new-yorkais, va se faire descendre en Corse pour l'amour d'une femme, parenthèse laborieuse dans cette longue partie de « gendarmes et de voleurs ». Car il n'envisage pas autrement la chose : « La joie, l'angoisse et le plaisir, dit Montand. On redevient des enfants le temps d'un film, sans trop y croire, mais on fait semblant, on s'amuse. »

Pendant cette longue période qui va de 1964 à 1984 — déjà vingt ans et la soixantaine engagée — Montand s'est autorisé ici et là quelques expériences insolites : un Lelouch à l'eau de rose « Vivre pour vivre » (1967) où il partage son temps entre Girardot et Candice Bergen (Girardot l'emporte au finish), mais où il est peu crédible en grand reporter de la télévision (c'est encore l'époque de « Cinq colonnes à la une »), une apparition en sergent de char dans « Paris brûle-t-il ? » (tout le monde y est, pourquoi pas lui), un rôle de coureur de formule 1 dans « Grand prix » de John Frankenheimer (1966), une incursion dans le fantastique avec « Un soir, un train » d'André Delvaux (1968) où il est paumé à souhait, sa douloureuse dernière mésaventure hollywoodienne, « Melinda » (1968) et surtout la redoutable farce, « La folie des grandeurs » inspirée de « Ruy Blas » hugolienne, dans laquelle il s'aventure avec de Funès sous la direction d'Oury : « Si le film s'était ramassé, commente-t-il, ça n'aurait pas été la faute de De Funès. Sûr, c'était pour ma pomme ! »

Ave César !

Entre temps, il y a eu aussi l'étonnante aventure du « Diable par la queue », une fantaisie de Daniel Boulanger et Philippe de Broca (1968) où Montand, avec une désinvolture inattendue, campe un gangster extravagant et séducteur. Les ressources comiques du « show-man » sont connues, celles de l'acteur l'étaient moins. En mariant cette verve que lui connaissent ses amis et un soupçon de populisme, Claude Sautet nous révélera dans les années 70 le dernier visage de Montand : un homme mûr qui a fait fortune, qui aime une femme plus jeune, s'aperçoit qu'elle en aime aussi un autre et finit par admettre qu'il n'a que l'alternative : partager ou rompre ! « César et Rosalie » sera un des très gros succès de 1972 !

« J'ai fait sortir Yves de ses habitudes, de ses rôles coutumiers, dit Sautet. Le plus difficile était de lui faire admettre en quoi plus César se montrait dérisoire et menteur, plus il accumulait les défauts d'inculture, plus il devenait touchant. Au début, il se censurait, il avait peur du ridicule. Mais, une fois admis que César n'était défendable qu'en restant enfantin, il a été comme un poisson dans l'eau. »

L'année suivante (1974), conservant cette spontanéité et cette chaleur qui ont fait le tiomphe de « César et Rosalie », Montand, toujours dirigé par Sautet, devient franchement pathétique dans « Vincent, François, Paul... et les autres ». Ouvrier devenu patron d'une petite entreprise, confronté à une situation personnelle qui l'atteint autant dans sa vie intime (il divorce, sa petite amie le quitte) que dans sa vie professionnelle (son entreprise est au bord de la faillite), il s'effondre, frappé d'une crise cardiaque. Sautet a ressuscité le cinéma populiste

juste au moment où la première crise pétrolière frappe la France. Montand est à ce point convaincant qu'on s'inquiète pour sa santé. On lui trouve la mine pas fraîche. Le bruit court d'une vraie crise cardiaque. Pendant le tournage, Simone Signoret n'a-t-elle pas téléphoné à un ami : « Va voir à Autheuil, Montand fait des crises cardiaques. » Il s'est tellement mis dans la peau de son personnage qu'il le vit de l'intérieur. Mais ça n'ira pas plus loin que les douze kilos perdus pour « L'Aveu ». La conscience professionnelle, voilà tout...

Le troisième rendez-vous Montand-Sautet remonte à 1983 : « Garçon ! ». Là aussi, conscience professionnelle. De même que pour « Grand prix » il a appris à conduire à la perfection les formule 1, et pour « La menace » des camions de trente tonnes, il s'exerce plusieurs semaines à prendre le « tour de main » des garçons de brasserie, ceux qui virevoltent avec leurs plateaux comme s'ils dansaient un ballet.

Ses succès répétés, sa popularité grandissante devaient le rassurer. Mais non : plus il progresse, plus il est angoissé, plus il est tâtillon, plus il redoute la chute : il est tant de fois tombé... Sur un plateau, il est quasiment « emmerdant » (dixit Depardieu), toujours à tourner autour de la caméra même quand il n'a rien à faire dans le plan. Il s'inquiète d'un éclairage des photos qu'on diffuse de lui. Il y a une légende à propos de son profil : côté gauche tragique, côté droit comique dit-on. En définitive, il préfère apparaître de trois quarts face, non qu'il se soucie de faire rire ou pleurer, mais parce qu'il ne veut pas que ce soit à contretemps. Arrive un moment dans la carrière d'un acteur où son ego correspond à l'attente du public. Quand il s'agit de sauver un sujet « impossible » comme « Clair de femme » que filme son ami Costa Gavras d'après Romain Gary, un sourire de trop chez le spectateur suffirait à mettre la demeure en péril. Pourtant, « Clair de femme » sera un autre triomphe.

Qu'importe l'échec du « Grand escogriffe » de Claude Pinoteau : « Une erreur, nous nous lancions à contrecœur dans une comédie à propos d'un enlèvement d'enfant au moment où un enlèvement venait de se terminer de manière tragique, mais nous ne pouvions pas revenir en arrière. »

Qu'importe le demi-succès du « Sauvage » de « Tout feu, tout flamme » de Jean-Paul Rappeneau ?

Un homme qui a été soumis au régime de la douche écossaise, qui connu tant de déceptions, même s'il ne peut plus être remis en question par le public, n'en restera pas moins jusqu'au bout sur le qui-vive.

C'est peut être, dans Montand acteur, ce qui nous émeut le plus : le doute et la fragilité transparaissant sous la force qui les porte.

---

(1) *« Montand » par Alain Rémond, Henri Veyrier, 1977.*
(2) *« Le livre de Losey » par Michel Ciment (Stock, 1979).*

Un joli plateau pour « Garçon ! » de Sautet, dernier en date des succès de Montand. Prenez ce pourboire, jeune homme : vous avez bien servi le cinéma français.

Le répertoire de Montand

LA, LA, LA, LA VOILA SA CHANSONNETTE

par Christian PLUME

« Ce grand garçon vivant, ingénu et lucide
« Viril, tendre et marrant,
« Qui déjà s'appelle Yves Montand... »

DES 1949, en deux coups de crayon, Jacques Prévert avait décrypté Yves Montand : ingénu et lucide.

Il s'y connaissait, Prévert, en hommes et en chansons. Au premier coup d'œil, au détour d'un rush des « Portes de la nuit », il avait immédiatement reconnu, dans ce grand gosse pathétique, l'une de ses créatures rêvées.

« Un nouveau charmeur de serments à sornettes », ajoutera-t-il dans son « Un rideau rouge se lève ». Alors que tout le monde avait du mal à cerner ce comédien multiple et ce gueulard d'idées confuses, le poète des « Enfants qui s'aiment » avait tout de suite compris que le seul Montand qu'on pouvait suivre était celui de la chanson.

C'est l'époque des « cow-boyeries » (notez le genou conquérant). La « môme Piaf » lui montrera bientôt que le Far West est une impasse.

La chanson qui l'a tiré de l'oubli, de la faim et de la contradiction.

La chanson qui, pas à pas, au cours des années, le fixe, le suit et le dénonce.

Sa discographie n'est qu'un long casier judiciaire qui marque ses goûts comme ses dégoûts, ses espoirs comme ses désespoirs, ses enthousiasmes comme ses colères. C'est en la lisant qu'on découvre que ce n'est pas Montand qui choisit ses chansons, mais le contraire : surgies du temps et des événements, ses chansons l'ont adopté comme le virus de la grippe s'installe en vous sans votre permission.

Faire « sa » mode

La maladie du spectacle, le jeune Livi la contracte très tôt. Il la soigne au cinéma, avec Fonda, Muni et à la radio, où Trénet fait à la vénérable « chanson française » un enfant sautillant et moqueur.

Imiter ces héros, capter cette santé devient son rêve.

Il va trouver le compositeur aveugle Charles Humel et lui commande une chanson. Pas n'importe laquelle. Dans ses rêves, il est Kit Carson, Tom Mix et Wyat Hearp. Il veut donc une chanson de cow-boy. Plaine. Far West. Bivouac. Harmonica. Texas. Tous les clichés à la portée d'un gamin sans culture et d'un musicien qui n'a jamais vu le jour.

Qu'à cela ne tienne :

« Dans les plaines du Far West quand vient la nuit
« Les cow-boys près du bivouac sont réunis.
« Ils fredonnent au son d'un harmonica
« Une vieille chanson de leur beau Texas... »

Trente ans plus tard, quand l'artiste confirmé reprendra cette rengaine désuète — le Texas, aujourd'hui, c'est J.R. Ewing — il en fera un gigantesque clin d'œil... et ça marchera ! Ce sera dû autant aux qualités et à la rouerie de l'interprète qu'à la simplicité, à la naïveté du texte.

Mais on ne fait pas un tour de chant en un clin d'œil.

Montand le sait. Il ne se repose pas sur la nostalgie — qui n'est d'ailleurs plus ce qu'elle était — ou sur les « réflexes » de l'auditeur. En ce sens, il est plus qu'un simple interprète, donnant à entendre ce qu'on attend de lui.

Lorsque Ivo Livi sera devenu Yves Montand, il tiendra, sur ce point, à se démarquer du « grand ancêtre » :

« Chevalier est d'une génération où on suivait la mode. Il était indispensable d'avoir la voiture dernier modèle, une villa à

Montand, débarrassé du « complexe yankee », choisit désormais ses auteurs avec un instinct sûr.

Cannes, de se montrer aux premières. Il a pris souvent des chansons qui étaient à la mode, et qu'il imposait avec son authentique génie : pour imposer une chanson aussi incroyable que Valentine, avec ses petits petons et ses cheveux frisés comme un mouton, il faut vraiment du génie. Aujourd'hui, il continue ; c'est pour ça qu'il a enregistré un twist en se disant : « Moi, à soixante-quinze ans, chantant un twist, ce sera marrant. » Moi, je refuse de me laisser influencer par la mode : il faut faire ce qu'on a envie de faire, sinon on est fichu ! Aujourd'hui, parce que c'est la mode du twist, je vais faire du twist, et demain, ce sera autre chose, et pourquoi pas n'importe quoi ! »

Pourtant, que fait-il d'autre dès sa première chanson, sinon suivre la mode ? En 1938, la France est inondée de westerns et de films de gangsters. Cela s'appelle une mode. Il le reconnaîtra à propos de ses débuts : « J'avais un tour de chant plutôt américain, si je peux dire : cow-boys et gangsters ; toute mon enfance en avait été bercée... »

En débarquant à Paris en pleine guerre, poursuivi par le STO, il paraît sur la scène de l'ABC vêtu d'une invraisemblable veste à carreaux qui déclenche l'hilarité.

« Zazou ! » lui crie-t-on.

Un mot qui avait fait fortune, inventé par le parolier André Hornez pour Johnny Hess. Montand est mortifié. Dès le lendemain, il se présente en chemise marron : du premier coup, il a trouvé sa silhouette.

Ainsi, dès ses débuts, Montand se montre ce qu'il sera toujours : un être influençable, une sorte de thermomètre de luxe attentif au moindre changement de température. « Lucide », dira Prévert. Il dira aussi : « ingénu ». Ne l'était-il pas, en effet, d'entrer en scène en pleine Occupation harnaché en cow-boy et en lançant : « Hello boys ! » ? Courage ou ingénuité ? En ponctuant son tour de chant d'argot américain et en proposant « Les plaines du Far West », « Il vendait des hot dogs à Time Square » ou « Il sort son revolver » ?

Michel Droit, qui assista à cette exhibition, nota « qu'on lorgnait les messieurs en complet vert, monocle et nuque rasée. Imperturbables. Lui ne s'en faisait pas. Il riait, il riait de toutes ses dents... une soirée comme ça valait une heure d'écoute de la BBC »

Montand n'a jamais prétendu qu'en faisant souffler sur une scène de Paris occupé cet air d'outre-Atlantique, il a accompli un acte héroïque de résistance. Ce gars de vingt ans qui avait encore, quelques mois plus tôt, les mains dans le cambouis, était simplement ivre de son succès. Mais ce succès reposait sur la très opportune rencontre de son répertoire et des événements. D'autres, peu auparavant, avaient fait vibrer les salles — les mêmes parfois — en entonnant « Maréchal, nous voilà ! » Ce n'est pas sa faute si les Français ont la mémoire courte... Toujours est-il qu'en reprenant, la guerre finie, le « Chant des partisans » :

« Ohé, camarades ouvriers et paysans
« C'est l'alarme,
« Demain, l'ennemi connaîtra le prix du sang
« Et des larmes »

Il se sentira pleinement concerné. Lui dont la participation aux combats de la Libération se résumeront, muni d'un brassard FFI, à garder la Comédie-Française...

Montand aura toute sa vie cette extraordinaire possibilité d'épouser ses rêves, de s'intégrer totalement aux causes qui le frôlent.

A cette l'époque, Montand a bel et bien le vent en poupe. Il chantait les Américains, les Américains sont là. Les autres ne l'imitent-ils pas ? Georges Ulmer chante :

« Quand allons-nous nous marier
« Mon cow-boy adoré. »

Et en plus, ça marche : Yves Montand commence à être demandé. On parle même de lui comme vedette « américaine » (un comble !) au Moulin Rouge. Mais la tête d'affiche est Piaf.

Engagé... dans les boudoirs

Cette fois, c'est sérieux. Le mélange est détonant : Piaf adopte le « Marseillais », mais voit tout de suite ce qui ne colle pas. Montand dira parfois que Piaf ne lui a rien apporté, mais

n'a fait que précipiter les choses. C'est assez faux : Piaf a au moins le mérite de lui avoir fait comprendre qu'il avait autre chose à faire qu'à chanter des « cow-boyeries » comme elle disait.

« Sur les grands chevaux, ils jouent du lasso, Yao ! » : c'est fini.

La lucidité, c'est Piaf, cette fois, qui l'a pour lui.

« La guerre sera bientôt oubliée, lui dit-elle. L'américanisme alors n'intéressera plus personne. Et toi non plus. Méfie-toi des modes. choisis des chansons pour toujours et non pas seulement pour aujourd'hui. »

Une fois de plus, Montand sent le vent et abandonne le lasso. Il dira : « A la longue, j'aurais changé moi-même. » En tout cas, il change tout de suite. Et pour lui, Piaf se fait auteur et compositeur. Pour Paul Meurisse, elle se fera écrire par Cocteau un rôle au théâtre (« Le bel indifférent »). Pour Eddie Constantine, elle jouera une opérette. Pour Montand, elle écrit

« C'est bien, mon p'tit gars », semble dire Chevalier. Mais contrairement au grand Maurice, Montand jouera la carte du « texte ».

des chanson d'amour. Et, de plus, d'excellentes chansons. Et voilà le cow-boy amoureux, lui aussi, qui se met à roucouler, en laissant ses éperons au vestiaire » :

« Elle a des yeux
C'est merveilleux
Et puis des mains
Pour mes matins
Elle a des rires
Pour me séduire
Dans ma chanson
Bo le le la... »

Faut-il qu'il ait du talent, l'animal, pour digérer dans la foulée cette volte-face : John Wayne devenu Rudolph Valentino. Et, bien qu'il s'en défendît, la période Piaf lui apportera beaucoup. Le futur chantre des « Canuts » et de la « Butte Rouge » susurre « Il fait des la la la » ou des « Mais qu'est-ce que j'ai — à tant l'aimer — que ça me donne envie de crier... » que lui a amoureusement tricotés Piaf...

Voilà donc Montand chanteur engagé. Mais engagé dans les boudoirs.

Nous qui connaissons la fin de l'histoire, nous savons que cette période rose ne durera pas. Le ver était dans la pomme. Car Piaf traînait dans son sillage éblouissant toute une cohorte de talents qui avaient noms André Hornez, Guido ou Loulou Gasté qui comprirent immédiatement que ce grand jeune homme était de la graine de star de la chanson. Ils sautent tous, qui sur leur guitare, qui sur leur stylo et ça ne tarde pas à donner des résultats. Un beau soir, le jeune homme attaque :

« Dans mon usine de Puteaux
On peut dire qu'j'avais le fin boulot
Ça f'sait bien trois cent soixante-cinq jours de long
Que j'v'vissais toujours le même sacré boulon.... »

Voilà Montand qui, par la grâce de Jean Guido et de Loulou Gasté, change une fois de plus de secteur. Cette fois, ce n'est plus du rêve : il a connu ça, le « sacré petit boulon » qu'on visse à longueur de « Temps modernes ». Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il trahira ce genre de souvenirs en retirant « Luna Park » de son tour de chant : ses amis communistes lui feront représenter qu'un ouvrier a mieux à faire — selon eux — qu'à aller glander à la fête à Neuneu quand la condition ouvrière est « piétinée ».

Guido et Gasté — ce dernier n'avait pas encore rencontré Line Renaud sur son chemin d'Armentières — lui donnent un autre petit chef-d'œuvre aux sombres couleurs naturalistes :

« Dans un village noir de charbon
Dans les ch'minées et les corons,
Tout p'tit il battait ses copains
Il était fier de ses deux poings
Presque autant qu'son père le mineur
Qui disait « ça f'ra un boxeur »
Le soir de son premier combat
Fallait un nom, l'en avait pas
Comme la mode était à l'anglais
Il s'appela « Battling Joe... »

La boxe. Encore un vieux rêve de pauvre qui vous sort de la misère.

Henri Contet arrive aussi — n'en jetez plus ! — avec une bonne chanson :

« Me voilà ce soir comme tous les soirs emprisonné
Dans mon gilet rayé, rayé, rayé... »

C'est encore l'époque où chacune de ses sorties en public sont des combats de boxe avec le public : il ne gagne que lorsqu'il montre le bout du nez du vrai Montand. Au départ, c'est dur, presque raté. C'est lent à venir. Le public résiste.

« Puis, note Yvan Audouard dans « France-Dimanche », le 29 mai 1949, il chante, presque désespéré et l'air battu, une chanson de Prévert et de Kosma. Sans bouger, les yeux baissés, sans défense et sans le secours de l'exotisme de sa diction. Cette fois, c'est gagné... »

Le parti des paroliers

Cela fait une dizaine d'années qu'il chante. Qu'il chante, en gros, des « bluettes ». Comme le dira Anne Sylvestre, il ne s'intéresse qu'à la « chanson dégagée ».

Pourtant, tout est en place : enfance difficile, bain politique familial, commencement de maîtrise, appétit immense, besoin de taper sur la table. Il ne lui manque que l'occasion — comme d'habitude —, la « rencontre » indispensable : celle de Francis Lemarque qui fera de lui un chanteur « engagé ».

Lemarque, lui, était un homme engagé avant même d'écrire une seule chanson : il collait des affiches pour le parti communiste. Il fréquentait Aragon, Kosma, Vaillant-Couturier. Connaître Lemarque c'est entrer dans cet univers où se mêlent, dans l'illusion lyrique du stalinisme, des monstres froids et de doux anars, des bourreaux en disponiblité et des artistes à la conscience douloureuse. Qui n'a pas connu l'époque des « compagnons de route » ne saura jamais ce qu'est le bonheur de croire... Montand croit et marche. Il le croit d'autant plus volontiers que Prévert est là, lui aussi, Prévert que fréquente Signoret et qui vient d'écrire « Les portes de la nuit ». Prévert c'est un poète et donc, a priori, un brave type... L'auteur de « Paroles » organise la rencontre Lemarque-Montand. Dans la loge du chanteur, Lemarque commence :

« Le vent du passé
Me murmure un conte effacé
Eveillant mes amours fanées
Valse du souvenir
Mélodie des désirs
Oubliés
Quand vous dansiez
Matilda pour moi... »

C'est joli, simple et carré. Et c'est la version française d'une chanson de troupe australienne de la guerre 1914-1918 : la « madelon » des antipodes. On ignore si Lemarque l'informa de ce détail mais Montand est emballé :

— Est-ce que tu en as beaucoup comme ça ?

Lemarque en a beaucoup, certes, et celles-là sont de lui : « A Paris », « L'assassin du dimanche », « Bal petit bal », « Le tueur affamé », « Les routiers », etc.

Grâce à lui, Montand sera un des rares chanteurs qui va chanter le travail, les métiers, les joies populaires, sans jamais tomber dans le panégyrique de l'« héroïque tractoriste ». Les chorales du PCF entonnèrent alors des hommages délirants au socialisme en marche dont quelques repentis donnèrent naguère un enregistrement à hurler de rire : on y mesure le gouffre qui sépare la grosse ouvrage de propagande des jolis refrains d'un Lemarque. Même Albert Vidalie et Stéphane Golmann — à qui l'on doit l'immortelle « Marie-Josèphe » — donnent un peu dans le violon avec « Actualités ». Souvenez-vous : tandis que « des mineurs crient sous le poids d'un continent », deux messieurs « biens »

« parlant de chasse et de chiens
« boivent le whisky du matin. »

Lutte des classes, que de crimes on commet en ton nom !

Insensiblement, Montand évolue de la chanson réaliste au couplet politique :

En 1953, la France guerroie en Indochine. Montand chante :

« Des hommes il en faut toujours,
Car la guerre, car la guerre,
Se fout des serments d'amour
Elle n'aime que l'son du tambour
Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a
Des tas d'chansons et des fleurs sous ses pas
Quand un soldat revient de guerre il a
Simplement eu d'la veine et puis voilà... »

La chanson — bien supérieure au « Déserteur » qu'écrira plus tard Boris Vian — fit mouche : elle fut interdite à la radio pendant des années. L'« ingénu » Montand reconnaîtra qu'il eut alors, en la chantant, « un petit peu de courage ». Il fallait aussi — mais le service était compris dans l'addition — se désintéresser de l'usage politique qu'on faisait du pacifisme. Montand, depuis, a changé son rameau d'olivier d'épaule... D'ailleurs, en 1968, déjà sur la pente savonneuse des révisions déchirantes, il retirera de son tour de chant ce « Quand un soldat », en arguant que la chanson concernait la France au Vietnam et non l'Amérique qui s'y embourbait.

Cette installation dans la « chanson de gauche » va avoir une conséquence bénéfique pour la chanson tout court : Montand se lancera dans le « one man show », qui lui fournira la solution de ses interrogations et de ses déchirements.

C'est le moment idéal pour que Prévert revienne dans sa vie et dans son répertoire, en locataire cette fois. Il lui donne « Le cireur de souliers de Broadway », « Dans ma maison », « Les feuilles mortes » (« quatre ans de « bides » pour l'imposer), « Le jardin » et aussi cette « Sanguine ».

« La fermeture Eclair
A glissé sur ses reins
Et tout l'orage heureux
De ton corps amoureux
Au beau milieu de l'ombre
A éclaté soudain... »

L'auteur de « Paroles » et l'interprète des « Feuilles mortes » : Prévert ouvrira le répertoire de Montand à la poésie pure. Aragon, Baudelaire, Desnos suivront...

C'en était trop pour le Parti. Car Montand s'était laissé envahir par les pisse-froid de la Place Kossuth. Quand ce n'étaient pas les dirigeants, c'étaient les militants de base qui devenaient ses conseillers artistiques. On lui « suggéra » amicalement de retirer « Luna Park » de son tour de chant, pour insultes à la classe ouvrière. On lui fit comprendre qu'une « Demoiselle sur une balançoire » (petite merveille de Jean Nohain et de Mireille) était une ennemie du peuple. On voulut lui faire renier la « Sanguine » de Prévert, trop érotique pour l'OS (1), et on parvint à lui faire retirer de son tour l'admirable « C'est si bon » qu'il avait créé. On lui suggéra même de chanter une chanson sur Paris, écrite par l'un des dirigeants du Parti, Florimont Bonte. Cette fois, il tint bon et refusa.

Les communistes avaient commis une erreur impardonnable :

(1) *Ouvrier spécialisé, note (indispensable) de la rédaction.*

intervenir dans le domaine où Montand s'estime — sans doute à juste titre — plus compétent que n'importe quel comité central : le choix de son répertoire. Cette maladresse, coïncidant avec le « désamour » de Montand pour les pays de l'Est précipita la rupture. Le compagnon de route prenait la tangente.

Mais, curieusement, pour signifier son divorce, Montand ne choisit pas la scène du music-hall. Faute de parolier, sans doute, un grand silence gêné succéda chez les auteurs aux envolées de la période stalinienne (la droite se chante mal). De fait, la carrière de Montand connaissait un tournant : le cinéma, sa malheureuse passion de jeunesse, lui refaisait les yeux doux.

Toutes les misères du monde

Le retour sur scène d'Yves Montand devint, ces années-là, une sorte de galéjade. La fin des impôts ou presque. Il approchait de la cinquantaine, gagnait beaucoup d'argent, et s'offrait même, sous la houlette postillonnante et tâtillonne de Jean-Christophe Averty, quelques « shows » télévisés de grande qualité. Montand entamait une fin de carrière somme toute glorieuse, confortable en tout cas. On constatait « qu'il n'avait plus rien à prouver » et les bonnes âmes ajoutaient « ni rien à dire ».

Retour pourtant il y eut. Presque timide. Sur un 45 tours, il enregistre un titre de son ami Jorge Semprun, et une chanson de Gébé :

« Ils m'ont tapé sur la tête
Je ne me rappelle plus pourquoi
Ni même si ça m'a fait mal
Parce que j'en suis mort.
Qu'est-ce que j'étais déjà ?
Travailleur immigré, philosophe ?
Résistant caché ? Dissident notoire
Ou bien animal à fourrure...
Je m'appelais comment déjà
José ? Abdel ? Argentinos ?
Arabica ? Jan Potocka ?
Ou bien alors bébé-phoque ?... »

Le chanteur des prolétaires endosse, cette fois, toutes les douleurs, toutes les misères du monde. Et dans ces nouveaux atours, fait un tabac lors d'un gala exceptionnel en faveur des réfugiés chiliens, en février 1974.

Il fait une jolie démonstration : le « vieux » a toujours la forme. Et il la conserve, jusqu'à bouleverser en 1983 les vingt mille Argentins réunis au stade de Maracanazinho en leur susurrant du Baudelaire :

« La très chère était nue et connaissant mon cœur
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores... »

Pas un sur mille qui comprit. Mais l'incantation de la voix, la perfection du geste et la force de son talent lui valurent un triomphe. Aragon, Desnos, Apollinaire, Rimbaud suivirent. Puis un poème « dur » de Nazim Hikmet :

« Quand le bourreau habillé de ta peau
Quand le bourreau lève son bâton
Tu te hâtes de rentrer dans le troupeau
Et tu vas à l'abattoir en courant presque fier... »

Ou encore « Le mégot », une chanson des camps sibériens du début de ce siècle :

« A Kolyma qui est un enfer blanc
Tout près du camp un jour de brouillard
J'ai vu un mégot avec du rouge à lèvres
Et j'ai couru pour le ramasser... »

Un coup à droite, un coup à gauche. C'est ça Montand. Montand qui, dans sa loge a les photos de John Kennedy, de Tito et de Martin Luther King. Comme ça, pas de jaloux.

Arrangeur, pianiste, secrétaire et confident, Bob Castella fait partie de la « famille Montand ». Ce qui lui vaut d'essuyer les « coups de gueule » du patron.

Montand et les femmes

LE PRÉFÉRÉ DE CES DAMES

par Robert de LAROCHE

Toutes, elles en veulent toutes ! (Montand dans « Le diable par la queue », entouré de Clothilde Joanno, Madeleine Renaud, Maria Schell et Marthe Keller).

L'AN dernier, au début de l'été, un grand quotidien français organisa, avec l'IFRES, un sondage auprès des Françaises. La question clé était la suivante : « Avec qui, Madame, aimeriez-vous passer vos vacances ? » Le nom d'Yves Montand arriva très largement en tête, avec 30 % des réponses, laissant loin derrière lui des personnalités aussi diverses que Philippe Noiret, Jean-Paul Belmondo, Bernard Pivot, Alain Delon, Gérard Depardieu, Patrick Poivre d'Arvor et Serge Lama. Même le très populaire Michel Platini n'avait obtenu que 2 % des voix !

Mis au courant de ce triomphe écrasant qui faisait indéniablement de lui le « préféré des dames », Yves Montand s'en amusa beaucoup. Sur le plateau de « Garçon ! », de Claude Sautet, qu'il était alors en train de tourner, il prit aussitôt à témoin son habilleuse. « Irénée, ma chérie, tu entends ça, c'est avec moi qu'elles préféreraient passer leurs vacances... Bien avant Alain Delon, bien avant Platini, mais un footballeur, c'est un peu normal, quelle femme aimerait vivre avec un homme qui se lève tôt pour aller taper dans un ballon rond ? »

Et l'habilleuse, en train de repasser un pantalon de la vedette, de déclarer dans la foulée à la journaliste de « France-Soir » : « C'est bien normal qu'on l'ait choisi. Il est vraiment charmant ! » Oui, charmant, sympathique, attentionné, drôle, humain, paternel... la liste des qualificatifs pourrait continuer ainsi sur plusieurs pages. Quel que soit leur âge, leur profession, leur classe sociale, « elles » sont toutes folles de lui. Les jeunes filles qui l'attendaient dans les coulisses du théâtre

de l'Etoile, en 1945, devenues mères de famille, sont revenues à l'Olympia, en 1981-1982, avec leurs filles.

Un « papa gâteau »

« J'ai toujours été étonné, dit Yves Montand, lorsque je passais à l'Olympia, de trouver, m'attendant en bas de chez moi, des gamines, des filles de dix-sept, dix-huit ans, qui venaient là pour me voir... Des filles jeunes, belles et tout. Pas Marilyn, non, mais belles comme on l'est toujours à dix-huit ans, et elles venaient pour me voir, moi. Je crois que pour elles, je suis rassurant, stable. C'est vrai que l'on est tous à la recherche de calme et que l'on a tous besoin d'être rassurés, alors, pour elles, je suis peut-être un peu le papa... »

En près de quarante ans de carrière cinématographique, le « papa » a tenu dans ses bras Edith Piaf, Nathalie Nattier, Vera Clouzot, Danièle Delorme, Maria Félix, Michèle Morgan, Silvana Mangano, Alida Valli, Gina Lollobrigida, Marilyn Monroe, Ingrid Bergman, Shirley MacLaine, Annie Girardot, Anouk Aimée, Barbra Streisand, Jane Fonda, Romy Schneider, Lea Massari, Catherine Deneuve, Carole Laure, Miou-Miou, Isabelle Adjani et Nicole Garcia... Joli tableau de chasse ! Auprès d'elles aussi, Montand a fait l'unanimité. Ecoutez Marilyn Monroe : « Yves est le seul acteur à ne pas avoir dit du mal de moi une fois le film terminé. » Quant à Ingrid Bergman, sortant de sa réserve nordique, après avoir vu Yves Montand dans un show à la télévision américaine, elle appela aussitôt le producteur du film « Aimez-vous Brahms ? » en lui lançant : « C'est Montand que je veux ! »

Au fil des années, le panégyrique ne faiblit pas, et ce, même chez les comédiennes de la nouvelle génération. Isabelle Adjani, qui n'a pas ce que l'on pourrait appeler un caractère facile, a fondu elle aussi lors du tournage de « Tout feu, tout flamme ». « Il est pour moi dans la vie comme un papa-gâteau, s'est-elle écriée. C'est un rêve... » Revoici le papa : la boucle est bouclée !

De son côté, Yves Montand a toujours fait preuve d'une courtoisie sans faille lorsqu'il évoquait ses relations avec ses partenaires féminines. Même en parlant de la tyrannique Barbra Streisand, avec qui il tourna « Melinda » en 1968 à Hollywood, il sut trouver des mots gentils. « En acceptant, je savais très bien ce qui m'attendait : un personnage de « faire-valoir ». Il s'agissait de mettre en valeur la « bête de music-hall » qu'est Barbra Streisand. J'ai relevé la gageure parce que Barbra Streisand m'intéressait beaucoup, et parce que j'étais royalement payé. Barbra ? C'est une fille formidable. Dans ce métier, quand on tourne de huit à neuf heures par jour, pendant des mois, ou bien on se déteste ou bien on devient d'excellents camarades. C'est précisément le cas ! » On ne peut pas être plus homme du monde ! Voilà en tout cas une déclaration qui va à l'encontre d'une affirmation de José Artur comme quoi Yves Montand aurait très peu d'« amies femmes ». Jaloux, José ?

Le cinéaste Jean-Paul Rappeneau, qui dirigea Montand dans une de ses comédies à succès, « Le sauvage », nuance d'une manière intéressante le rapport qui s'établit entre l'acteur et ses partenaires. Ici, en l'occurrence, Catherine Deneuve. Parlant de la forte personnalité de Montand, il explique : « S'il est encombrant pour les autres artistes, il a également une façon formidable de les aider. Ainsi, avec Catherine Deneuve, il a été dans ce film absolument exquis, il a tout fait pour la mettre à l'aise. Son instinct jouait aussi : l'histoire étant basée sur le duo, l'intérêt du film et le sien, c'était qu'elle soit la meilleure possible. »

Quelles sont les femmes qui, en dehors de Simone Signoret, en dehors aussi de la scène et de l'écran, ont marqué Yves Montand ? On sait peu de choses de sa mère, sinon qu'elle avait la beauté farouche et le caractère bien trempé des femmes florentines. La sœur aînée d'Yves, Lydia, veille sur le « petit frère », à Marseille. C'est elle qui lui apprendra à manier les ciseaux de fer à friser, pour devenir coiffeur. Une profession pour laquelle Ivo Livi se sent bien peu motivé mais qui lui permet de voir de près quelques beautés de son quartier.

Les confidences impudiques de la plupart de ses clientes surprennent beaucoup le jeune homme. Plus tard, évoquant cette période de sa vie, Yves Montand dira que le temps passé à travailler dans un salon de coiffure lui a donné une connaissance peu ordinaire du cœur féminin. Pensez ! Une femme qu'il n'avait jamais vue lui confia un jour : « Mon mari me trompe, je profiterai de son sommeil pour lui verser de l'huile bouillante dans l'oreille ! » Entendre cela quand on a seize ans, il y a de quoi en rester marqué à vie...

Ivo, fort heureusement, a d'autres fréquentations. En face du salon de coiffure où il travaille, il y a un bistrot tenu par un Piémontais, et Ivo tombe amoureux fou de la belle-sœur de ce dernier. Elle s'appelle Bruna. Elle doit avoir dans les dix-huit ans, Ivo n'en a que seize. Ecoutez Yves Montand : « Bruna connaissait ses pouvoirs. Elle s'amusait follement à jouer les vamps de quartier. Elle aimait à surprendre le trouble qu'elle faisait naître chez les hommes, et ce bref regard d'envie et de jalousie, tranchant comme un rasoir, qu'elle recevait des autres filles. La sortie des usines transformait Bruna. L'attention qu'elle m'accordait exclusivement l'après-midi, elle la reportait équitablement sur tous les clients. Elle se débrouillait magnifiquement pour faire croire à chacun qu'il était le préféré. Je sus que j'en étais amoureux en constatant combien son manège me faisait mal. » (1)

Ivo Livi rêvait d'épouser Bruna, qui repartit peu de temps après pour son Italie natale. Fin de la romance. La seconde rencontre féminine qui devait être marquante pour Yves Montand, ce fut celle d'Edith Piaf.

« Un chanteur marseillais ? s'écria Piaf, quand elle apprit qu'il remplacerait Roger Dann en première partie de son spectacle du Moulin Rouge. Je le vois d'ici, le comble de la vulgarité ! » Méfiante, Piaf posa ses conditions : Montand passerait ses chansons devant elle. On verrait ainsi comment se débrouille ce Marseillais. Un peu blessé dans son orgueil, mais tout de même reconnaissant, Yves Montand téléphona à Piaf pour la remercier. « Je souhaite que vous soyez bon, lui dit-elle simplement. Si vous l'êtes, vous pouvez compter sur mon appui. »

« Avec Piaf, on s'est vraiment marrés... »

Sur la scène du Moulin Rouge, en plein après-midi, Montand n'en menait pas large lorsqu'il attaqua sa première chanson. Parvenu à la quatrième, il avait complètement oublié la présence de Piaf dans la salle. Quand il eut terminé, la môme se leva et vint à sa rencontre avec un grand sourire. « Vous êtes formidable, lança-t-elle. Je me réjouis de travailler avec un garçon comme vous. »

Professionnellement, Edith Piaf comprit aussitôt, malgré le succès de Montand auprès du public, qu'il était en train de s'engager dans une impasse. Elle le lui dit.

Cette remarque plongea Montand dans la fureur. Puis il comprit à quel point Edith Piaf voyait juste. « Elle m'a beaucoup aidé, dira-t-il plus tard. Non pas qu'elle m'ait lancé, comme on a voulu le raconter. Mais elle m'a fait gagner du

(1) *« Du soleil plein la tête ». Editeurs français réunis.*

Avec la jolie « môme », Montand connaîtra sa première vraie histoire d'amour. Mais Piaf n'aimait que celles qui se terminent mal.

temps, et ça, ça n'a pas de prix. A la longue, j'aurais changé moi-même. Mais elle m'a conseillé de franchir cette étape, vite. »

Lorsqu'il rencontre Edith Piaf, Yves Montand a déjà entendu la chanteuse, bien sûr, mais son répertoire ne le passionne pas. Tout va changer lorsqu'il aura vu Piaf sur scène. Le choc émotionnel éprouvé par Montand est immense : un véritable coup de foudre qui se double d'une aventure sentimentale. Edith Piaf, qui passera sa vie à « découvrir », ou plus exactement à « mettre sur les rails » des talents nouveaux, est captivée par les possibilités de Montand. Sans doute parce qu'elle retrouve en lui un reflet de ce qu'elle était à ses débuts. Comme le dit avec une grande justesse Danièle Heymann : « Le problème d'Yves, c'est qu'il a été catapulté très brutalement dans un milieu qui n'était pas le sien, c'est vrai, et qu'il a eu des difficultés d'adaptation. Parce qu'il a débuté dans le music-hall sous l'égide de quelqu'un qui était de la même race que lui, c'est-à-dire Piaf. Il y avait en elle cette intelligence géniale, instinctive, mais pas de culture. Et lui en était alors au même plan, il avait cet instinct inouï, corporel, ce talent, il faut bien le dire. Il est donc tombé sur quelqu'un qui était de sa race. Ça n'a pourtant pas été facile, parce qu'il fallait monter, gravir les échelons. » (2)

(2) *« Le chant d'un homme ». Editions Robert Laffont.*

Les héros ont beau être fatigués, l'amour vache a ses exigences. Maria Felix n'avait pourtant pas une tête à claques.

Edith Piaf fit beaucoup pour l'aider. On a dit que c'est elle qui l'avait obligé à abandonner, sur scène, sa veste à carreaux : c'est faux. Montand avait déjà adopté sa tenue plus « classique » à l'ABC, avant la rencontre au Moulin Rouge. En revanche, c'est par Piaf que Montand rencontra ses premiers « vrais » paroliers.

Ses débuts au cinéma, dans « Etoile sans lumière », c'est aussi à Piaf que Montand les doit. C'est elle encore, paraît-il, qui parvint à persuader Marcel Carné d'engager Yves pour le rôle principal des « Portes de la nuit », dont Jean Gabin n'avait pas voulu parce que Marlene Dietrich ne s'était pas entendue, au sujet du scénario, avec Jacques Prévert. Montand-Prévert, « Les enfants qui s'aiment » et « Les feuilles mortes »... deux chansons immortelles issues d'un film qui ne fut pas une réussite, mais là encore, Piaf fut prise d'une extraordinaire intuition en mettant en présence deux hommes dont les univers allaient si bien communiquer.

Pendant des années, Yves Montand garda le silence sur sa liaison avec Piaf, dont il refusait de parler. Il laissa dire ce que la presse avait bien voulu dire. Qu'il l'avait quittée brutalement, alors qu'elle lui avait tout donné... Qu'il était parti le jour où il n'avait plus eu besoin d'elle... Ce n'est qu'en 1969, au cours d'une « Radioscopie » de Jacques Chancel, que Montand, avec son souci d'honnêteté, mit les choses au point, démolissant d'abord la légende de la môme Piaf, pauvre petite chose pleurnicharde. « Elle était très belle, Edith, vous savez. Quand je l'ai rencontrée en 1944, elle était très, très jolie. Les autres gens, ils ne l'ont peut-être découverte qu'à la fin de sa vie, quand elle était complètement défaite parce qu'elle avait pris de la drogue à cause de son accident d'automobile. Nous avons vécu deux ans ensemble, formidablement. Ce dont je me souviens surtout, c'est qu'on s'est vraiment marrés. Il arrivait qu'on ne puisse pas entrer en scène tellement on avait le fou rire. Elle adorait la mystification, comme moi. »

Sur l'issue de cette liaison avec celle « qui broyait du noir tout en se marrant », Montand est clair : « Cest elle qui m'a laissé tomber. Moi, je ne suis pas parti du tout. J'ai eu même du mal. J'ai mis deux ans à m'en remettre. C'était la première vraie histoire d'amour que j'ai eue dans ma vie... Je ne crois pas qu'on en ait des kilos, des vraies histoires d'amour comme ça. Et puis, Piaf était comme ça. Elle avait ce côté merveilleux, tendre, dévoué, total, mais elle pouvait être terriblement cruelle à la minute où elle laissait choir quelqu'un. Car elle laissait choir les gens. Pour deux raisons. La première, c'est qu'elle avait l'impression qu'il était plus intelligent de casser que de détruire. La deuxième, c'est que, inconsciemment, c'était la seule façon pour elle de chanter aussi formidablement. »

Puis il y eut la rencontre de Simone Signoret (3). Leur entente, si exceptionnelle dans le monde du spectacle, fait l'admiration de tous, et la jalousie de certains, aussi. Pendant des années, la presse guettera l'ombre d'un faux-pas. C'est à Hollywood, en 1960, que le « scandale », tant espéré par les mauvaises langues, éclatera grâce à Marilyn Monroe.

D'abord, y eut-il scandale ? Ou peut-être beaucoup de vent et d'agitation autour d'une petite histoire — d'une jolie histoire — sans importance ? Voici comment les faits se déroulèrent.

Marilyn avait un côté « paysan »

En 1959, Yves Montand débute, dans son tour de chant, à Broadway, et il remporte un succès prodigieux. Cette même année, Simone Signoret va recevoir l'Oscar de la meilleure actrice pour le film anglais « Les chemins de la haute ville ». Tous deux vivent en plein rêve américain. Le rêve, il faut l'avouer, dépasse parfois l'imagination. Imaginez ce qu'a dû

(3) *Voir le chapitre « Montand vu par Signoret ».*

La glace — nordique — est rompue. Ingrid Bergman est prête à succomber à son partenaire d'« Aimez-vous Brahms ? »

ressentir Yves Montand, le soir où Marilyn Monroe, la plus grande star de cinéma des Etats-Unis, est venue le féliciter dans sa loge, avec son mari Arthur Miller ? « Rencontrer Marilyn, avouera Montand, c'était un de mes rêves de môme... C'est une expérience qui m'a matraqué. Il y a des circonstances où il faudrait être Einstein, et où l'on est simplement soi ! »

Un ou deux mois plus tard, alors que les Montand s'apprêtent à regagner Paris, le téléphone sonne. C'est Spiros Skouras, le patron de la Fox. Il propose à Yves Montand le rôle masculin principal de « Let's make love » (qui s'appellera en France « Le milliardaire »), auprès de Marilyn Monroe. C'est George Cukor qui dirigera le film. Jouer avec Marilyn ! Qui refuserait une telle occasion ? C'est pourtant ce que viennent de faire quelques-unes des plus grandes stars du moment (4) sans doute effrayées par les déclarations peu aimables de Billy Wilder et de Tony Curtis, respectivement réalisateur et vedette masculine de « Certains l'aiment chaud ». Le premier, en pleine dépression nerveuse à la fin du tournage, a froidement expliqué aux journalistes : « Maintenant, quand je rentre chez moi le soir, j'ai envie de gifler ma femme, simplement parce que c'est une femme. » Quant à Curtis, interrogé sur les délices que devaient représenter les scènes d'amour avec Marilyn, il a galamment répondu : « C'était comme d'embrasser Hitler ! » (sic).

Il y a un monde entre l'image stéréotypée de la star « impossible », et celle que nous en donne Simone Signoret, nettement plus nuancée. Pendant une partie du tournage, les Montand et les Miller habitèrent tous les quatre au fameux Beverly Hills Hotel, dans des bungalows voisins. Simone Signoret eut donc l'occasion de savoir qui était la vraie Marilyn, sa « voisine de palier », comme elle l'appelle si drôlement dans « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était » (5).

« Regarde, ils croient tous que j'ai de belles jambes longues, j'ai des genoux cagneux et je suis courte sur pattes. » Ainsi se présente Marilyn à Simone, s'empressant de se « démythifier » auprès de celle qui devient aussitôt sa copine-confidente. Toutes deux font la cuisine ensemble pour leurs maris, papotent tout en se faisant décolorer les cheveux, et Simone Signoret n'en est que plus fascinée de voir cette gentille fille qui ressemble dans l'intimité, pieds nus et sans faux cils, à une saine paysanne normande, revêtir son personnage de Marilyn Monroe pour les grandes occasions.

Simone Signoret et Yves Montand sont également témoins de ses caprices inexplicables. Alors qu'Arthur Miller est parti pour l'Irlande afin de discuter avec John Huston du scénario des « Désaxés », Marilyn oublie un matin de se présenter au studio, où l'attend toute l'équipe du « Milliardaire ». Dans son bungalow, personne ne répond au téléphone. Signoret n'obtient aucune réponse en allant frapper à sa porte. A la fin de la journée, on la croit morte. A onze heures du soir, enfin, Miller appelle de Dublin : Marilyn n'ose plus bouger de sa chambre, elle a honte, qu'Yves et Simone aillent la trouver car elle veut s'excuser...

C'est avec cette Marilyn, fragile et prisonnière d'un personnage lourd à porter, qu'Yves Montand se retrouve seul, au bout d'un certain temps. Car le tournage du « Milliardaire » s'éternise, à cause des caprices de la star et d'une grève des comédiens. Miller est toujours en Irlande. Signoret rentre en France, puis se rend en Italie où elle doit tourner « Adua et ses compagnes ».

A Rome, en lisant un journal, Simone Signoret apprend alors ce que l'on appelle « son infortune ». D'abord, elle en rit, mais la rumeur s'amplifie dans de telles proportions qu'elle finit à

(4) *Voir le chapitre « Le salaire de la sueur ».*

(5) *« La nostalgie n'est plus ce qu'elle était », par Simone Signoret, éditions du Seuil, Paris, 1975.*

juste titre par trouver cette affaire insupportable. Surtout quand, revenue en France, elle ne peut pas entrer dans une boutique sans entendre la vendeuse lui dire avec une mine de circonstance : « Ne vous inquiétez pas, il vous reviendra »... Comme l'a écrit Simone Signoret avec philosophie : « Cette pièce-là s'est jouée pendant des mois. Ce n'était pas triste, c'était la barbe. »

Et Montand, en tant qu'homme, que pensait-il de Marilyn ? « Anatomiquement, ce sont d'abord ses mains qui m'ont frappé : des mains longues, fines, expressives, un peu comme celles de Piaf. Puis ses yeux. Des yeux d'un bleu très pur, qui vous regardent avec une intensité extraordinaire. Ensuite, ce qui m'a frappé, c'est le côté paysan et naturel de Marilyn. Elle ne fume pas, ne boit pas, mais mange énormément. Elle a l'appétit des gens qui ont eu faim. Je l'ai vue s'empiffrer d'énormes petits déjeuners avec des œufs, du jambon, du haddock et des toasts. » Etrange correspondance, dans l'univers du cinéma, avec l'épisode Edith Piaf. Entre la chanteuse, l'actrice et Montand, un dénominateur commun : celui de la pauvreté, et pour les deux femmes, qui se sont toutes deux hissées au sommet de leur profession, le souvenir d'une enfance malheureuse. Piaf et Monroe venaient de la rue, furent l'une comme l'autre abandonnées par leur père et privées de l'affection de leur mère.

Condamnée par Hollywood à véhiculer une image de jeunesse immuable, et confrontée à une meute de requins qui l'obligeaient à rester en permanence sur ses gardes, Marilyn se sentit enfin en confiance avec Yves Montand. Montand qui avait compris son secret. « Elle voulait être une grande comédienne. Mais il était difficile, avec sa formidable beauté, de jouer des rôles dramatiques, avec une voix de petite fille. Elle avait une toute pe-ti-te voix ! Et elle savait très bien qu'elle ne pouvait pas aller au-delà de ça. Elle était donc restée dans son personnage, c'est-à-dire pou ! pou ! pi ! dou ! pou ! Un personnage extraordinairement beau, avec cette voix de petite fille. Son vrai drame a été ça, toute sa vie, et pas autre chose. Il n'y a aucun auteur qui le mentionne, et pour cause. Si vous voulez, c'est une sorte de secret qui nous a rapprochés mutuellement, ainsi que le milieu dont nous étions issus l'un et l'autre, un milieu populaire. »

Entre Marilyn et Montand, il y a une grande complicité. Marilyn, habituée au décorum hollywoodien, n'a jamais été traitée en camarade par un partenaire. Pour elle, c'est une révélation. Montand la fait rire, lui permettant ainsi d'échapper quelques instants à la dépression qui ne la quitte presque plus, parce que son mariage avec Arthur Miller est en train de se défaire. Pour Maurice Zolotov, biographe de la star hollywoodienne, Marilyn ne fut jamais amoureuse de Montand. « Elle l'admirait comme artiste, dit-il. Elle a été remuée par le rythme et le dynamisme de son travail. Elle a été enchantée aussi par sa force et son sex-appeal. Mais elle n'est pas tombée amoureuse de lui. Il ne pouvait tenir le rôle de seigneur aux petits soins que Monroe exige d'un homme. » (6)

En 1960, alors que la commère Hedda Hopper tenait les lecteurs de tous les journaux des Etats-Unis au courant des progrès de la « liaison » Montand-Monroe, Simone Signoret, à Paris, reçut bravement un journaliste de « Elle. A la question fatidique, elle répondit superbement : « Il serait bien excusable d'avoir un béguin pour Marilyn. Elle est rudement bien, non ? Et vous, vous n'auriez pas le béguin ? »...

Une chose est certaine. C'est que la presse, en s'emparant de cette prétendue histoire, a réussi à empoisonner une relation privilégiée avec celle que Montand appelle « un personnage rare. Dire qu'elle était attachante est encore au-dessous de la vérité ».

« Si j'avais vraiment été amoureux de Marilyn Monroe, dira encore Yves Montand à Catherine Laporte, peut-être aurais-je rompu avec ma femme. Si je n'ai pas rompu, c'est que je ne devais pas être amoureux, ou bien que les tierces personnes, ou la presse, les événements, se sont mis en travers. Marilyn, c'était quelqu'un d'extraordinaire, et j'aimerais bien qu'on me montre le personnage masculin qui aurait pu rester insensible. Moi, je ne suis pas en acier. Il fallait l'intelligence de Simone pour comprendre ça. »

Le mot de la fin, nous le laissons justement à Simone Signoret : « Marilyn n'aura jamais su combien je ne l'ai jamais détestée, et comme j'avais bien compris cette histoire qui ne regardait que nous quatre et dont le monde entier s'est occupé dans un temps troublé où il se passait pourtant des choses plus importantes. »

(6) *Mais dans les pages qui suivent, Lena Pepitone n'est pas de cet avis.*

Rien de tel qu'une bonne douche pour se détendre. Et en compagnie de Candice Bergen (dans « Vivre pour vivre » de Claude Lelouch) l'hygiène devient un plaisir.

Montand et Marilyn

COMMENT SÉDUIRE UN « MILLIARDAIRE »

par Lena PEPITONE

Marilyn exigea que Montand soit son partenaire dans « Le milliardaire ». Mais le sosie de Di Maggio ne céda qu'un moment au charme de la plus belle fille du monde.

Engagée en 1957 par Marilyn — qui lui ouvre sa porte dans la tenue d'Eve — Lena Pepitone joua auprès d'elle, cinq années durant, le rôle de bonne à tout faire, de conseiller financier et de confidente.

A la lecture de ses souvenirs (1) on découvre une jeune femme fragile, et naïve, doutant de tout et notamment de son ascendant sur les hommes.

C'est que le charme de Marilyn, si puissant auprès du public, l'est beaucoup moins dans le monde du spectacle. Elle y a même, pour être précis, une solide réputation d'emmerdeuse. Toujours en retard sur les plateaux, exaspérant par ses foucades les techniciens et les acteurs, Mrs Monroe combat son angoisse à coups de caprices et de champagne rosé.

Après avoir lu le script du « Milliardaire » (« Let's make love » en v.o.), elle demande à son intello de mari, Arthur Miller, de réduire le rôle masculin à la portion congrue. Ce qui conduit les partenaires pressentis de Marilyn à se défiler...

(1) *Marilyn Monroe secrète, par Lena Pepitone, éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1979.*

MARILYN est complètement démoralisée, lorsque se présente, comme un sauveur, un ami français d'Arthur Miller, Yves Montand. Il se trouve alors à New York où il chante et danse dans un spectacle de Broadway qui, bien que réalisé entièrement en français, remporte un succès immense : toute la presse en parle, il est l'homme du jour. Il est accompagné de sa femme, Simone Signoret, très célèbre aussi en Amérique depuis son film *Room At The Top* qui va lui valoir un Oscar au printemps suivant.

Plusieurs années auparavant, Yves Montand et sa femme ont été à Paris les vedettes d'une pièce d'Arthur Miller sur les sorcières de Salem. Après leur voyage en Angleterre à l'occasion de *The Prince And The Showgirl*, me raconte Marilyn, son mari est passé à Paris pour voir sa pièce et s'est lié d'amitié avec le ménage Montand.

Comme lui, on les a accusés d'être communistes et ils ont eu les pires difficultés pour entrer en Amérique ; plusieurs fois on leur a refusé leur visa et, lorsqu'ils l'obtiennent, Yves Montand peut enfin monter son spectacle. Arthur Miller est impatient de les accueillir à New York et, dès leur arrivée, je leur prépare un dîner que je soigne avec amour.

Jamais je n'oublierai le regard de Marilyn lorsqu'elle les voit entrer : lui ressemble manifestement à Joe Di Maggio, et non moins manifestement, elle s'en aperçoit tout de suite ; un grand sourire illumine aussitôt son visage, sourire qui ne la quittera pas de toute la soirée. Yves Montand n'est pas français mais italien, il est né près de Florence ; grand — grosse tête, grande bouche, grand nez —, il est cependant assez beau, avec un charme très particulier. Marilyn nous présente : il me serre la main chaleureusement, me dit quelques mots en italien et me sourit d'une façon telle que, pendant quelques instants, j'ai l'impression d'être la seule femme qui ait jamais existé au monde.

Il forme avec Simone Signoret un couple étrange : elle est plus âgée que lui, sans aucun charme, assez corpulente, très peu maquillée sous des cheveux courts et blonds. Aussitôt elle se met à parler politique avec Arthur Miller que j'ai rarement vu aussi bavard, car avec sa femme il est généralement moins éloquent.

Yves Montand s'exprime difficilement en anglais, Simone Signoret lui traduit une grande partie de la conversation, Arthur Miller tente quelques mots de français... Quant à Marilyn, elle n'ouvre pratiquement pas la bouche, et se contente de regarder Montand avec un sourire extasié, lui de son côté lui sourit aussi : ils ont trouvé là un excellent moyen de communication ! Tous quatre dévorent, boivent et semblent si heureux que je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi les Miller n'invitent pas plus souvent des amis : ce serait tellement bon pour Marilyn...

« Il est probablement juif »

Ils sont à peine partis que Marilyn ne fait qu'un bond dans ma chambre : « Tu as vu comme il ressemble à Joe ? Et sa voix ! Je l'adore... C'est fou ce qu'il est séduisant... Et elle, comme elle est intelligente ! Comment arrive-t-il à la suivre ? Sans doute est-ce plus facile quand ils parlent français... Il faut que j'apprenne cette langue, elle semble tellement plus amusante que l'anglais ! »

Le lendemain, elle bout d'impatience de voir le spectacle d'Yves Montand, et passe des heures au téléphone à interroger ses amis et connaissances sur sa nouvelle idole : elle veut tout savoir sur lui, et surtout, pourquoi il a épousé Simone Signoret. « Elle n'est même pas jolie ! Et plus âgée que lui ! Comment s'y est-elle prise ? »

A force de questionner à droite et à gauche, elle finit par apprendre l'origine de son démarrage en flèche dans le métier grâce à ses amours avec Edith Piaf, elle aussi sans beauté et plus âgée que lui. Mais c'était la grande Edith Piaf, et il est vite devenu une vedette de la chanson française. Puis elle l'aide à faire ses débuts au cinéma et il épouse Simone Signoret, probablement dans l'espoir de devenir à ses côtés un véritable acteur. « Je ne peux pas lui en vouloir : c'est si difficile, le cinéma ! Il faut beaucoup de relations, et tant d'appuis ! Mais elle est vraiment gentille ; il a l'air d'avoir beaucoup de respect pour elle. Elle en a de la chance... »

Sa fascination ne fait qu'augmenter après qu'elle a vu le spectacle : « Tu devrais y aller, Lena, c'est sublime ! Imagine que Joe chante : il lui ressemblerait ! » Et d'exécuter un pas de danse tout autour de sa chambre en s'appliquant à imiter le célèbre « C'est si bon... » d'Yves Montand dont elle ne peut que fredonner la suite. « Si seulement je pouvais faire un film avec lui ! Si seulement il acceptait d'apprendre l'anglais, il serait parfait ! »

Elle ne parle plus que de lui, avec un enthousiasme dithyrambique : aux enfants d'Arthur Miller, à ses parents, à qui veut l'entendre. Les vieux parents Miller eux aussi aiment beaucoup Yves Montand et disent fièrement qu'il est probablement juif — comme le père de Simone Signoret qui, lui, l'est vraiment. Le véritable nom de Montand est Levy, ajoutent-ils. « Non, rectifie Arthur Miller : Livi ; il a d'ailleurs eu beaucoup d'ennuis avec les nazis à ce propos et, pendant la guerre, a combattu dans la Résistance. » Marilyn est au comble du bonheur, et son héros lui semble plus romantique encore de s'être ainsi courageusement conduit.

Les acteurs américains ont à peine commencé à tourner *Let's Make Love* que Marilyn se met en tête d'y faire participer Yves Montand. Tout le monde — y compris Arthur Miller — a beau lui dire que sa méconnaissance de l'anglais pose un problème insoluble : il apprend tout tellement vite, aucune importance, s'obstine Marilyn.

Yves est revenu plusieurs fois seul à la maison. Il a raconté à Marilyn son enfance pauvre, un père à l'usine, lui-même obligé de quitter l'école à onze ans pour trouver du travail, d'abord dans une fabrique de spaghetti, ensuite comme garçon coiffeur ; puis ses débuts de chanteur dans les plus bas cafés de Marseille avec les chansons de Maurice Chevalier ou les imitations de Donald Duck... Marilyn est aux anges : elle aussi a connu des débuts abominables dans la vie. Que de choses ont-ils en commun...

Arthur Miller assiste quelquefois à ces conversations, en traduisant alternativement pour l'un et l'autre. Il semble avoir grande confiance en son ami français, et n'hésite pas à les laisser seuls pour retourner travailler dans son bureau. Installés sur le canapé l'un à côté de l'autre, Yves et Marilyn boivent du champagne et bavardent, et quelquefois se tiennent la main en parlant. Mais naïfs et charmants, tels deux enfants amoureux qui craignent d'être surpris par leurs parents, ils s'éloignent l'un de l'autre dès qu'ils entendent s'ouvrir la porte du bureau, et leurs doigts se séparent.

Pendant plusieurs jours, obsédée par l'idée de lui donner le rôle du milliardaire de *Let's Make Love*, Marilyn ne quitte pas son téléphone. Elle a pour elle le succès fantastique que connaît le spectacle de Montand à New York ; déjà lorsqu'il l'a présenté à Los Angeles, les producteurs du film ont été très impressionnés, et ils ne peuvent maintenant qu'apprécier ce choix. Montand obtient donc le rôle : il apprendra à former les mots sans se soucier de leur signification. Les Strasberg, eux, ne sont pas d'accord : comment pourra-t-il comprendre le personnage s'il ne comprend pas ce qu'il dit ? Mieux vaudrait confier le rôle à un acteur plus âgé, par exemple Cary Grant.

Au Beverly Hills Hotel, Marilyn et Signoret vécurent en « copines ». (Photo Bruce Davidson.)

Yves Montand ne fait tout simplement pas le poids... Mais Marilyn n'a cure de ces arguments : travailler avec son dieu a beaucoup plus d'importance à ses yeux que le film en soi. A ses côtés, elle est heureuse.

Dès qu'elle apprend qu'elle a gagné la partie et qu'Yves jouera bien le milliardaire, elle commence à répéter ses danses et ses chansons avec frénésie ; tard dans la nuit elle se bat avec ses textes et va jusqu'à prendre un professeur de danse, ravissante et mince jeune fille dont le nom de Mara Lynn la fait beaucoup rire. Elle n'a pas dansé depuis l'époque de *Gentlemen Prefer Blondes* et se trouve un peu rouillée au début ; son living-room lui sert de plateau de scène, elle se cogne dans les tables et le divan en courant d'un bout à l'autre de la pièce, mais le résultat est excellent.

Dès le début de l'après-midi, en maillot noir et bas de résille noire, elle attend en piaffant l'arrivée de Mara Lynn puis pendant des heures, sans une minute de répit, travaille ses chants et ses danses sous l'œil critique de son professeur. Elle ne s'arrête que lorsqu'elle estime être arrivée au bout de ses possibilités, et ses numéros aussi réussis qu'elle le voulait. Pendant quelque temps, l'appartement ressemble à s'y méprendre à l'un des hauts lieux de Broadway ; il n'y manque qu'un bon orchestre. Le pauvre Arthur Miller est épuisé : il s'enferme à clé dans son bureau avec des airs de martyr ou emmène son chien dans de longues promenades pour essayer d'échapper à tout ce remue-ménage. Cette application de Marilyn à réussir, cette poursuite de la perfection dans son labeur quotidien traduisent le souci profond qui est alors le sien : ses fans ne sont pas seuls en cause, il y a surtout Yves Montand.

Un peu avant cette époque, dans les mois qui ont précédé le tournage de *Let's Make Love*, survient un petit intermède non dénué de saveur : elle a rencontré Khrouchtchev, le numéro un soviétique, venu visiter Hollywood à la demande de la Twentieth Century Fox qui avait trouvé là un excellent moyen de publicité. Marilyn, qui ne lit pas plus les journaux qu'elle n'écoute les nouvelles, avait d'abord réagi par un « Ah ! » indifférent, nullement impressionnée à l'annonce de cette grande nouvelle ; elle ne savait d'ailleurs pas du tout qui était Khrouchtchev et il avait fallu le lui expliquer. Mais le studio insistait pour la faire venir à Hollywood : l'Amérique pour les Russes, n'était-ce pas le Coca Cola et... Marilyn Monroe ? Cette idée lui plut et elle accepta de se déranger.

A la dernière minute, il fut décidé — toujours à cause de ses anciennes activités, qu'Arthur Miller ne l'accompagnerait pas : il risquait d'éveiller de nouveaux soupçons en rencontrant le premier porte-parole du communisme. Il ne semblait d'ailleurs pas y attacher la moindre importance, et Marilyn partit sans lui.

Krouchtchev lui tint la main

Les consignes du studio étaient très strictes : elle devait mettre sur elle ce qu'elle avait de plus excitant et de plus suggestif pour plaire à leur hôte que l'on emmena en outre voir la projection de *Can-Can*, film alors considéré comme assez osé : « Je parie qu'en Russie, on parle moins de sexe, et on y attache moins d'importance que chez nous ! » disait en riant Marilyn.

De Khrouchtchev, elle retiendra surtout qu'il était « gros et laid, avec des verrues sur le visage et qu'il poussait des sortes de grognements peu compréhensibles » ! Elle imaginait difficilement à la tête d'un si grand peuple : « Qui donc voudrait être communiste avec un Président pareil ? » plaisantait-elle avant d'ajouter : « Tout ce que je peux dire, c'est que Khrouchtchev m'aimait bien ; pendant cette soirée, il m'a fait plus de sourires à moi toute seule qu'à tous les autres invités, et Dieu sait qu'il y avait du monde ! Il m'a serré la main tellement longtemps et tellement fort que j'ai cru qu'il allait la briser ! Mais j'aimais encore mieux cela que d'être obligée de l'embrasser ! »

Au début de 1960, elle retourne à Hollywood — cette fois-ci avec Arthur Miller — pour tourner *Let's Make Love*, et, comme

En dépit des apparences, ni l'intelligence d'Arthur Miller ni le charme de Montand ne purent sauver Marilyn de son cafard mortel.

d'habitude, ils descendent au Beverly Hills Hotel d'où elle me téléphone dès son arrivée, la voix tremblante d'excitation : la porte à côté de la sienne est celle d'Yves Montand et de Simone Signoret !

C'est la première fois, depuis que je la connais, que je vois Marilyn prendre autant de plaisir à tourner un film, c'est la première fois que ce travail l'amuse, et elle ne cesse de me le répéter au fur et à mesure que le tournage avance : « Je le sais bien : c'est à cause d'Yves ! Tous les matins, il vient avec moi au studio et nous rentrons ensemble. Nous travaillons le scénario tous les deux, c'est formidable ! » Paula Strasberg est là aussi, mais Marilyn ne semble plus avoir besoin de ses conseils : « Yves est un grand acteur, il me comprend ; c'est merveilleux de travailler avec lui, je ne suis plus jamais énervée. »

Leurs liens d'amitié vont encore se resserrer à l'occasion du départ d'Arthur Miller pour l'Irlande où il va travailler avec John Huston au scénario du prochain film de Marilyn, *The Misfits*. Lorsque je m'inquiète de la savoir, peut-être, un peu livrée à elle-même pendant cette absence : « Livrée à moi-même ? Tu veux rire ! J'ai Yves et Simone juste à côté de moi et jamais ils ne me laissent seule. »

Quitter Simone ? Ridicule...

Puis Simone Signoret reçoit la palme académique de la meilleure actrice, Yves Montand chante au cours de la cérémonie de remise du prix et, pendant quelque temps, ils forment le couple le plus célèbre d'Hollywood. Mais un soir, au téléphone, Marilyn ne peut cacher son amertume : « Elle a l'Oscar, elle a Yves, elle est intelligente, tout le monde a des égards pour elle... Elle a tout ! Et moi, qu'est-ce que j'ai ?

— Toi ? Tu es toi ! Tu es la plus belle fille du monde ! Regarde-la, et regarde-toi : la plus grande actrice de vous deux, même en France, c'est toi ! Le monde entier t'idolâtre.

— Merde ! » Voilà toute la réponse de Marilyn. Ce qu'elle désire en fait par-dessus tout, c'est un Oscar ; pour cet honneur, elle est prête à payer très cher : sacrifier sa beauté en prenant la place de Simone Signoret. Le prix italien ne l'a-t-il pas comblée de joie ?

Au début de l'été, Simone Signoret doit retourner en Europe pour commencer un nouveau film, et Arthur Miller quitte lui aussi Hollywood pour passer quelque temps avec ses enfants qui sont en vacances. Marilyn se retrouve seule avec Yves Montand.

Si elle a jamais rêvé de ce tête-à-tête, son rêve est devenu réalité... Au téléphone, elle est complètement sens dessus-dessous, mais ne fait qu'une fois allusion à ce qui pourrait se passer entre eux : « Baby Lamb, qu'arriverait-il si Yves... essayait de ?... Que devrais-je faire ? »

— C'est ton affaire ! » Je sais qu'elle est complètement folle de lui, mais, lorsqu'il s'agit de ce genre d'affaires, je suis un peu démodée et imagine difficilement, forte de ma propre expérience, qu'on puisse tromper son mari. Mais, après tout, si elle a une aventure avec Yves Montand, cela ne pourra que la rendre heureuse, et c'est finalement mon unique souci. Quant à Arthur Miller, peut-être a-t-il délibérément quitté Hollywood pour la laisser seule avec lui ?

« Probablement serais-tu très heureuse au début, mais ensuite il se pourrait que tu aies bien du chagrin. Je crois qu'il aime profondément sa femme. »

— Je ne faisais que rêver, me répond Marilyn avec un petit rire étranglé. Aucun risque qu'il m'arrive quoi que ce soit de passionnant ici ! »

A Hollywood, se plaint-elle, elle ne fait que travailler : sa vie se partage entre le studio et l'hôtel. Les restaurants, les soirées, les réceptions sont bien rares : « Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de dormir ; là au moins, je peux rêver. »

Quelque chose d'extraordinaire lui arrive quand même à Hollywood, et dès son retour à New York — une fois terminé le tournage de *Let's Make Love*, elle me raconte tout, la voix haletante, tremblante d'émotion, le visage illuminé : « Nous l'avons fait ! Nous l'avons fait ! » me chuchote-t-elle en fermant à clé la porte de sa chambre pour se mettre à l'abri des

oreilles de May Reis. Et tard ce soir-là, elle me raconte tous les détails, en prenant manifestement un plaisir infini à se souvenir.

Oui, Yves Montand et elle se sont abandonnés ; ils ont cédé à leur irrésistible attirance mutuelle : « C'est naturel, nous étions faits l'un pour l'autre. C'est un homme... » « Tendre », « doux », « affectueux », ces mots reviennent au cours de la soirée.

« Et Arthur Miller ? »

Marilyn ne sait plus : « Je ne pense pas être la femme qui lui convient. » Il semble s'amuser beaucoup plus en compagnie de Simone Signoret : « Il lui faut une intellectuelle, quelqu'un avec qui il puisse parler ; quelqu'un qui lui ressemble, elle est tout à fait ce qu'il lui faut ! » Puis, après un long silence et un grand sourire rêveur : « Yves, lui, a besoin de moi. » Vite, elle touche du bois en formant le souhait de pouvoir, peut-être, l'épouser : « Je ne pense pas que cela fasse quoi que ce soit à Arthur. Mais Simone, je ne sais pas... J'espère, pourtant ! »

Quelques jours plus tard, Yves Montand doit s'envoler pour la France via New York, et Marilyn prévoit de passer quelques instants avec lui entre ses deux avions : elle loue une chambre — sous un faux nom — dans un hôtel proche de l'aéroport, commande des fleurs et du champagne. Ce jour-là, elle prend deux bains, un le matin et un le soir avant de partir en voiture vers ce rendez-vous secret. J'ignore ce qu'au juste sait ou devine May Reis, mais Marilyn l'emmène avec elle dans le cas où elle devrait affronter quelque indésirable publicité : « J'espère que nous n'allons pas tomber sur des journalistes ! Ce serait une catastrophe ! »

Malheureusement, tout marche de travers. Le lendemain matin, je pensais trouver une Marilyn resplendissante de bonheur, mais elle est en larmes, ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps : « Tout est fini ! Quelle idiote j'ai été, Lena, j'ai été idiote, et folle : pourquoi me suis-je mis de pareilles idées dans la tête ? »

Au bord de l'hystérie, elle me raconte en sanglotant que tous ses plans ont échoué, du début jusqu'à la fin : d'abord, à l'aérodrome, les agents de presse et les journalistes étaient déjà là, avec leurs questions indiscrètes et leur redoutable curiosité. « Maintenant, tout le monde est au courant, tous les journaux en parlent... » Ensuite Yves Montand n'a jamais voulu accepter de l'accompagner à l'hôtel : tout ce qu'il demandait, c'était de rentrer le plus vite possible à Paris auprès de Simone.

« Il a été très gentil : il m'a embrassée et il m'a parlé d'une façon adorable. Mais il ne m'a pas caché que l'idée de quitter Simone était ridicule : oui, c'est le mot qu'il a employé : « ridicule » ! Il espérait que j'avais été heureuse avec lui ; il m'a bien dit qu'il avait passé avec moi des « instants délicieux », en ajoutant qu'il espérait nous voir, Arthur et moi, prochainement à Paris... Voilà ! C'est tout ! A quoi tout cela a-t-il servi ? Tu avais raison, Baby Lamb... Mais j'ai trop de chagrin ! Pourquoi suis-je tombée amoureuse de lui ? Pourquoi... Au fond, je le sais très bien : c'est lorsque Simone a remporté l'Oscar. J'étais jalouse, je me suis dit : elle a l'Oscar, mais moi j'ai Yves ! Et en ce moment, ils sont ensemble à Paris... Ensemble ! Et certainement en train de se moquer de moi... »

Après cette déception, elle n'a pas longtemps à rester à New York car malgré son peu d'envie de sortir de chez elle, elle doit partir dans le Nevada pour commencer le film d'Arthur Miller, *The Misfits*. En attendant, elle ne fait rien d'autre que de rester en boule sur son lit et de manger tout ce que je lui apporte en regardant le portrait de Joe plus fixement que jamais : « Il ne m'aurait pas fait une chose pareille, lui ! »

J'essaie de lui expliquer qu'en Europe, les hommes prennent ce genre d'aventure avec beaucoup plus d'indifférence et de légèreté qu'en Amérique : « Loin des yeux, loin du cœur ! » disent-ils, ou bien : « Aujourd'hui là, demain partie ! » Personne, pas plus les hommes que les femmes, n'y voit autre chose qu'un instant privilégié qui laissera de bons souvenirs... C'est tout, ils n'en attendent rien.

— Oui, bien sûr, je comprends. Mon seul tort à moi est d'en avoir attendu quelque chose. Et regarde ce que j'y ai gagné... Merde, merde et merde ! »

Extrait de « Marilyn Monroe secrète » de Lena Pepitone, William Stadieni et Maurice Hakim, éditions Pygmalion-Gérard Watelet, Paris, 1979.

« C'était à deux doigts de coller entre nous. Mais Paris m'attend. » Et Simone...

Montand vu par Signoret

« MOMONE » LE TROUVE ÉPATANT

par Francis SCHULL

22 décembre 1951 : Mme Simone Kaminker épouse Ivo Livi. Les mariés ont déjà élu villégiature à Saint-Paul-de-Vence. (A droite, Gianni, le père de Montand, et Jacques Prévert, cigarette au bec.)

LA légende est bien établie : dans le couple Montand-Signoret, c'est elle qui pense, c'est lui qui parle. Mais il ne faut pas compter sur Simone pour l'avouer. Même entre les lignes. Ses interviews, le livre qu'elle a publié sur leur vie de couple, « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était » (1) ne laissent apparaître qu'une grande admiration parfois marquée d'une pointe d'agacement pour ce bel animal de scène qu'elle a surnommé « l'étalon » en raison de son caractère entier et qu'elle n'appelle que Montand. Yves, c'est l'autre, le premier, Yves Allégret.

Non, pas une phrase, pas un mot où elle ne livre la certitude de sa supériorité intellectuelle. Pas une phrase, pas un mot pour dire le contraire non plus, d'ailleurs. Des deux, c'est Montand qui regimbe quand on lui dit qu'elle l'a formé politiquement, moralement, socialement : « Oui, par respect pour Simone, j'ai appris des choses. Mais dans notre couple, elle n'a pas été l'intellectuelle et moi le con. »

Qui guide l'autre ?

Il est vrai que Montand « épate Momone ». Elle l'avoue humblement. Son côté caméléon, l'incroyable facilité à se mouler dans la peau de personnages très divers l'ont toujours sidérée. Pour un peu, sans doute, elle le verrait en haut-de-forme sur le perron de l'Elysée, prenant en main les destinées de la France qu'il regarderait au fond des yeux, comme il l'a déjà fait lors de son one man show télévisé des « Dossiers de l'écran ». Mais est-elle dupe de son phénomène d'époux ?

(1) *« La nostalgie n'est plus ce qu'elle était », par Simone Signoret, éditions du Seuil, Paris, 1975.*

— C'est difficile de faire rire les gens. Montand, lui, sait très bien faire rire les gens et il sait très bien les faire pleurer. Il a su d'abord le faire au music-hall, à l'époque où il ne faisait pas de cinéma (...). Aujourd'hui, c'est quand je le vois jouer qu'il m'épate. Quelqu'un qui joue « Des clowns par milliers » au théâtre et qui, à l'occasion, remonte sur une scène de music-hall pour donner un récital de deux heures comme il l'a fait en 1974 pour les réfugiés chiliens. »

Tout cela est, disons, d'ordre professionnel ou sentimental. Si l'on en croit Simone, Montand est un artiste accompli et un homme généreux. Le « fils de Rital » a su séduire la bourgeoise de Neuilly en la faisant rire, il l'a retenue en l'« épatant » (de toute évidence, il l'épate encore). Mais l'essentiel, pour ceux qui ne connaissent du couple que les duos politiques, les noms en bas d'innombrables pétitions — pudiquement séparées par l'ordre alphabétique — de rares films — « Les sorcières de Salem », « Compartiment tueurs », « L'aveu » — reste un mystère : qui, dans cet attelage prestigieux, guide les pas de l'autre ? Signoret, du seul fait qu'elle sache écrire — et bien écrire — et décortiquer avec une cruauté sans concessions pour personne, pas même pour elle-même, trente ans de vie commune, a l'avantage intellectuel. Montand, par sa présence, par sa force, l'emporte au punch. Ces deux tempéraments auraient pu s'opposer : ils se sont complétés. Il y a des gens, moins doués pour la synthèse, que cela étonne. Ils n'y croient pas. Tant pis pour eux...

Une fascination réciproque

1949 : l'année de leur rencontre.

« Un 19 août à Saint-Paul-de-Vence, à la Colombe d'Or, vers 20 h 30. C'était un soir de relâche d'une tournée d'été, rapporte Simone. Il était arrivé avec son pianiste Bob Castella et son guitariste Henri Crolla (...). Allégret et moi étions de grands amateurs de music-hall. On avait suivi Montand depuis ses débuts, mais de la salle. C'est Crolla qu'on allait voir en coulisses (...). Montand, on n'osait pas, sa loge était toujours pleine (...). En quatre jours, il s'est passé une chose fulgurante, indiscrète. Je ne savais pas que ça durerait si longtemps, mais ce qui s'était passé était irréversible, pour moi en tout cas (...). »

C'était l'époque où Montand était « un chat maigre qui cachait mal ses fautes de français et sa timidité derrière un sourire », un homme qui n'avait pas appris la gauche dans Marx et Lénine, mais dans les films américains de l'époque rooseveltienne, « Les raisins de la colère » ou même « Robin des Bois » avec Errol Flynn. Voilà le Montand que rencontre Signoret et auquel elle succombe.

— La première fois qu'il m'a vue jouer, c'est dans « Manèges », dit-elle. On vivait ensemble depuis trois mois déjà. Il a toujours prétendu que s'il avait vu « Manèges » avant de me rencontrer, il aurait beaucoup hésité à tomber amoureux de cette « salope ».

Autre version, celle de Montand lui-même : « Heureusement, je n'avais vu aucun de ses films. Ni « Dédé d'Anvers » ni « Manèges ». Oui, heureusement. Je n'aurais jamais, sinon, osé lui adresser la parole. »

De ce très classique coup de foudre, une chose à retenir : Montand et Signoret se connaissaient déjà, s'étaient déjà vus à la scène, à l'écran. Or, loin de les rapprocher, leur métier commun les séparait. Ce malentendu laissera bientôt place à une fascination réciproque :

« Tout à coup, écrit Signoret, je vivais avec quelqu'un qui savait faire ce que je ne savais pas faire et que je ne saurais jamais faire. J'étais curieuse, éblouie, intimidée (...). Quand Jean-Christophe Averty vient voir Montand à la maison, vient toujours le moment où il se tourne vers moi et me dit finement : « Celle-là, il la chantait à l'époque où tu étais groupie ». Les groupies suivent les chanteurs et les musiciens, elles sont généralement jeunes et jolies, sans occupations définies et surtout parfaitement interchangeables. Quand je suis devenue la groupie de Montand, il chantait dans une boîte appelée Baccara

On a dit — à tort — qu'il lui mangeait dans la main...

Décembre 1956 : Signoret et Montand vont découvrir les Russes. Les Hongrois, eux, connaissent déjà. Ils ont eu droit à une visite à domicile.

qui a disparu depuis longtemps et qui a d'ailleurs été la dernière boîte de sa carrière (...). Dans l'obscurité, je me plaçais derrière le bar, et là, debout avec le barman, je faisais la groupie. »

On reste un peu perplexe devant tant de modestie. L'actrice reconnue, adulée, regardant le bateleur avec des yeux ronds ? La bourgeoise intellectuelle, ambitieuse, éclatante de beauté, éperdue d'admiration pour ce fils d'immigré qui ne sait que chanter ? Heureusement, Simone va se reprendre :

« A la fin de « Casque d'or », je décidai de ne plus faire mon métier. Et je l'annonçai à la presse (...). Je voulais être là où Montand était. Je voulais aller me balader en tournée avec lui et les musiciens (...). »

Un petit incident, lors d'une tournée de Montand, va sauver Signoret du pot-au-feu et, accessoirement, rendre au cinéma français l'une de ses meilleures actrices :

« Ce jour-là, je tricotais comme aime à le faire une épouse effacée et comblée. Il *(Montand)* répétait, et ça n'allait pas exactement comme il voulait. C'est alors qu'il s'avisa de la disparition d'un petit bout de papier qu'il avait posé sur le piano, auquel on n'aurait jamais dû toucher, sur lequel il avait noté des choses de première importance. Tout à coup, voilà qu'on avait égaré la dépêche d'Ems, le bordereau attribué à Dreyfus. On le retrouva (...). Toujours est-il que le bruit des aiguilles à tricoter aidant, j'ai agacé mon mari. »

Ledit mari est plus qu'agacé : exaspéré.

« Il m'a contemplée un moment et a dit : « Tu fais quoi ? Tu es là, tu tricotes... » « Je suis là parce que je suis bien, si je n'étais pas là, je serais en train de travailler. » « Travailler, c'est vite dit. Pour travailler, il faut qu'on vous demande. »

Il y avait dix-huit mois que je ne travaillais pas. Je n'avais aucun mérite. Je n'avais aucun souci matériel. « Pour travailler, il faut qu'on vous demande ? Je pourrais être en train de tourner Thérèse ! » « Pour Thérèse, ils ne te voulaient pas vraiment, d'ailleurs, il paraît que c'est X... qui va le faire ». Comme c'est un truc qui fonctionne toujours très bien avec moi, je me suis levée, j'ai roulé consciencieusement mon ouvrage, planté parallèlement mes aiguilles à tricoter et j'ai pris un temps fou pour aller jusqu'au téléphone. J'ai cherché studieusement le numéro de la production. Je le connaissais par cœur. Je me disais : il va m'arrêter. » Mais Montand lit ostensiblement le journal. « Lentement, j'ai composé le numéro ; je ne joue pas au poker, mais ça doit être comme ça, les gros coups que Montand raconte après ses parties. J'ai dit : « C'est moi, Robert, je veux bien faire Thérèse. » Je m'attendais à tout, par exemple : « C'est trop tard, ça ne nous intéresse plus, Carné est fâché, Mlle X... a signé son contrat... » Mais si Robert Hakim jamais eu la voix d'un séraphin, il l'a eue ce jour-là en, me répondant : « Je suis bien content, signons demain. » J'ai raccroché. J'ai dit : « Tu vois. »

« On s'est beaucoup engueulés »

C'est peut-être là le passage le plus révélateur de « La nostalgie... » Celui où l'on découvre une Simone Signoret lucide, acerbe, même si elle ourle savamment ses phrases en évitant d'être trop pointue. Oui, elle aime Montand, oui, elle l'admire, oui, il la fascine. Un peu comme le serpent hypnotise le lapin. Mais derrière le talent et la grande gueule, elle discerne les faiblesses, même si elle ne l'avoue qu'à moitié : le cher grand homme doit être passablement insupportable au quotidien et la mesquinerie ne lui fait pas peur. Simone a soulevé un coin de la cuirasse. Ce qu'elle a vu l'a-t-elle effrayée ? Ou n'en dit-elle pas plus par pudeur ? En tout cas, elle ne mordra plus. Même si elle avoue un peu plus tard : « On s'est beaucoup engueulés », c'est pour ajouter aussitôt : « Heureusement, sinon ce serait tragique. Ça voudrait dire que nous ne nous

parlons plus. Que nous ne regardons plus autour de nous, que nous ne nous regardons plus non plus. Les choses peuvent changer, mais nous continuerons à nous engueuler, à nous aimer par conséquent. »

Désormais, Simone va ronronner, justifiant devant l'opinion publique les prises de position parfois controversées de son mari, l'épaulant, chantant son los et célébrant son intégrité.

Ainsi, lorsque Montand décide de partir à Moscou — en 1956 — malgré les menaces des producteurs français ; ou encore quand il « vide son cœur devant Khrouchtchev dont il est l'hôte.

Et enfin lorsque, invité à la Maison des écrivains de Moscou, il entre dans une de ses belles colères : « (...) Il les a insultés. Très vite, il a amalgamé leur muflerie présente, leurs lâchetés passées, et probablement à venir. Il leur a dit qu'il n'avait pas lu la plupart de leurs livres, mais que le seul fait qu'ils soient là vivants, à leurs âges, lui suffisait pour savoir qu'il n'aurait plus jamais envie de les lire. Il leur a demandé des nouvelles de Pasternak, il les a traités de sales vieux plumitifs, de courtisans, de démagogues opportunistes et, pour conclure, de sales cons ! »

Signoret s'attarde avec une admiration évidente sur la sortie de Montand. Ni son éducation bourgeoise ni son caractère ne la portent à ces coups de gueule plébéiens. Dans les familles, on dit que « ça ne se fait pas ». Montand, lui, le fait. Certains mots, certaines attitudes le mettent hors de lui. La froide Simone a eu quelques occasions de le regretter, à l'époque où les « compagnons de route » devaient s'exercer chaque matin aux restrictions mentales. Le regrettait-elle vraiment ?

La sincérité emportée d'Yves la surprend toujours — et la touche :

« Quand Montand se réveille un matin de février et annonce : « Je vais chanter », lui qui n'a pas chanté depuis cinq ans, qui vient de finir un film et qui va en commencer un autre ; quand, au lieu d'aller dire un petit poème pour telle ou telle organisation, il décide tout seul de redonner, pour une seule soirée, un seul récital à l'Olympia, et que tout l'argent, absolument tout l'argent ira aux réfugiés chiliens ; quand, il a dix jours pour se préparer, qu'il se remet au boulot, qu'il refait de la barre et qu'il remplit à ras bord l'Olympia où les gens paient jusqu'à dix mille, jusqu'à cinquante mille francs le fauteuil, c'est parce qu'il a eu un coup au cœur ! Ce n'est pas autre chose, ce n'est pas du militantisme. »

Bien sûr, le Montand de Signoret a parfois les couleurs un peu trop franches d'une image d'Epinal. Signoret, même lorsqu'elle aborde les aspects les plus délicats de leur vie — la très banale aventure avec Marilyn, par exemple — trouve à sa moitié des excuses touchantes.

Beaucoup de femmes s'en sont étonnées.

C'est peut-être que dans le couple Montand-Signoret, on pratique une forme supérieure de fidélité, où la possession compte moins que la lucidité. Ce qui manquera toujours aux « groupies », les vraies.

Un couple inséparable... des défilés de la « gôche » (ici aux obsèques de Sartre).

Montand et le jeu

DE RIDEAUX ROUGES EN TAPIS VERTS

par Gérard ORIOL

LE 23 janvier 1978, à 11 heures du matin, le baron Edouard-Jean Empain, « Wado » pour les intimes, un homme de quarante et un ans qui dirige un énorme empire industriel, est enlevé devant son domicile, un luxueux immeuble de l'avenue Foch, à Paris. Il ne recouvrera la liberté que deux mois plus tard, le 26 mars exactement. Les policiers qui mènent l'enquête apprennent très vite que le disparu avait une passion : le jeu. Que ce soit dans les casinos, ou surtout au cours de parties de poker entre amis, il lui arrivait de jouer en une seule soirée des sommes qui suffiraient à faire vivre une famille de « Français moyens » pendant plusieurs années.

« Les gens avec qui je jouais étaient des personnes honorables, sans casier judiciaire », dira le baron après sa libération.

Mais cela, à l'époque, les enquêteurs l'ignorent. Ne négligeant aucune hypothèse et, entre autres, que le milliardaire pourrait avoir été kidnappé pour une dette de jeu non honorée — une faute que ne pardonne pas un truand — ils sont donc conduits à s'intéresser aux personnalités du Tout-Paris qu'ils ont pu identifier comme étant ses partenaires habituels, dans l'espoir de recueillir un tuyau, un nom, une confidence qu'aurait pu faire « Wado » avant d'être enlevé.

Sur la liste des témoins, un nom, le plus célèbre peut-être, et qui ne manque pas de surprendre : Yves Montand. Certes, il avait parfois avoué — avec réticence, il est vrai — son goût pour les cartes, mais personne n'aurait alors soupçonné l'importance des mises qu'il engageait ainsi régulièrement. Et surtout contre l'un des plus illustres fleurons du grand capital...

« C'est vrai que j'ai joué au poker avec le baron Empain », déclare-t-il, après son audition, aux journalistes qui l'interrogent. « A défaut d'amitié, il s'établit une certaine complicité entre les joueurs et, quitte à jouer, je préfère le faire avec des gens qui ont les moyens. Les amateurs de poker me comprendront... »

En septembre dernier, à l'occasion d'une émission de TF1, il enfonçait le clou.

« Si M. Doumeng, par exemple, était venu à notre table, j'aurais également joué avec lui ».

Il faut vraiment aimer les cartes.

Joueur oui, flambeur non !

Pourtant, en règle générale, le jeu, le poker, Montand n'aime pas en parler.

« C'est affolant, dit-il. Tel journal monte en épingle le fait que je joue au poker comme si c'était ma nouvelle religion ! C'est agaçant. »

L'« étalon » rue dans les brancards dès que l'on aborde ce sujet. Un journaliste qui le questionnait se vit ainsi rabrouer vertement :

— On est à la PJ, ou quoi ?

Toutefois, de temps en temps, il accepte de se livrer, d'expliquer :

« Au poker, on ne peut pas cacher sa véritable identité, même sous une impassibilité apparente. C'est, à ma connaissance, le seul exercice où on découvre la vraie nature de ses partenaires. En fait, il s'agit de spéculer sur la faiblesse ou la maladresse de l'adversaire, en même temps qu'il cherche, lui, à déceler votre propre faille. Et puis, ouvrir un paquet de cartes neuves, les toucher, manipuler des jetons, c'est excitant. Avec les cartes dans les mains, j'ai l'impression d'être responsable de mon sort. »

C'est évidemment peu compatible avec l'image pieuse — trop pieuse sans doute — d'un moraliste :

« Qu'on ne me parle surtout pas d'immoralité, répond Montand. Si immoralité il y a, qu'est-ce qui est plus immoral ? Qu'un type de ma condition risque sa cagnotte, sans toucher à son capital, ou qu'une personne de condition modeste puisse perdre chaque semaine au tiercé, trente, cinquante, voire même cent francs sur un budget déjà maigre ? Je veux simplement signaler ceci, c'est que l'on a joué, en 1981, près de vingt milliards de francs lourds au tiercé. Et je ne crois pas que se soit M. Rothschild ou M. Dassault qui jouent au tiercé... »

Montand, lui, qui gagne très bien sa vie, qui est l'un des acteurs français les mieux payés, qui touche plusieurs centaines de millions par film (« mais pas pour n'importe quel film »), s'est toujours fixé une limite, un plafond à ne pas dépasser. Sa cagnotte, ce qu'il peut perdre sans mettre en danger l'équilibre de ses finances, ce sont les royalties de ses disques, dix à quinze millions de centimes par an selon ses dires. En outre, sur chacun de ses contrats cinématographiques, ceux des films qu'il ne tourne pas gratuitement ou pour presque rien (« il y a des films où les gens peuvent payer, alors, c'est la partie de poker : on demande tant. Si l'on peut obtenir le maximum, pourquoi voulez-vous le refuser ? »), il réserve une partie en argent liquide, uniquement consacrée au jeu. Tout est prévu, réglé, comme dans le meilleur de ses spectacles. Gagnant ou perdant, il s'en sort toujours très bien. Joueur, oui, flambeur, non.

Au contraire de ces cigales qui se sont ruinées autour des tapis verts : Rudolf Valentino, Henri Garat, Jules Berry qui fut son partenaire dans son tout premier film, en 1945, « Etoile sans lumière », ou plus récemment, Bella Darvi. Philippe Bouvard, avec qui il a joué souvent autour de la même table, a vu le gouffre de très près à plusieurs reprises. Et s'il s'en est sorti, ce n'est pas sans y laisser quelques plumes. Quant à Darry Cowl qui, sur un tournage, abandonnait l'équipe de réalisation, le week-end, pour aller jouer au casino le plus proche, il est aujourd'hui le premier à reconnaître qu'il serait encore une vedette à part entière s'il n'avait pas autant flambé sur les tables de baccara ou de roulette.

Omar Sharif a fait sauter la banque d'un casino italien, un soir

Montand a pratiqué, sur le tard, le jeu de la vérité. « Au poker, dit-il, on découvre sa véritable nature. » (Photo tirée de « César et Rosalie »)

de 1966. En quatre tours de roulette, il a empoché 190 millions de centimes. Et s'il était au casino ce soir-là, c'est parce qu'une starlette avait refusé ses avances.

Victor Lanoux, lui, a été formé par son père. Un joueur de poker professionnel. Jean Amadou, qui s'est fait interdire de casino, tout comme Gérard Oury, a perdu, une nuit de poker, une 203 Peugeot toute neuve. Jacques Riberolles, qui l'avait accompagné, laissait sur la table, en partant, les clés et les papiers de sa Citroën, neuve également.

Quant à Pierre Richard, toute son équipe et lui ont perdu en six semaines une petite fortune sur les tables de roulette et de black-jack du casino de Deauville, alors qu'ils tournaient « Je suis timide mais je me soigne ». Deux jours après leur départ, Mesrine récupérait le tout, les armes à la main.

Des parties de quarante-huit heures

Durant l'été 1969, un quotidien consacrait au sympathique truand du « Diable par la queue » un article curieusement titré : « Yves Montand ouvre une usine de cartonnage à Deauville » :

« Entendez par là qu'il est arrivé avec quelques amis sûrs, un panier de jetons et assez de jeux de cartes pour approvisionner un petit cercle parisien pendant une année. Du coucher au lever du soleil, Montand et ses pokéristes s'en donnent à cœur joie. Certaines parties durent quarante-huit heures. »

Dans leur livre « Le chant d'un homme », paru aux éditions Laffont, Richard Cannavo et Henri Quiqueré rapportent :

« Le poker, c'est incontestablement la grande passion de Montand. Il y passe des nuits entières, assis autour d'une table avec quelques amis, dans des salles embrumées. Immobile, des heures durant. Plus concentré que jamais. Dans ce rôle, il est incomparable. »

C'est l'une des contradictions du comédien. Lui qui a la bougeotte, qui ne peut pas endurer de rester en place un seul instant, sauf quand il est question de travail, qui commence à s'agiter sur sa chaise quand un repas traîne en longueur, qui ne supporte pas d'être enfermé, reconnaît :

« Je manie des cartes des nuits entières. »

Cette passion, elle est née en 1968. Et il semble bien que l'initiateur, le maître ait été Jean-Louis Trintignant, autre grand joueur devant l'Eternel. Et qui aurait ainsi pris à Montand des sommes considérables.

Il n'aime pas les casinos. Depuis cette scène de « Premier-Mai » on a rarement vu Montand à la roulette.

« C'est certainement vrai, estime Pierre Granier-Deferre (1). Comme le dit Yves lui-même, je crois qu'il a payé très cher l'apprentissage du poker. Mais je crois aussi que maintenant, les sommes fabuleuses, c'est plutôt lui qui les reprend. Au début, il a payé très cher, donc, parce qu'il aimait ça et, pour commencer, on paye toujours très cher ce genre d'apprentissage. Mais depuis cette époque, s'il rejouait avec Jean-Louis, je ne sais pas s'il ne lui reprendrait pas de l'argent...

» Yves, je l'ai vu tenter deux ou trois coups de folie, mais alors de folie pure ! C'était évident qu'il allait à la catastrophe. Mais en fait, c'était la folie qui l'intéressait à cet instant-là, seulement la folie. Et ça j'aime bien, il est capable de démesure. »

Joueur invétéré, même s'il préfère les grosses parties, Yves Montand est capable de jouer « pour des haricots ».

« Avec nous, en Corse, poursuit Pierre Granier-Deferre, pendant le tournage du « Fils », il a beaucoup joué (2). Au poker, puisque c'est sa passion. Et je dois dire que lui était un joueur, non pas professionnel, mais enfin il joue beaucoup, et nous, nous étions de petits amateurs. Alors il a joué d'une manière très... gentille. Il était là pour s'amuser, pas pour autre chose, et il veillait soigneusement à ce que les mises ne dépassent pas certaines bornes financières... Il jouait pour s'amuser. Et il était divin. Divin. Et en plus, il nous donnait la leçon. C'était très très drôle : c'était César (de Pagnol) enseignant aux autres le maniement des cartes. Pourtant, je sais pour l'avoir vu jouer avec d'autres personnes, beaucoup plus retorses, beaucoup plus à l'aise financièrement, qu'il peut être redoutable. Redoutable, oui... ».

De son côté, Costa Gavras raconte :

« Il est trop fort pour moi. Il nous matraque. On joue des allumettes, mais là encore, il a cette manière de s'imposer. Il finit toujours par vous avoir, par vous prendre toutes vos allumettes. Dans ces moments-là, ce n'est pas l'acteur, c'est le personnage qu'on admire. »

Dernièrement, Yves Montand déclarait ne plus avoir touché une carte depuis 1981, absorbé qu'il était par son « one man show », puis sa tournée à travers le monde. A l'époque, pour annoncer son retour sur la scène de l'Olympia, où on ne l'avait pas vu depuis 13 ans (un chiffre « porte-bonheur » !) (3), un journaliste écrivait :

« Les jeux sont faits, rien ne va plus ! Sur le tapis vert du destin, Yves Montand aujourd'hui pousse une carte capitale : en remontant sur la scène de l'Olympia après treize ans d'absence, cet être d'exception engage sans doute en cette soirée d'automne le plus fabuleux coup de poker de toute sa prodigieuse carrière. »

En réalité, c'est bien de cela qu'il s'agit. Toute sa vie, toute sa carrière, Montand l'a menée comme une partie de cartes. Toute sa vie est faite de risques, de défis, de paris, de remises en jeu. Avec souvent des réussites et parfois des échecs. Comme aux cartes. Et en suivant son instinct. Comme au poker.

« L'instinct, c'est ce qui vient en premier. Je ne fais rien sans cette petite étincelle intérieure qui me dit : OK. Vas-y. »

(1), (2) *Dans « Le chant d'un homme », op. cit.*

(3) *Yves Montand est né un vendredi 13.*

Comme dans une relance, au poker, après avoir soupesé l'adversaire.

Et puis, bien sûr, il y a la chance. Cette chance qui l'a toujours servi.

Sous l'Occupation, réfractaire au STO, il monte à Paris. Il y échappe de peu à la Feldgendarmerie grâce à la présence d'esprit du propriétaire de l'hôtel où il loge, un Grec qui le fait passer pour son neveu. « Un grand artiste, voyons ! » La chance.

C'est d'ailleurs dans cet hôtel que Montand va faire la connaissance du poker. Mais ce ne sera alors qu'une brève rencontre.

« Il avait poussé, un soir, par inadvertance, la porte d'une pièce au rez-de-chaussée de l'hôtel, raconte son ami Jorge Semprun. Il y avait vu, à la lumière crue d'une lampe, une demi-douzaine de types qui jouaient aux cartes, dans un silence à couper au couteau, une fumée bleue de cigarettes comme un brouillard, et un tas incroyable de billets de banque sur le centre de cette table de poker et il s'était dit que ce n'était pas possible, que c'était du cinéma, que c'était comme au cinéma, dans les films de James Cagney, et le Grec, qui était dans un coin de la pièce, lui avait demandé s'il voulait jouer, mais il avait hoché la tête négativement, il était parti après un dernier coup d'œil sur le monceau de billets de banque que l'un des types était précisément en train de compter, dans un silence « à couper au couteau ». » (4) La reine de cœur est restée muette. Il n'a pas été touché par la grâce.

Plusieurs années s'écouleront, durant lesquelles il connaîtra des fortunes diverses, professionnelles et sentimentales.

(4) *Jorge Semprun, « Montand, la vie continue », éd. Denoël.*

En 1949, Montand n'a toujours pas tâté des cartes. Le poker, pour lui, ce n'est que le souvenir de ce qu'il a aperçu un soir, pendant la guerre, à son hôtel. 1949 sera pourtant une année faste : il fait un retour triomphal au théâtre de l'Etoile, il chante au mariage d'Ali Khan et de Rita Hayworth. Et surtout, il réussit le plus beau coup de poker de toute son existence, un fabuleux banco, un fantastique quitte ou double. Montand rencontre et... séduit Simone Signoret.

Des jeux complémentaires

Une fois unis pour le meilleur et pour le pire, Yves Montand et Simone Signoret vont adopter les mêmes règles du jeu, les défis, les risques, les paris. Ne pas se laisser impressionner par les autres et faire tout pour gagner. Cette fois, il n'est plus seul à jouer.

En 1956, un nouveau défi à relever se présente à lui. Il doit se rendre en URSS et dans les pays de l'Est pour y donner une série de représentations. Seulement, les Soviétiques viennent de réprimer dans le sang la révolution hongroise, et le moment paraît mal choisi. Il hésite.

« Nous avions reçu des lettres de menaces... Je vous passe les menaces de mort, les télégrammes, etc. Tout cela m'a farouchement, d'ailleurs, incité à partir quand même. Je ne suis pas particulièrement courageux, mais quand on me met au défi, ça m'emmerde. »

Une décision qui lui vaut, à son retour, d'être boycotté par les principales maisons de production. Jusqu'à son départ pour les Etats-Unis, il ne tourne que quelques films qui sont loin d'être des chefs-d'œuvre. Dont tout de même « Les sorcières de

Yves Montand en compagnie du baron Empain. Quand une passion commune a raison des différences de classes.

Salem », « Le père et l'enfant », où on le voit jouer à la roulette et « La loi », où il incarne un truand spécialiste du jeu... de la loi. Le jeu encore et toujours !

A la fin de 1959, une tournée triomphale de trois mois de New York à San Francisco lui ouvre les portes de Hollywood. George Cukor lui propose d'être le partenaire de Marilyn Monroe dans « Le milliardaire ». Un nouveau défi...

Si le film obtient peu de succès, il lui ouvre en revanche le chemin du cœur de Marilyn. Simone Signoret, qui connaît les règles du jeu, fait contre mauvaise fortune bon cœur :

Dessin de Vassilieff

« Vous connaissez beaucoup d'hommes, vous qui seraient restés insensibles en ayant Marilyn Monroe dans leurs bras ? »

Plus tard, beaucoup plus tard, Yves Montand dira :

« Moi, je ne suis pas en acier. Seulement, il fallait l'intelligence de Simone pour comprendre ça. Elle a été exemplaire, elle a été comme une femme intelligente doit l'être, ou tout simplement comme une vraie femme. Elle a permis que je reste en Amérique pendant trois mois et elle s'est comportée avec une sagesse et une lucidité tout à fait extraordinaires. »

A ce moment-là, par chance, leurs jeux étaient complémentaires. Mais il s'en serait fallu d'un rien pour que la partie soit perdue pour l'un et l'autre.

De retour en France, Montand doit se battre pour devenir, comme il l'a toujours voulu, le premier. Sa chance de redémarrer, il la doit à un jeune réalisateur qui l'engage pour « Compartiment tueurs », Costa Gravas. Un joueur lui aussi. Un amateur de sensations fortes.

« ...Costa se livrait parfois à l'un de ses jeux favoris, raconte Jorge Semprun. Sans ralentir le moins du monde — et il roule plutôt vite —, il éteignait brusquement les phares de son automobile. La course aveugle, dans le noir, était impressionnante. »

Montand le joueur n'aimerait-il, lui, que les risques calculés ? Non, si l'on en juge à d'autres souvenirs automobiles, ceux de « Grand Prix », qu'il tourne en 1966 sous la direction de John Frankenheimer. Il y incarne un pilote de formule 1 :

« Nous avions l'impression d'entreprendre une course à la mort. Pour un million de dollars je ne retournerais pas ces scènes-là. Aujourd'hui seulement, je réalise les risques que nous avons pris. Les compagnies d'assurances l'avaient réalisé avant. Venus voir le tournage, un jour de pluie, sur le circuit anglais de Brands Hatch, les émissaires anglais de la Lloyd annulèrent immédiatement l'assurance-vie de James Garner. Et puis, il y a eu les raccords en vitesse réelle. A Spa, sous la pluie, on fonçait à une vitesse fantastique et on n'avait aucune visibilité. Je me disais : arrête, Montand, arrête, c'est pas ton métier... »

Une fois les cartes redistribuées, la partie peut recommencer. Elle ne s'arrêtera plus. Peu à peu, Montand va sortir de son rôle de comédien. Il ne va plus jouer le personnage qu'il incarne, il va être le personnage.

Une façon de s'imposer

Bien sûr, dans des films où on lui demande d'être un joueur, comme dans « Le diable par la queue » ou « César et Rosalie », où tout son talent de joueur de poker et de brasseur de cartes peut s'épanouir.

Dans d'autres aussi, « Vincent, François, Paul et les autres », par exemple, où il joue un perdant.

« J'ai reculé avant de voir le film. Parce qu'on a tous raté quelque chose, parce que lorsque je passe des nuits de veille à jouer au poker, le lendemain, dans la glace, j'ai la tête de Vincent. »

En ce qui concerne « Etat de siège », il explique pourquoi il joue un personnage aussi peu conforme à lui-même : « Je suis un joueur de poker. Aussi y a-t-il eu, pour moi, l'excitation de jouer un personnage de l'autre côté. »

Pour « être » le personnage, Montand ne néglige rien. Pour « Police Python 357 », « il a lui-même fourbi l'étui du Python pendant des semaines avant le tournage, raconte Alain Corneau, le réalisateur. C'était vraiment devenu le sien, sans parler bien sûr de son entraînement aux tirs rapide et instinctif qui fut mené de façon quasi professionnelle au Centre national de tir de la police nationale ».

Résultat : il est devenu le commissaire Ferrot.

Et pour « L'aveu », ce fut bien pis encore. Pour tourner le rôle, Montand a fait la grève de la faim. Toute l'équipe est elle-même soumise à un régime draconien. Montand, lui, habite la chambre la plus médiocre de l'hôtel, il porte les menottes. Mais il va aller encore plus loin. Au cours d'une scène d'interrogatoire, pour les besoins des différentes prises de vues, l'accessoiriste avait préparé dans un coin un plateau de sandwiches. A un moment, pendant une pause, Montand, affamé, ne peut plus se retenir. Il se précipite vers les sandwiches, en attrape un et le dévore gloutonnement.

« Pendant quelques secondes, affirme-t-il à Jorge Semprun, j'ai cru que les policiers allaient me tomber dessus à coups de poings et de bottes. Pendant quelques secondes, j'ai oublié les projecteurs, les caméras, le film, pour me retrouver dans la réalité de cette fiction... »

« Pendant quelques secondes, Montand a été de l'autre côté du miroir. » (5)

Ce jour-là, il avait touché une quinte flush.

Mais il ne gagne pas toujours, il lui arrive de ne pas avoir de jeu, de perdre, par exemple quand il sent qu'il a été piégé.

Par Lelouch, par exemple, dans « Vivre pour vivre » :

« Il m'avait raconté une histoire et il en a tourné une autre. »

Ou bien encore, dans « Melinda », de Vincente Minnelli, où Barbra Streisand, sa partenaire, a fait modifier le scénario à son avantage, tirant toute la couverture à elle.

« Je comprends très bien qu'on puisse changer le scénario, mais la moindre des choses, la moindre des corrections, c'est qu'on le fasse d'un commun accord. »

Le contrat mirobolant qu'il avait obtenu ne changeait rien à l'affaire...

Avec « Tout va bien », un film de J.L. Godard qu'il avait accepté de tourner gratuitement, rien n'allait plus, justement.

« Nous avons travaillé, Jane Fonda et moi, quatorze jours dans l'ignorance totale de ce que nous faisions...

Montand venait de se faire « décaver ».

Mais quoi qu'il en soit, si Montand a gagné la plupart du temps, c'est qu'il n'a jamais triché. Ni sur son âge, ni sur ses rides, ni sur la couleur de ses cheveux. L'argent qu'il a gagné, il n'en a jamais eu honte. Ses engagements, il les a assumés jusqu'au bout.

« Quand on a fait « Z » sur les colonels grecs, il faut faire « L'aveu » sur les horreurs du stalinisme... »

Beau joueur, quand il perd, il sait le faire avec panache. Reconnaître qu'il s'est trompé. Comme au poker, il faut payer pour voir. Ça fait partie du jeu. Montand aime citer cette phrase de Brecht : « Celui qui ne sait pas est un imbécile. Mais celui qui sait et qui ne dit rien est un criminel. »

Il faut savoir aussi parfois se recaser... On paye pour apprendre, mais on n'apprend pas en trichant.

La conclusion, c'est Costa Gavras, son metteur en scène fétiche, qui la donne :

« ...Il joue bien et il nous possède toujours. C'est une façon de s'imposer. D'être le meilleur. Le premier, c'est lui. Toujours. C'est le monsieur qui nous fait rire. Des petites histoires, avec lui, ça suffit. Au poker, c'est pareil : il vous désarme. Mais nous, devant Montand, on aime bien être désarmés... »

Ni vedette, ni star — des mots qu'il déteste —, Montand préfère qu'on lui reconnaisse le titre de « bon artisan ». Eh bien, si un jour, pourquoi pas, il prenait l'envie à cet artisan, à l'instar de Ronald Reagan qui a fait le même métier que lui, d'avoir « un destin national », d'être le premier, encore une fois, il ne se trouverait pas en si mauvaise compagnie. Georges Pompidou adorait jouer aux cartes. Quant au général de Gaulle, sa passion pour les réussites était bien connue. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est mort. Les cartes à la main.

(5) *Jorge Semprun, op. cit.*

« César » est devenu, au fil des parties, un joueur redouté. Mais ça lui a coûté cher, très cher...

Montand, c'est de l'argent

UNE FORTUNE TRANQUILLE

LES communistes ont longtemps hésité avant de répondre aux critiques, puis aux attaques de Montand.

En répliquant sur le fond, ils prenaient de gros risques. Contester son talent, c'était impossible. Restait l'homme, les méandres de sa carrière, ses fréquentations, ses loisirs et... son argent.

L'argent, l'argent tabou, le fric immonde, qui corrompt ce qu'il touche et ceux qui le touchent.

Naguère, quand il commençait à prendre ses distances, la presse du Parti évoquait son voyage chez le « Grand Satan » américain. Aujourd'hui, elle rappelle ses parties de poker avec l'ennemi de classe, le baron Empain, ou donne le chiffre de ses cachets... L'épithète infâmante de « milliardaire » accolée à son nom, la dénonciation du Goulag ou du sort fait aux Polonais n'a plus la moindre valeur dans la bouche de Montand.

C'est du moins ce que l'on pense à « l'Huma ».

Ce procédé n'est pas très original : il fut employé, autrefois, à peu près dans les mêmes termes et pour le même usage — mais Montand partait alors en guerre contre les « bourgeois » — par les journaux de droite.

Lorsqu'il chantait :

« Je suis tourneur chez Citroën
J'peux pas m'payer des distractions tous les jours de la semaine » (1),

on entendait grincer les dents du critique du « Figaro ». Enchaînait-il avec :

« Quand je touche ma paie à la fin du mois
Je sais qu'à Puteaux y a des gars plus riches que moi » (2),

la rédaction entrait en transes.

La droite déclinait « prolétaire-propriétaire », la gauche ne retient de... « saltimbanque » que les six dernières lettres.

Les relations de Montand avec l'argent paraissent pourtant simples : il en a manqué, il en a voulu, il en a gagné, il en a.

Il ajoute volontiers qu'il en fait ce qu'il veut. Mais pas n'importe comment.

« Montand, rappelle le chanteur-acteur Carlo Nell, est un Toscan. Autrement dit, un Auvergnat de l'Italie ! Je le connais depuis trente ans et il porte toujours des chaussures à lacets... »

Rassurez-vous : pas les mêmes...

Ce point est toutefois à noter : Yves Montand n'a pas adopté les habitudes ostentatoires du milieu « show-biz » auquel, du reste, il n'appartient pas. « J'ai rencontré Yves en 1970, déclare Claude Sautet (3), et depuis cette époque, je ne lui vois rien de neuf ! Montand ne la ramène pas : il arrive au tournage avec son chauffeur, mais ne posède ni Rolls ni yacht (il a horreur de la mer) (...). Pour aller déjeuner, on a pris plus d'une fois le métro... et sans photographes ! »

Bien sûr, beaucoup de gens prennent le métro, et la plupart n'ont pas le choix. Mais Montand, lui, l'a.

En réalité, il semble que ce grand gaillard qui vous tutoie à la première rencontre n'éprouve aucunement le besoin de s'imposer par ses signes extérieurs de richesse. Un acteur qui fait 612 000 entrées en dix-sept semaines (4) n'a pas besoin de « la ramener », comme dit Sautet, pour épater sa concierge.

Il s'en passe d'ailleurs à son domicile de la place Dauphine, où il loge depuis 1952. L'appartement comporte un living, une chambre, une salle de bain et est meublé de façon classique et simple. Au rez-de-chaussée, une grande pièce donne sur le quai des Orfèvres : c'était la boutique du dernier des orfèvres, dont Montand a repris le bail...

Belle adresse, joli point de vue, en somme un pied-à-terre pour bourgeois tranquilles et cossus.

La maison d'Autheuil-Anthouillet, dans l'Eure, est d'une tout autre ampleur, sinon d'un tout autre style : baptisée le « Château Blanc » par les naturels, c'est un manoir du XVIIIe siècle, comportant une bonne dizaine de pièces. Le couple Montand-Signoret en fit l'acquisition en 1953, pour quatorze millions de l'époque : « Une bonne affaire », explique Bob Castella, le pianiste-accompagnateur-secrétaire-homme à tout faire de Montand. Des fenêtres « à la française », de sa thébaïde « le grand escogriffe » a vue sur une balustrade de pierre, un vaste parc, une allée de vieux arbres...

Depuis trente ans, c'est ici que Montand jette l'ancre quand il ne tourne pas. A moins qu'il ne s'installe à la Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence, un relais trois étoiles au soleil des Alpes-Maritimes.

— Vous comprenez, explique la propriétaire, Mme Roux, Montand et Signoret se sont mariés chez nous. On les voit depuis 1949 ; ce sont des enfants du pays !

Une pareille fidélité ne pouvait avoir, dans l'esprit

(1) *« Les grands boulevards ».*

(2) *« Luna Park ».*

(3) *Montand tourna sous sa direction « César et Rosalie », en 1972, et « Garçon ! » en 1983.*

(4) *« Tout feu, tout flamme » (1982) : un succès très moyen.*

Montand dans ses meubles : en haut à droite, saucissonnant dans son appartement de la place Dauphine. A gauche et ci-dessous, le manoir d'Autheuil. « La roulotte d'artiste c'est bien. Mais la pierre, peuchère, c'est encore mieux ! »

de certains, qu'une explication : les « enfants du pays » avaient poussé l'amour filial jusqu'à acheter pour partie le berceau de leurs amours. Et bien non : Montand n'a pas déposé quelques-uns de ses œufs dans le nid de la Colombe d'Or. En revanche, il s'est associé aux Roux dans l'achat d'un gentil bistrot, doté à l'étage de plusieurs studios, qui a troqué son enseigne de La Résidence pour celle du Café de la Place. Et cela, à un jet de boule de la Colombe d'Or. On voit que si Montand ne publie pas sa déclaration de revenus, ce que l'on sait de son patrimoine évoque plus la gestion d'un père de famille que la folie des grandeurs des stars hollywoodiennes.

Reste l'argent de poche... et la « flambe ». Si Montand ne joue plus, il a joué et gros (5). Il affirmait alors consacrer à sa passion les royalties de ses disques. Dans l'enveloppe « poker », il a aussi pu glisser les droits que lui valurent les 2 600 000 disques qu'il a commercialisés depuis 1958 sous le sigle « Phonogram », l'album « Olympia 81 » s'étant vendu, à lui seul, à 400 000 exemplaires. A raison de dix pour cent par album de 100 F, cela fait beaucoup de salaires de « tourneur chez Citroën ».

Allons bon : voilà que les mauvaises habitudes reviennent.

Il n'est que temps de clore le procès. Monsieur Montand peut dormir tranquille sur les matelas cousus d'or qui sont, à en croire « l'Huma », sa couche de prédilection. Nous ne saurions, pour notre part, lui reprocher d'avoir rempli les salles et touché son écot de bon faiseur.

(5) *Voir l'article « De rideaux rouges en tapis verts ».*

A la manière de Saint-Simon

UN BATELEUR FAIT GRAND BRUIT

par Jean-Michel ROYER

GRAND pasticheur devant l'Eternel, Jean-Michel Royer a mobilisé cet hiver une soixantaine d'auteurs classiques et modernes pour écrire ses « Prophéties de Nostradamus pour le roy François » (éditions du Pré-aux-Clercs). En supplément à cette brillante chronique de la « Révolution des roses », il nous propose ici quelques pages inédites des fameux « Mémoires » de Saint-Simon où le noble duc caresse Yves Montand — avec des épines.

LES premiers jours de l'an de disgrâce 1984 virent la trogne du bonhomme Montand occuper les étranges lucarnes et, de là, les boîtes à babil et les colonnes des gazettes ; les échoppes des libraires alloient être submergées elles aussi, quelques semaines plus tard, par le flot montant de cette « Montand-mania » qui apparut à tous ceux qui ourdissoient la cabale contre le roy François comme la plus salubre des épidémies dont la Providence pouvoit favoriser le malheureux royaume de France, mais que les bossuets roses et les savonaroles rouges ne cessèrent d'anathématiser, y ayant reconnu un nouveau fléau de Dieu.

Né Ivo Livi, d'une famille d'humbles manants de Toscane, le jeune saltimbanque ultramontain, devenu Marseillois, avoit pensé s'anoblir en relevant l'antique patronyme de Montand, qui, en vieux françois, signifie *fier* et *brave*.

Il avoit en effet de la bravoure à revendre ; mais il ne manquoit pas non plus de fierté, sinon d'impudence et de morgue ; beaucoup de grâce dans le maintien et la parole, malgré le fruste et le rugueux qu'il affectoit ; de l'esprit, qu'il ne négligeoit point de cultiver, bien que les *galéjades* et les plaisanteries salées formassent tout le fonds de sa conversation ; surtout admirable courtisan de la populace, s'efforçant de lui ressembler en tous points pour qu'elle ne doutât pas d'avoir en lui sa plus parfaite incarnation ; familier et *bon zig* avec le commun, par une affectation qui voiloit sa vanité et le faisoit aimer du vulgaire ; au fond, l'orgueil même, et un orgueil qui vouloit tout, qui désiroit tout.

On le vit bien quand un faquin de gazetier d'Ondes-Deuxièmes se permit, pour le pouiller, de comparer son destin à celui de l'Empereur du Nouveau-Monde :

« Hé ! nous sommes tous les deux comédiens, c'est vrai, laissa tomber le Montand avec un mépris souverain ; mais la médiocrité de Ronald Ier n'est-elle pas aussi insigne que l'est ma gloire ? S'il est monté sur le trône d'Amérique, n'est-ce pas, avec tout le perçant de l'évidence, pour cette seule raison que ni le théâtre, ni les lanternes magiques n'ont voulu de lui, fors dans des rôles que, pour ma part, je n'aurois pas acceptés pour un empire ? »

Les exégètes avoient passé leurs jours et leurs nuits (qui eussent certes été mieux employés à d'autres exercices) à se demander si le Montand, faisant sa devise du fameux « Quousque non ascendam ? » (1), n'entendoit pas par là qu'il méritoit lui-même un trône, et mille fois plus de puissance que n'en avoit l'Empereur, puisque à la différence de ce dernier il avoit remporté sur les planches des triomphes dont l'Univers entier avoit retenti, et s'étoit acquis aux lanternes magiques d'Hollywood une renommée immortelle — laquelle avoit éclipsé jusques à celle, pourtant planétaire et quasi cosmique, de son amante dame Marlène Monroe, de sainte et révérée mémoire.

*
**

Les anciens auteurs, que nos petits esprits d'aujourd'hui traitent avec autant de dédain qu'ils en méritent eux-mêmes, content la geste du Phrygien Montan, ou *Montanus ;* cet illuminé du deuxième siècle après Notre Seigneur Jésus-Christ professoit la supériorité du prophétisme sur toute hiérarchie ecclésiastique, annonçoit la venue imminente du Paraclet, et prônoit la recherche du martyre ; son verbe, éloquent entre tous bien qu'apocalyptique, lui valut de nombreux adeptes dans toute l'Asie mineure ; le plus connu des *montanistes,* comme on les appeloit, ne fut-il pas le Carthaginois Tertullien, célèbre pour les foudres qu'il lança contre les gens de spectacle, ainsi que contre les époux mariés en secondes noces, lesquels il tenoit pour adultères ?

Le vieux Tertullien ne manqueroit pas, pour cette double raison, de tonner contre notre Montand de la fin du XXe siècle ; et pourtant ce dernier ne vaticine-t-il point comme s'il descendoit de la branche du Montan phrygien, voire comme s'il y remontoit, tel un singe ?

Hérétique de la sainte Eglise marxiste, apostolique et roumaine, dont il fut jadis le plus fervent des catéchistes et des prosélytes, ne combat-il pas celle-ci avec une fougue digne des premiers chrétiens renversant les vieilles idoles ?

Ne voue-t-il pas au bûcher tout ce qu'il adoroit hier, au point que sa rouge, robuste et bien-aimée compagne, dame Simone Signoret, semble aujourd'hui en grand danger de rôtir elle-même un jour dans les flammes, telle Jeanne d'Arc ?

Ne s'est-il pas fait une spécialité, contre ses anciens amis auxquels les écailles ne sont pas tombées des yeux, de furieuses colères, d'ires épouvantables et d'écumants *coups de gueule* dont on ne sauroit douter que, le matin, il les étudie devant son miroir pour les improviser le soir aux feux de la rampe, mais

(1) *« Jusqu'où ne monterai-je ? » C'était, servant de légende à un écureuil grimpant vers les cimes, la devise de Fouquet.* (N.d.T.)

Dessin de Vassilieff

que son art d'histrion vieilli sous le harnois rend dignes des saintes fureurs des prophètes antiques ?

Et ne diroit-on point, parfois, que notre nouvel illuminé, grisé par l'encens qui monte vers ses narines, ivre d'abord de louange, puis d'admiration, enfin d'adoration, imite le Montan du IIe siècle au point de se prendre lui-même pour le Paraclet ?

Certes, bien que ses anciens chaperons rouges (restés, dans le secret de leur cœur, les adeptes du feu tsar Joseph aux fortes moustaches) lui infligent mille supplices, ne cessant de le fouailler de leurs plumes vitriolées et de leurs crocs vipérins, Montand diffère de son illustre prédécesseur phrygien en ceci qu'il laisse à d'autres les âpres voluptés de l'ascétisme et la recherche hallucinée du martyre.

Mais nos modernes jésuites n'opinent-ils pas, non sans de fortes raisons, que la possession de montagnes d'or n'interdit point de vibrer de toute son âme aux affres des « damnés de la terre » ? Les maîtres queux de la nouvelle cuisine métaphysique ne recommandent-ils pas, pour assaisonner le caviar, le foie

gras et même le bœuf miroton, un zeste de mauvaise conscience ? Et qui ne voit que l'on peut être un saint Sébastien même sur un lit de roses, même sur un matelas de dollars ?

*
**

Quoi qu'il en soit, en ces premiers mois de l'an 1984, l'ancien promeneur des Grands Boulevards — où il y a, nul ne l'ignore, « tant, tant de choses à voir » — étoit devenu le Prophète de la France profonde, à défaut d'être celui de l'Asie Mineure, vouée alors aux explosives prophéties d'autre ayatollahs.

Héritiers et émules des antiques *montanistes*, les *montandistes* étoient devenus légion ; la nouvelle religion trouvoit de fervents catéchumènes dans toutes les couches de la société, des plus humbles chaumières aux salons les plus huppés ; on voyoit se convertir, abjurant leurs anciennes croyances, aussi bien de vieux escholiers soixante-huitards aux crinières blanchies que de jeunes *nervis* aux idées plus courtes encore que le cheveu ; aussi bien des « nouveaux philosophes » à la philosophie rancie que d'antiques jouvenceaux de la « nouvelle droite » ; aussi bien des prophètes du passé que des rêveurs d'avenirs impossibles ; aussi bien des « déçus du socialisme » que des « déçus du giscardisme » (c'étoient d'ailleurs les mêmes, mais l'ancien roy Valéry ne s'en étoit pas avisé) ; aussi bien des sots que des gens d'esprit, des incrédules que des dévots, des ruraux que des citadins, des riches que des pauvres (les deux races tendoient à se confondre), des hommes que des femmes (cela se confondoit aussi)...

Ce petit boudrillon de La Fontaine, qui pétille de prendre au comité central de la Ligue rouge le tabouret laissé vide par le feu bonhomme Aragon d'ignominieuse mémoire, avoit adressé à son nouveau maître le tsar Andropose une supplique en forme de fable ; je n'en cite ici les premiers vers que pour montrer à quel degré d'abjection peut descendre un courtisan du Peuple-Roi :

« Un mal qui répand la terreur,
Mal que la Droite en sa fureur
Inventa pour poigner (2) les damnés de la terre,
Le Montand (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Imbibé de whisky et bardé de pognon,
Faisoit aux ***communos*** *la guerre :*
Ils n'en mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
Qu'attendent donc les rescapés
Pour combattre l'épidémie
Dont François ne se soucie mie ?
De notre grand Youri implorons le secours :
On désespère Billancourt ! »

Mais le tsar de toutes les Russies, ayant alors trop à faire pour combattre ses propres maux, qui alloient le mener à la tombe, et faire verser des flots de larmes amères à tous les crocodiles de l'Univers, le tsar n'avoit pas daigné distraire une seule de ses légions rouges, d'ailleurs fort occupées à réduire la rébellion de ses peuples d'Afghanistan et de Pologne, pour désinfecter le rose royaume de France de la peste *montandienne ;* celle-ci n'avoit donc point cessé d'étendre ses ravages, telle une pandémie.

Alors que le bonhomme Faure avoit dû se mettre à deux (l'Edgar et le Maurice) pour totaliser en lui-même la France, le Montand y étoit parvenu à lui tout seul. Quand il avoit paru aux étranges lucarnes, au soir du 3 janvier, quel sujet du roy François, qu'il fût de gauche, de droite ou d'extrême centre, n'auroit point reconnu en l'invité d'Ondes-Deuxièmes la plus exquise et la plus sublime part de lui-même : cette part de naïveté, de fraîcheur et, pour tout dire, d'innocence qui demeure même au fond des esprits les plus pervers, des âmes les plus troubles ? L'écran, tel un miroir, ne renvoyoit-il pas à chacun le reflet le plus flatteur qui fût : celui d'un être bon comme le bon pain, bourru mais le cœur sur la main, passionné mais ne vibrant que de généreuses folies, parfois humble et tendre, parfois rieur et presque complice, mais le plus souvent emporté par de fortes véhémences contre les menues canailleries et les hautes impostures de l'époque ?

Sans doute sa merveilleuse simplicité n'étoit-elle qu'un effet de l'art ; mais qui n'auroit fondu quand il affectoit de se dauber lui-même, désignant du doigt ses propres ficelles, se donnant le luxe de communiquer le secret de ses *trucs*, se montrant si suprêmement modeste que l'admiration pour son extraordinaire *maestria* n'en étoit qu'accrue, et portée au paroxysme ?

Sans doute avoit-il été jadis la caution et le complice des canailleries et des impostures staliniennes qui, à présent, lui faisoient *voir rouge ;* mais avec quelle adresse ne se juchoit-il pas sur ses erreurs d'hier pour assener ses vérités d'aujourd'hui, avec quelle artificieuse humilité n'invoquoit-il pas ses anciens aveuglements pour prouver son actuelle lucidité !

Sans doute, lui qui s'étoit illustré naguère par son « merde à Marchais », faisoit-il ses délices de tournures palefrenières qui sentoient les bas-fonds dont il étoit issu, et qui eussent fait rougir même les duchesses les plus mal embouchées ; mais, avec cela, que tout ce qu'il disoit sonnoit donc juste et droit, haut et clair, franc et massif, et comme cela changeoit de ce jargon aseptisé et de ce langage de bois dont nous accable une *classe politique* aux mots aussi creux que les écus du roy François !

*
**

En compagnie de quelques philosophes haillonneux et ducs-et-pairs de mes amis (auxquels se mêloient des comédiennes dodues comme des cailles et caquetantes comme des pies), j'avois tenu à me rendre dans le salon d'Ondes-Deuxièmes où Montand donnoit sa représentation, à laquelle des millions de François, agenouillés devant les étranges lucarnes, assistoient en même temps que nous, sans nous gâter pour autant notre plaisir (mais où sont les plaisirs solitaires d'antan ?)...

Les lorgnettes de théâtre dont je m'étois pourvu me permirent de jeter sur celui qui paradoit devant les lanternes éblouissantes des regards clandestins, mais pointus. A l'approche de la septentaine (3), le bonhomme Montand avoit perdu la *gueule d'amour* qu'il montroit lors de ses premières apparitions à l'écran magique, et l'on retrouvoit, en place du piaffant godelureau pour lequel avoit soupiré dame Edith Piaf, un grand pendard de bandit au visage raviné, aux babines amollies, au cou plein de bourgeons — mais avec cela un vif et un étincelant dans le regard qui surgissoit d'un nid de rides prolongé jusqu'à mi-joue par de flasques *valises* de fêtard.

Dès que le sacripant parloit, de sa voix grasse aux relents mi-marseillais mi-parigots, quel silence on faisoit aussitôt pour l'écouter ! Entre ses paroles, on eût entendu marcher les fourmis.

Avec quels délices on savouroit sa verve tantôt gourmande et tantôt acérée, ses boutades gouailleuses qui assénoient aux lâches et aux frileux des ridicules à ne les jamais oublier, ses rugissements de vieux lion, revenu de tout, mais toujours prêt à

(2) *C'est-à-dire pour infliger des souffrances. (N.d.T.)*

(3) *Comme tous les grands vieillards — il a eu trois cent neuf ans le 15 janvier 1984 — le duc de Saint-Simon est ici d'une méchanceté teigneuse : Yves Montand, né le 13 octobre 1921, n'a au moment où ceci est écrit que soixante-deux ans et quelques mois.*

« Beaucoup de grâce dans le maintien... admirable courtisan de la populace. »

sauter à la gorge du bourreau, sous quelques oripeaux qu'il se cachât !

Ce baladin qui, toute sa vie, avoit usé des phrases des autres, qu'elles fussent répliques ou paroles de chansons, qui donc n'auroit eu envie de l'aider quand il cherchoit ses propres phrases, surgies pêle-mêle du plus profond de son cœur, et s'empêtrant dans ses raisonnements, bafouilloit, trébuchoit, demandoit où il en étoit ?

Et, quand il se *plantoit*, pris dans les rets de quelque dialecticien artificieux gavé de vieille scholastique marxiste, qui n'auroit été tenté de le prendre dans ses bras ? On n'avoit plus alors devant soi, en place du vieux matois tout chenu, qu'un enfançon boudeur au minois rose et plissé.

Sans trop écouter son caquet, que je connaissois déjà par cœur, je passoi à regarder ses mimiques, ses rictus, ses haussements d'épaules et jusques au moindre de ses clignements d'yeux, une heure qui me parut un moment. Il nous fit représentation de tous ses *numéros* à la fois, tantôt « prolo » au grand cœur, tantôt méchant dur, tantôt gavroche goguenard, un moment prisonnier tragique en proie à la torture et l'autre *cabotin* multipliant les pirouettes, ici Gabin, là Raimu, ailleurs John Wayne — et toujours, suprêmement, lui-même.

*
**

Quand je fus las de le regarder, je dirigeoi mes lorgnettes vers l'assistance, où force chevau-légers du roy François côtoyoient, en leur faisant les mines les plus renfrognées, des hommes liges du souverain déchu et du prévôt des marchands Chirac.

Ces derniers buvoient les propos de Montand comme petit lait. En ces temps où la *guerre des chefs* avoit repris entre leurs maîtres respectifs, ils se demandoient manifestement si ce n'étoit pas de ce *gauchiste* (qui pourtant les haïssoit) qu'ils pouvoient attendre la chute épouvantable de leurs adversaires, laquelle les relèveroit par la force du ressort. Quand l'ancien convive des tyrans moscovites demandoit avec une fausse innocence ce que Lech Walesa auroit pensé s'il avoit pu voir les congressistes socialistes de Bourg-en-Bresse acclamer les plénipotentiaires du Kremlin, tous les mots de ces vivifiants propos résonnoient sur les cœurs chiraquiens et giscardiens comme l'archet sur un instrument ; les vaincus du 10 mai 1981 imaginoient le peuple de gauche dans les affres et le trône du roy François au point de crouler ; ils triomphoient déjà ; ils se vengeoient et nageoient dans leur vengeance ; ils jouissoient d'avance du proche accomplissement de leurs désirs les plus véhéments et les plus continus ; j'en voyois que le *montandisme* transportoit à ce point qu'ils en explosoient de joie et se devoient faire une violence infinie pour ne rien laisser échapper.

Les autres, en revanche, affectoient qui l'agacement, qui l'ennui ; la plupart consternés. Il y avoit là un gazetier de « l'Humanité » qui se piquoit de *beylisme*, — et malgré cela sûr de lui et dominateur ; quand Montand vint à parler de l'Afghanistan, son visage, si suffisant et audacieux, fut saisi d'un tremblement convulsif ; l'excès seul de sa colère le préserva de l'évanouissement. Ce fut bien pis quand la Pologne fut sur le tapis : il se laissa tomber le front dans ses deux mains et, grinçant le peu de dents qui lui restoient de naturelles, il acheva, dans cette singulière posture et si marquée, d'entendre des propos si accablants pour lui, si résurrectifs pour nous.

Quand il releva la tête, je ne pus résister à la tentation de me dédommager des flèches dont il ne manquoit jamais de me cribler dans ses articles ; à vingt reprises, je l'accabloi de mes regards les plus assassins, assénés et forlongés avec persévérance. L'insulte, le dédain, le mépris, le triomphe lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses moelles ; souvent il baissoit la vue quand il attrapoit mes regards ; une fois ou deux, il fixa le sien sur moi et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés,

mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignois dans ma rage et je me délectois de la lui faire sentir. Je me jouois de lui avec Mme la duchesse de Saint-Simon et Mme la marquise de Sévigné, qui avoient bien voulu m'accompagner : je leur montrois l'Andrieux d'un clin d'œil, quand il pouvoit s'en apercevoir, et elles éclatoient de rire derrière leurs éventails ; en un mot, je m'espaçoi avec lui sans ménagement, et je jouis tant de lui que j'en faillis crever.

*
**

— Alors, M'sieu l'duc, vous vous êtes pas trop fait chier ?, me demanda suavement le héros du jour quand, les feux de la rampe une fois éteints, il vint vers moi, implora l'honneur de m'être présenté (ce dont se chargea Mme la princesse Cotta, grande sénéchale des Ondes roses), et me fit toutes les grâces imaginables.

Mme de Sévigné, qui étoit du dernier bien avec le bonhomme Montand (il avoit roucoulé la célèbre chanson « Les vieilles lettres se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi », dont elle avoit écrit le texte), répondit à ma place :

— Très cher, dit-elle, nous nous sommes tous, grâce à vous, éclatés *sicut bestias !* (4).

Nous passâmes le reste de la nuit à jouer au poker dans une taverne voisine, où vint nous rejoindre M. le baron Empain. Mme de Sévigné s'éclipsa à l'aube avec celui qu'elle n'appeloit plus qu'*Yves chéri ;* nous rentrâmes en notre hôtel, Mme la duchesse de Saint-Simon et moi, saouls comme des Polonois.

Nous trouvâmes Mlle de Saint-Simon, notre petite-fille, endormie sur un sopha du salon, en compagnie de son coquin. Elle avoit (disoit-elle) passé toute la nuit à téléphoner à ses amis et ses amies du noble faubourg pour les enrôler dans le comité « Montand for President », dont elle avoit annoncé que je prenois la tête.

J'acquiesçoi bien volontiers, étant pompette ; il fut même convenu que je mettrois à la disposition du futur souverain toute la fortune que m'avoit laissée l'impôt du même nom.

Mlle de Saint-Simon avoit, dès cette nuit-là, ourdi un plan dont on verra les développements dans la suite de ces Mémoires : *Yves chéri* divorceroit de la Signoret pour incompatibilité d'humeur idéologique ; il entreroit dans notre famille et seroit anobli par le roy François ; et je placerois, sur les épaules de ce butor, un manteau de duc-et-pair.

— Peux-tu imaginer, *pépé,* me dit ma péronelle de petite-fille, quel pied ce seroit de se faire sauter par ce barbon sûrement plus vaillant que tous nos damoiseaux giscardiens aux couilles molles ?

Je ne le pouvois guère imaginer, en effet.

Louis de ROUVROY, duc de SAINT-SIMON
P.C.C. : Jean-Michel ROYER

(4) *Comme des bêtes.* (N.d.T.)

PETIT COURRIER

NOUS avons reçu de Me Veron, avocat à Paris, le texte suivant, qu'il nous prie de porter à la connaissance de nos lecteurs, au titre du droit de réponse :

« A la suite de l'article de Vincent Acker intitulé « Le vilain manège du Coral », publié dans « Le Crapouillot » de janvier 1984, nouvelle série, n° 73, le présentant comme l'auteur du meurtre d'un enfant de 11 ans, M. Jean-Pierre Lanez déclare qu'il n'a jamais été inculpé de meurtre sur la personne d'un enfant résidant au Coral en 1977 et qu'il n'est pas un criminel. Que c'est à la suite d'une inculpation d'attentat à la pudeur, que les experts l'ont déclaré irresponsable et qu'il a été interné dans un établissement psychiatrique pendant près de deux ans. Enfin que dans le cadre de l'affaire du Coral, il a été entendu à plusieurs reprises par le juge d'instruction, M. Salzman, au courant de l'année 1983, qu'il a été inculpé d'attentat à la pudeur et laissé en liberté provisoire. Qu'il est donc erroné de dire que Jean-Pierre Lanez a disparu et que les enquêteurs sont toujours à sa recherche. M. Jean-Pierre Lanez s'élève contre ces ceux allégations tout à fait mensongères et diffamatoires. »

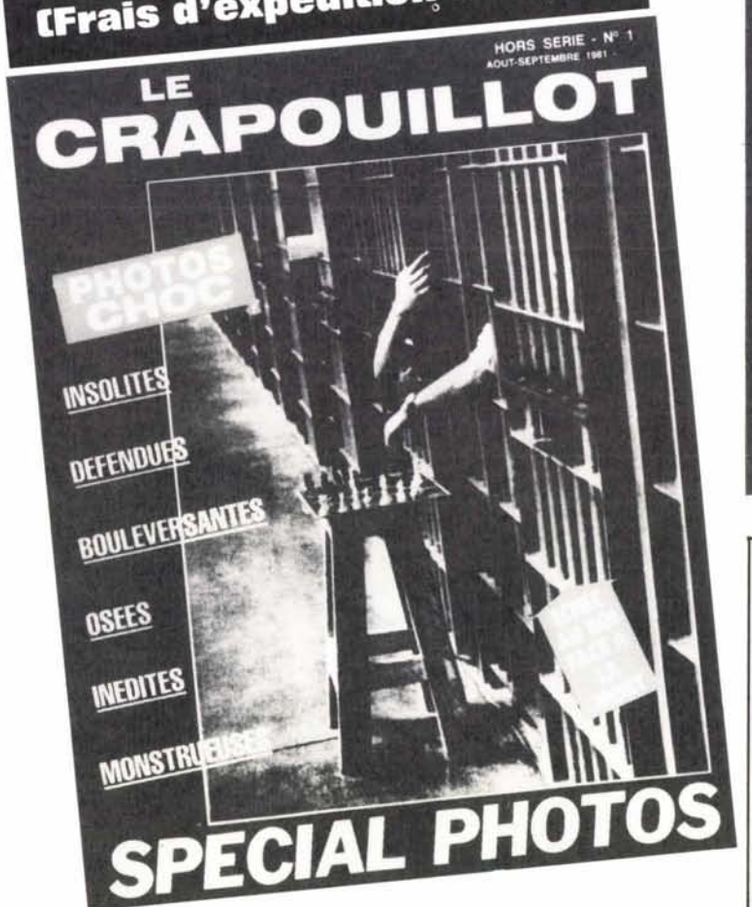
Dans une dépêche — n° 0475 du 31 janvier 1983 — l'agence France-Presse, rapportant l'inculpation de M. Lanez **« pour attentat à la pudeur sur mineurs de moins de 15 ans et excitation de mineurs à la débauche »**, précisait, quant à elle, que J.-P. Lanez **« n'a jamais été éducateur au « Coral », mais y a séjourné — moins d'un mois — en 1977, après quinze jours de traitement en hôpital psychiatrique. C'est durant son séjour au lieu de vie que s'est produit le décès d'un enfant de onze ans, qui lui a été imputé, mais son état mental lui a valu d'être considéré comme irresponsable et, au terme de l'instruction judiciaire, il a bénéficié d'un non-lieu. »**

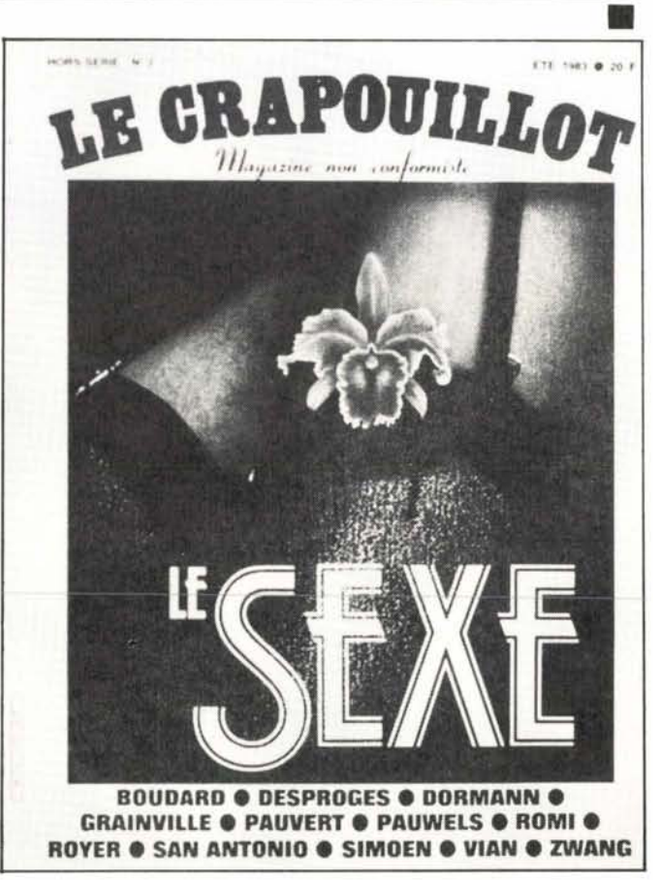
LES HORS-SÉRIES DU CRAPOUILLOT

Offre spéciale

20 F L'UNITÉ ou 50 F LES TROIS

(Frais d'expédition compris)



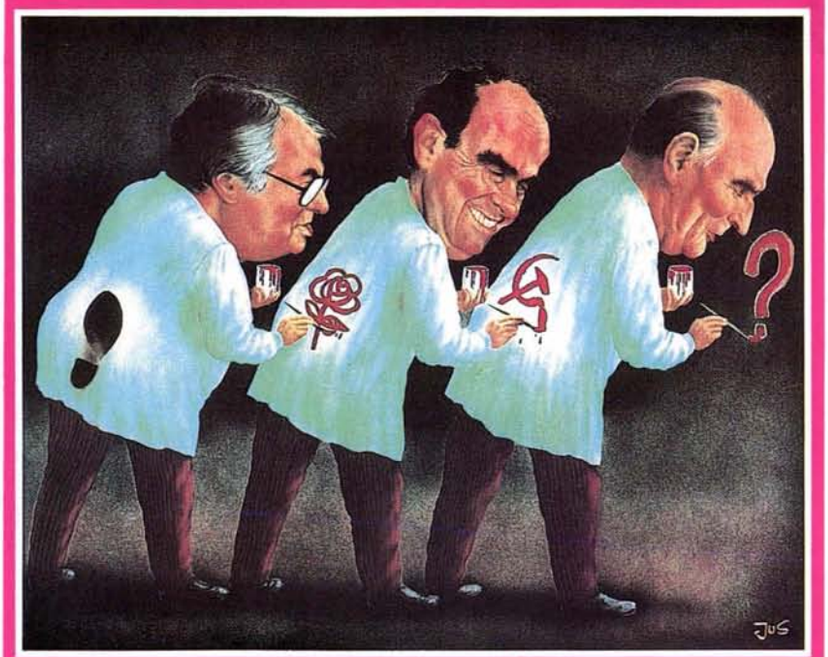


POUR COMMANDER CES NUMEROS HORS SERIE, UTILISER LE BULLETIN ENCARTÉ DANS CET EXEMPLAIRE

NOUVELLE SERIE - N° 67 DECEMBRE 1982 - JANVIER 1983 - 18 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



1981-1982 LES MEILLEURS DESSINS DE LA PRESSE

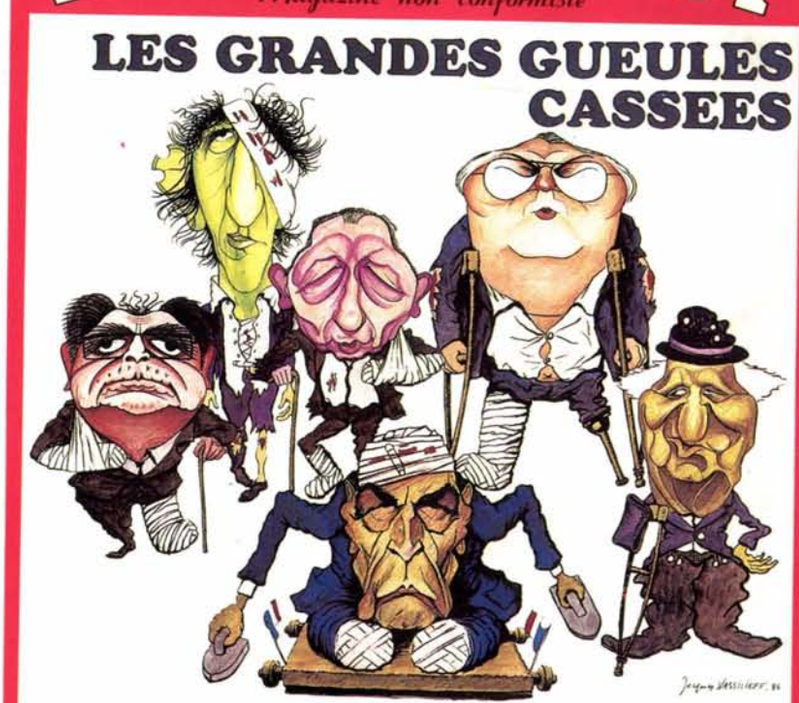
DEUX NUMÉROS POUR SE PAYER LEUR TÊTE

COMMANDEZ-LES A VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX HABITUEL OU DIRECTEMENT A NOS BUREAUX

HORS-SÉRIE N° 4 PRINTEMPS 1984 ● 20 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



PLUS DE 150 DESSINS

UNE ANNEE DE CARICATURES POLITIQUES